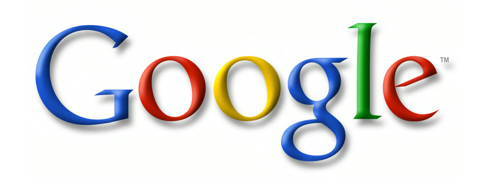

Google


266.
English & French
Books, Plays, Pamphlets,
Periodical Publications
bought, sold, lent & exchanged
by
LAUNAY & HALBOUCHE
No 25
in Frith Street Soho
All Sorts of Stationary Ware & Book Binding in all its Branches



Eliza Hopetoun.

LES

CONFESSIONS

DE MADEMOISELLE

DE MAINVILLE.

TOME TROISIEME.

[Galtier, Jean Louis]

LES

CONFESSIONS

DE MADEMOISELLE

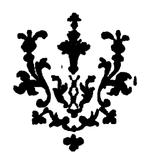
DE MAINVILLE

DUCHESSE DE***,

A LA COMTESSE DE N***

SON AMIE.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

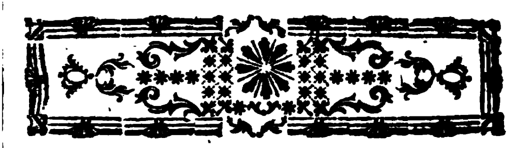
Chez DUFOUR, Libraire, rue de la Vieille Draperie, vis-à-vis Sainte-Croix, au Bon Pasteur.

A LYON,

Chez PIERRE CELLIER, Libraire, Quai S. Antoine.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



LES CONFESSIONS DE MADEMOISELLE DE MAINVILLE, DUCHESSE DE ****

*A la Comtesse de N*** son amie.*

CINQUIEME PARTIE.

Il seroit à souhaiter pour vous, Madame, que j'eusse ici cet art séduisant qui sait faire aimer la peinture d'un monstre : mais quand je l'aurois, je n'en voudrois pas faire usage ; pardonnez-le moi, ma chere Comtesse, &

resolvez-vous à voir le monstre dans toute sa difformité : c'est la dure loi des confesseurs.

En partant, Limeuil savoit que ma tante se disposoit à faire un voyage à Dijon, où elle pouvoit être retenue assez lontems par ses affaires : il m'avoit dit avec son honnêteté ordinaire, que comptant bien que j'aurois peu de peine à quitter Paris pour quelque tems, il se réjouissoit d'un voyage qui alloit me mettre aumilieu de ma famille, où je trouverois une agréable dissipation, sans la contrainte que j'aurois peutêtre cru devoir m'imposer en tout autre endroit : ajoutant que dans la situation peu riante où il me laissoit, il auroit craint pour moi la solitude à laquelle une femme de mon âge & de mon rang a accoutumé de se condamner en l'absence de son mari. Vous voyez, Madame, que ce n'étoit qu'une attention de sa part ; & que si j'avois voulu le prendre pour une

remontrance, elle n'étoit assurément ni choquante, ni févere : mais je le pris pour un ordre insolent de m'enterrer en son absence ; & j'en affectai de me montrer plus que je ne l'avois encore fait.

De Dijon, ma tante me mena à une ville de la même Province peu éloignée, pour y assister aux doubles nôces de deux de ses parens, qu'on célébroit avec éclat au milieu des trois familles rassemblées, qui réunissoient une bonne partie de la noblesse du pays. Nous y allames accompagnées de Mathilde, qui ne me fut pas plutôt à Dijon, qu'elle vint se ranger auprès de moi : elle y vivoit retirée dans un couvent depuis la mort de Madame de Sainval. J'ai peutêtre oublié de vous dire, Madame, que tout ce que Madame de Sainval avoit pu faire ouvertement pour cette fille, s'étoit borné à lui laisser une petite pension qui suffisoit pour payer la

ſienne dans une Communauté de Province ; mais elle m'avoit remis en ſecret, avant de mourir, une ſomme honnête qu'elle avoit ménagé ſur ſes épargnes, pour la lui garder juſqu'à ce qu'on trouvat pour elle un établiſſement convenable que ce ſecours pourroit faciliter. Mathilde n'avoit pas été obligée de toucher à ce dépôt ; elle étoit très bien & très abondamment nippée, aſſez laborieuſe, & aſſez adroite pour ſe faire des reſſources de ſon travail, ſi elle en avoit eu beſoin ; & elle avoit mis de ſon côté en reſerve une grande partie des libéralités de Madame de Sainval & de celles que je l'avois forcée de recevoir de moi : deſorte que la petite fortune que ma tante lui avoit laiſſée étoit entiere ; & je voulois encore l'augmenter de quatre ou cinq cent piſtoles, qui étoient la moitié d'un payement qui venoit de m'être fait. Car vous remarquerez, Madame, que,

ſoit vanité ou bienfaiſance, j'aimois à donner, quoique je fuſſe allarmée ſur mon propre ſort; & que je n'euſſe pas permis à mon mari d'en faire autant, ni d'obliger de quelqu'autre maniere (ſeul plaiſir qu'il lui fût reſervé de gouter) : auſſi quand il pouvoit rendre quelque ſervice qui dût venir à ma connoiſſance, il feſoit adroitement que la propoſition vînt de moi, ſans quoi il pouvoit s'attendre à une guerre avec moi.

Je ne fus pas plutot arrivée à Dijon, que je m'intriguai avec ma tante pour arranger un mariage : nous jettames les yeux de concert ſur un petit Bourgeois qui avoit une fortune aſſortie aux vint-cinq mille francs que lui auroit porté Mathilde, & qui feſoit apeuprès un parti ſortable pour une petite aventuriere ſage & jolie, que ſon merite n'auroit pas diſtingué des filles du même rang. Ne croyez pas, Madame, que j'euſſe alors aucun égard

à toutes les excellentes qualités qui la mettoient si fort audessus des autres circonstances de sa fortune : une telle noblesse de sentimens n'étoit pas pour entrer dans une ame retrécie par de si petites & de si basses affections. Quand je voulus faire part de mon projet à Mathilde, elle ne me donna pas le tems de le lui expliquer tout entier ; & elle s'épargna aumoins l'humiliation d'apprendre le choix que je fesois pour elle, qui lui auroit montré le degré d'estime que je lui acordois. Cette fille me répondit dabord qu'elle étoit fort touchée de la bonté que j'avois de m'occuper d'elle & de son sort ; que si je l'approuvois, elle penseroit à placer solidement, avec mes conseils, la somme que Madame de Sainval lui avoit laissée, & qu'avec ce que cela ajouteroit de revenu à sa pension, elle se mettroit dans un Couvent où elle pût avoir plus de commodités ; qu'elle souhaitoit même de

voir croître le gout qu'elle avoit quelquefois pour se consacrer entierement à la retraite ; que cependant elle n'avoit encore pas de vocation décidée pour cet état, mais qu'elle s'en trouvoit encore moins pour un établissement, & qu'elle me supplioit de n'y plus penser pour elle. Je voulus combattre ce grand éloignement du mariage ; mais elle me dit pour toutes raisons, que si elle avoit quelque penchant qui lui fit désirer cet état, elle trembleroit de la peur de s'en laisser aveugler, pour tomber dans un précipice où l'on en voyoit tant d'autres ; & que n'ayant aucun gout qui la portat de ce côté, elle croiroit faire une grande imprudence en prenant des engagemens dans lesquels tant d'exemples annoncent qu'on doit espérer peu de douceur : & comme je la pressois davantage, elle ajouta : « Personne, » Madame la Comtesse, n'est moins » propre que vous à me persuader ;

» pour qui sait que l'homme que vous
» avez choisi n'a pu vous rendre heu-
» reuse, il y auroit trop de témérité
» à se promettre du bonheur dans le
» même état » ! Remarquez, Madame,
que je lui avois fait d'horribles plaintes de mon mari, dont on ne lui auroit pas fait croire en mille ans qu'il y en eût une de fondée. Elle m'avoit dit tristement ces derniers mots; je crus y lire une censure, & je lui répondis d'un ton plein d'aigreur : *vous croyez bien que ce n'est pas sa faute, si je ne suis pas heureuse ?* Et vous, Madame, reprit-elle respectueusement, mais avec un regard affligé, avez-vous cru que je pourrois répondre à cette question ? Pourquoi n'y répondriez-vous pas, lui dis-je ? je serai bien-aise de savoir votre pensée. Eh bien, Madame la Comtesse, reprit-elle en portant son mouchoir sur les yeux, ce n'est pas moi qu'il faut interroger, interrogez votre cœur, s'il accuse l'hom-

me, je ne l'excuserai pas. Vous comprenez bien, Madame, que cette repartie ne dut pas me plaire : je le lui fis sentir assez durement, mais toutefois avec des ménagemens qu'elle m'arrachoit par je ne sais quel charme semblable à celui de la musique de David, avec laquelle il calmoit les accès du malin Esprit dont Saül étoit possédé avant moi. Ainsi nous redevinmes bientot bonnes amies ; & c'est dans cette disposition que nous nous rendîmes à la nôce, où j'esperois que le spectacle d'un mariage qui commence ordinairement à se montrer par un beau côté, donneroit du gout à Mathilde pour celui que je lui proposois, & que je ne cessois d'avoir à cœur. Nous nous trouvames là dans une foule tumultueuse, où il y avoit à faire de très bons choix, de très bonnes connoissances, & où j'en fis fort imprudemment une mauvaise qui me fit éprouver enfin, qu'avec cette

orgueilleuse confiance de braver les écueils où va se briser la vertu, on peut, sans des passions violentes, sans ces penchans impétueux qui menent presqu'irrésistiblement aux foiblesses, tomber dans les fautes honteuses qui sont le terme des plus criminelles affections. Mais il faut, Madame, que je vous dise quelque chose de nos nôces : voici des détails qui ne vous déplairont peutêtre pas ; dailleurs, ma chere Comtesse, je sens que tout ce que je vous raconte depuis lontems doit vous avoir fort dégoutée ; il est bon que vous me quittiez un peu, pour reposer votre vue sur des objets plus riants.

La premiere chose qu'on voyoit à cette nôce, étoit une Religieuse que son habit seul y rendoit remarquable & même un peu déplacée, avant qu'on sût les motifs qui l'y fesoient trouver : mais, Madame, aussitot qu'on la connoissoit tantsoitpeu, quelle charmante

personne on trouvoit! A cinquante ans, elle étoit si belle qu'on ne pensoit pas à ce qu'elle avoit du l'être à vint-cinq. Vous n'avez pas connu un esprit plus agréable, avec un meilleur sens; elle vous inspiroit dabord tout le respect que peut attirer son état, sans en avoir aucune des grimaces: elle parloit avec toute la politesse d'une personne du monde, & avec une chaleur qui ne vous laissoit point de sentiment à vous. La curiosité lui avoit attiré mon attention; mais je m'attachai bientot à elle par un gout qui tenoit de l'enchantement, & auquel je laissai faire sur moi tout le progrés qu'il voulut, sans le combattre d'aucune résistance. C'est à son voile qu'elle dut cette facilité avec laquelle je la laissai entrer dans mon cœur. Les Religieuses, Madame, ont cet avantage; vous remarquerez, si vous y prenez garde, que nous pouvons les louer & les aimer: leur genre de vie qui en

fait comme un sexe à part, & tous les renoncemens dont elles sont profession, font que nous sommes capables de leur pardonner un merite que nous ne pardonnons pas à d'autres femmes. De son côté, Madame de Sainte Claire (c'étoit son nom de religion) se prévint pour moi favorablement : elle sembla s'être chargée de moi, & de me faire les honneurs de la noce. Je m'apperçus qu'elle prenoit beaucoup de part à la joie qui y regnoit : elle ne parloit de cette fête, qu'en disant, *ma noce.* Vous voyez, Madame, me dit-elle, que je m'intéresse beaucoup au bonheur de ces jeunes epoux : j'ose vous assurer, quoique leur parente, qu'ils meritent celui dont ils vont jouir : convenez qu'il seroit dommage que deux jeunes personnes qui étoient visiblement faites l'une pour l'autre, se fussent quittées pour gémir peutêtre toute leur vie dans une triste obscurité ? C'est pour-

ſant ce qui alloit leur arriver, ſi un bon génie ne m'eût ſuſcité pour rapprocher leurs deſtinées. Je ſuis fort étonnée, lui dis-je, Madame, de ce que vous me dites-là: il eſt difficile de voir deux époux qui paroiſſent plus contens l'un de l'autre; ſe connoiſſoient-ils depuis lontems, Madame? Il n'y a que ſix mois, répondit la Religieuſe; ils ſe ſont déſirés du moment qu'ils ſe ſont vus: mais il faut, Madame, que je vous faſſe leur petite hiſtoire; elle n'eſt pas aſſez longue pour vous ennuyer.

Il eſt inutile, Madame, dit alors la Sainte Claire, de vous parler de la famille de Morſaing; vous la connoiſſez, puiſqu'elle a l'honneur d'avoir une alliance avec vous par Madame votre tante. Monſieur & Madame de Morſaing n'ont pas vu troubler un inſtant la douce intelligence dans laquelle ils ont vécu depuis leur mariage: le mari eſt un homme franc & droit,

d'un esprit doux, peu brillant, mais juste & plein de raison : la femme semble avoir nivélé son vol à celui de son époux, car elle auroit pu en prendre un plus élevé; mais elle n'a pas voulu avoir plus d'éclat qu'un homme dont les qualités estimables & une étude constante de la rendre heureuse, ont mérité sa reconnoissance & sa vénération; cette femme joint à toutes les vertus sociales une très solide piété : ils jouissent d'une fortune riante qu'ils ont augmentée par leur bonne conduite, sans toutefois fermer leurs mains à la générosité, & sans cesser de vivre honorablement. Ils n'ont eu d'enfant mâle que le jeune Morsaing que cette circonstance leur rendit plus cher encore : cependant ils se virent forcés d'en faire comme une espece de sacrifice à un oncle Officier de marine distingué, qui avoit d'assez grands biens à lui laisser, & qui voulut absolument se charger de son éducation.

Les premieres vues du Marin étoient de mettre son neveu dans le même service, où il pouvoit lui ouvrir le chemin à l'avancement; mais il lui trouva l'ambition plus précieuse de se rendre digne des emplois, sans aspirer à les obtenir; & vit tous ses desirs bornés à devenir quelque jour un bon pere de famille, un excellent citoyen. Ils firent ensemble plusieurs voyages dans nos colonies d'Amérique & pour d'autres expéditions lointaines, où le jeune Morsaing donna en plusieurs rencontres des preuves si signalées de sa valeur & de ses talens; que le Ministre lui offrit de luimême de l'avancement & des distinctions: mais le jeune homme remercia modestement, en disant qu'il ne fuiroit jamais les occasions de payer de sa personne pour le service de sa patrie; mais qu'il désiroit ne prendre aucun engagement qui lui otat la liberté d'aller vivre dans le sein de sa famille pour

y faire la consolation des auteurs de ses jours. L'oncle enchanté de l'excellent caractere de son neveu, & pressé chaque jour par Monsieur & Madame de Morsaing, qui le lui redemandoient comme une grace, renonça pour lui-même à toute idée d'ambition : il recueillit le plus diligemment qu'il lui fut possible, toute sa fortune qui étoit le fruit de ses travaux, & l'employa à arrondir une magnifique terre qu'il se fit de cette maniere du côté de Bordeaux : de là il écrivit à sa sœur & à son beau-frere, qu'aussitot qu'il auroit mis sa terre en état de se passer de sa presence, il reviendroit avec Morsaing se réunir à eux, pour ne plus s'en séparer. La mort l'empêcha d'exécuter cet agréable projet. Morsaing, après avoir honoré de son deuil les cendres d'un oncle cher & son bienfaiteur, & mis la derniere main aux soins économiques qui n'intéressoient plus que lui, céda enfin au vif
desir

desir qu'il avoit depuis lontems de se trouver dans sa famille : il y a six mois qu'il arriva ici d'assez grand matin, deux ou trois jours plutot qu'on ne l'attendoit.

Il pria le premier domestique qu'il rencontra en entrant dans la maison, de le conduire à son perè ; & bientot il le trouva sur ses pas, qui accouroit luimême au bruit de l'arrivée de son fils. Ils furent dabord quelque tems dans les bras l'un de l'autre, sans pouvoir se dire une parole : enfin quand Monsieur de Morsaing se fut un peu rassasié de ces chers embrassemens, il fit des questions à son fils sur sa santé & sur les détails de son voyage ; & pendant que le fils y répondoit, le pere s'enivroit du plaisir d'examiner la bonne mine de son fils, & cette heureuse physionomie qui annonçoit toutes les qualités du cœur qu'on lui attribuoit. Le jeune Morsaing demanda bientôt à voir sa mere : son pere lui

répondit que c'étoit l'heure à laquelle tous les matins, après avoir donné ses premiers ordres dans son domestique, elle se retiroit dans son cabinet pour quelques lectures pieuses qu'on s'étoit fait une loi de n'interrompre jamais; & il invita son fils à aller, en attendant, embrasser sa sœur chez laquelle il le mena, lui montrant seulement de l'entrée de la chambre, une table autour de laquelle des Demoiselles déja toutes habillées travailloient à divers ouvrages. La premiere que vit Morsaing fut cette belle fille qu'il vient d'épouser, qui étoit du côté par où il venoit; il couroit à elle avec transport & étoit prêt à la serrer dans ses bras, quand la Demoiselle lui dit avec une charmante rougeur, *Monsieur, ce n'est pas moi qui ai l'honneur d'être votre sœur.* Morsaing voyoit alors sa sœur assise de l'autre côté de la table dans l'embrazure d'une fenêtre, & qu'un métier posé devant

elle couvroit presque toutafait. Vous savez, Madame, que c'est notre seconde mariée qui, comme vous voyez, ne céde guéres à l'autre en beauté: la pauvre fille étoit si saisie de joie au nom de son frère, qu'elle n'avoit pu ni se lever pour aller audevant de lui, ni prévenir son erreur. Quand le frere & la sœur eurent satisfait ce vif empressement, Morsaing fit des excuses à l'etrangere sur l'indiscrétion à laquelle l'avoit porté son erreur, & lui dit ladessus des choses galantes & agréables que les circonstances amenoient naturellement. Mademoiselle de Morsaing dit à son frere qu'il ne s'étoit pas beaucoup trompé, que l'amitié dont cette belle personne l'honoroit les rendoit sœurs, & qu'elle osoit se flatter pour lui qu'il partageroit le même avantage: mais ma chere, ajouta-t-elle, embrassez mon frere, ne m'avez-vous pas promis qu'il seroit le vôtre & que vous l'aimeriez pour

l'amour de moi ? Mademoiſelle de Gléne (c'eſt ainſi quon nommoit cette jeune beauté) ſe prêta de bonne grace à ce qu'exigeoit ſon amie, mais avec une rougeur qui la rendit plus belle encore, & qui cauſa le même trouble au reſpectueux Morſaing. Revenus de ce petit embarras, ils eurent devant Mademoiſelle de Morſaing, une converſation ſi pleine de confiance qu'on eût dit qu'ils s'étoient connus toujours ; juſqu'à ce que leurs yeux s'étant ſurpris à ſe regarder mutuellement, ils les baiſſerent tous deux à la fois dans un timide ſilence ; & depuis cet inſtant un modeſte embarras tempéra cette ſympathique liberté qui auroit décélé tout d'un coup que leurs ames étoient d'intelligence. Cependant Monſieur de Morſaing vint chercher ſon fils pour le mener à ſa mere : le jeune homme vola au-devant de ſon pere, plein du plus tendre empreſſement : il avoit quitté ſa mere ſi jeune, qu'il avoit eu beſoin

de toute la tendresse qu'il lui gardoit; pour en conserver l'image; dans son éloignement il passoit peu de jours sans soupirer après le bonheur de la voir; il crut mourir de joie en l'embrassant. Quand il eut abandonné des bras si chers, il fit asseoir son pere & sa mere sur un Sopha l'un auprès de l'autre, & tombant à leurs genoux qu'il embrassoit ensemble : donnez-moi, leur dit-il, votre bénédiction, le Ciel y joindra la sienne; priez-le tous deux de me rendre digne du bonheur que j'éprouve aujourdui! Ensuite Madame de Morsaing se fit amener ses deux plus petites filles & les présenta à leur frere : Morsaing prit ces enfans dans ses bras, & les reprit vint fois l'une après l'autre, leur fesant les plus tendres caresses. Quelques Fermiers ayant obligé Monsieur de Morsaing de passer avec eux dans son cabinet, le jeune homme resta seul avec sa mere qui l'entretint avec confiance des affaires de sa maison.

Nous irons demain, lui dit-elle, voir vos deux autres sœurs qui sont jolies & d'un bon naturel ; je n'aurai rien à désirer si elles ressemblent à votre sœur aînée ; c'est une fille dont vous serez fort content & qui me donne beaucoup de satisfaction. J'en suis déja si content, dit le jeune Morsaing, que j'ai commencé à m'allarmer en pensant à son âge qui me menace de nous la voir bientôt enlever : il est douloureux d'être obligé de former soi-même, pour les personnes les plus cheres, des vœux qui doivent nous faire ressentir de cruelles privations ; car enfin je ne puis que lui souhaiter un établissement digne de son merite, & je sens que cet événement me coutera un sacrifice fort grand !

Je vous avoue, répondit Madame de Morsaing que je ne pense pas sans peine à cette séparation ; elle seroit fort cruelle si ma fille s'éloignoit beaucoup de moi : mais nous pouvons es-

perer de trouver quelque parti dans le voisinage, étant dans le canton de la province le mieux habité : tout dépendra des convenances & des considérations d'intérêt.

Je ne doute pas, reprit Morsaing, que mon pere ne leve généreusement les difficultés qui pourroient se presenter de ce côté là : son indulgence pour ses enfans me répond qu'il n'y aura aucun d'eux qui ne l'éprouve.

Vous savez, dit Madame de Morsain, que les usages de ces provinces bornent beaucoup les espérances des filles & des cadets : cependant notre fortune est telle que dans le partage le plus rigoureux, vos sœurs auroient encore de quoi s'établir honnêtement dans ce pays-ci : votre pere a plus de huit cent mille livres de bien, il n'a pas fait de grandes épargnes, parcequ'il a perfectionné plusieurs entreprises économiques qui vous préparent de nouveaux revenus, & vous savez qu'il

a toujours vecu d'une maniere honorable ; cependant il n'eſt pas ſans quelqu'argent comptant : vos ſœurs, ajouta-t-elle, ne pourroient prétendre rigoureuſement que quelques dix ou douze mille écus ; mais je connois votre pere diſpoſé à ne pas compter ſi juſte quand il s'agira du bonheur de ſes filles qu'il ne cherit pas moins que moi ; & je vois avec plaiſir que mon fils a des ſentimens aſſez déſintereſſés, pour appuyer ces généreuſes diſpoſitions, aulieu de les combattre.

Mon oncle, repartit Morſaing, m'a laiſſé ſon bien comme un gage de ſa tendreſſe, mais il n'en avoit pas moins pour mes ſœurs ; & comptez, Madame, que s'il a mis ſur ma tête toute ſa fortune, c'eſt qu'il s'eſt aſſuré que mon pere & vous regleriez le partage de la vôtre, de maniere à balancer le ſort de vos enfans ; & je ſuis ſi perſuadé qu'il s'eſt conduit ſur cette aſſurance, que ſi mon pere, par un

excès de bonté pour moi, n'en fesoit pas ressentir les mêmes effets à mes sœurs, je croirois devoir y suppléer d'un bien dont je ne me regarderois plus que comme le dépositaire.

Je réjouirai beaucoup votre pere, reprit Madame de Morsaing, en lui apprenant vos bons sentimens, & nous travaillerons tous de concert à faire à tous nos enfans le sort le plus heureux qu'il dépendra de nous.

Comment pourrois-je être heureux, reprit le jeune homme, si mes sœurs ne l'étoient pas, & surtout si leur bonheur avoit été sacrifié pour moi à un sordide intérêt? Et vous, Madame, seriez-vous heureuse aussi, avec le spectacle de l'infortune de quelques-uns de vos enfans? Ils ont tous le même droit à vos bontés, & j'espere qu'un si bon pere & une si bonne mere ne connoîtront pas ces inhumaines distinctions qui mettent une si barbare inégalité dans les familles. Mon bien

de Guyenne, poursuivit Morsaing, rapporte aumoins vint-cinq mille livres de rente ; & dans quelques années ce revenu sera encore augmenté : je ne me trouverois point à plaindre d'avoir la même fortune que mes sœurs ; mais si je dois jouir seul de celle de mon oncle, je désirerois que la vôtre se trouvat un jour partagée également entre mes sœurs & moi. Nous sommes six ; avec la dot que cela donnera à mes sœurs & le merite que j'espere qu'elles auront toutes, elles pourront trouver des alliances dignes d'elles & de nous, & entrer dans d'assez bonnes maisons pour y mener une vie douce & aisée : & vous pourrez vous promettre, Madame, la satisfaction si digne de vous, de voir vos six enfans heureux !

Si vos sœurs, répondit Madame de Morsaing, avoient cinquante ou soixante mille francs, avec la bonne opinion qu'on a de notre famille, elles

pourroient époufer de fort bons gentilshommes du pays & des plus aifés ; cela dépendra beaucoup du mariage que vous ferez vousmême , & qui pourra nous mettre en état de leur faire un meilleur traitement : votre pere vous faura gré des vues généreufes que vous dicte votre amitié pour vos fœurs. Mais quelque difpofé qu'il foit à les feconder , je doute qu'il veuille démembrer l'héritage de fes peres : vous favez que , foit manie ou gout raifonnable , on tient partout au defir de perpétuer fa maifon ?

Il ne faudra rien démembrer , repartit Morfaing ; il fera facile de vendre ma terre de Guyenne avantageufement , attendu le bon état où elle eft, & dans un pays où le commerce forme tous les jours de nouvelles fortunes. Si je me marie , nous mettrons la dot de ma femme avec le prix de ma terre ; & après avoir pris ce qui fera néceffaire pour procurer à mes

sœurs les meilleurs établissemens qu'on pourra trouver, mon pere employera le reste à s'aggrandir dans cette Province, où une petite terre de plus me vaudra mieux qu'une de plus grande valeur aux extrémités du Royaume; parceque ces grands domaines dépérissent à la fin dans l'éloignement du maitre, & que si l'on veut les aller reconnoitre, ils exposent à des déplacemens couteux qui absorbent les revenus.

Rien n'est plus généreux, mon fils, dit Madame de Morsaing ; & il me tarde d'apprendre à votre sœur tout ce qu'elle peut se promettre du désintéressement de son frere : j'espere qu'avec ces favorables dispositions nous la verrons bien partagée : mais comme je vous disois, mon fils, cela tiendra beaucoup à votre mariage ; vous ne devez pas douter que votre pere ne fasse dépendre une partie de ses résolutions de cet événement. Le parti

que vous avez pris de préférer votre famille aux plaisirs du monde & à l'éclat des distinctions que vous pouviez vous y attirer, nous a fait espérer que vous veniez disposé à un établissement ; il n'est pas nécessaire de vous dire quelle joie vous causeriez à votre pere & à moi. Nous sommes-nous trompés, mon fils, en croyant que vous pensiez à nous la donner ?

Ma mere penseroit-elle assez mal de son fils, répondit Morsaing, pour douter de son obéissance & de son empressement à rechercher tout ce qui pourroit contribuer à la satisfaction de parens si chers & si indulgens ?

La principale satisfaction que nous devons trouver en cela, repartit Madame de Morsaing, est d'être témoins de la vôtre ; & pour cela, mon fils, il faut que votre cœur vous porte vers cet état & vers celle pour qui vous le prendrez : notre droit est de

juger votre choix, mais non pas de le faire : comptez, mon fils, que vos parens n'étendront point au-delà des justes bornes les loix de l'obéissance, & que votre bonheur ne sera pas immolé à leurs caprices ni à leurs gouts.

Mon bonheur, Madame, repartit Morsaing, ne sera jamais si assuré que quand je le mettrai entiérement en des mains si sages : puis-je demander à mon indulgente mere, si elle n'auroit pas déja quelques vues pour mon établissement ?

Pour pouvoir répondre à cette question, dit Madame de Morsaing, il faut que je sache, mon fils, si votre cœur n'a pris aucun engagement qui vous fasse former des vœux qui pourroient être contraires aux nôtres ? & je vous prie de me parler ladessus avec franchise, vous offrant (si vous aviez quelque peine à vous expliquer à d'autres conditions) de ne l'enten-

dre que comme votre amie & ſous un inviolable ſecret.

Je ſuis en peine, lui répondit Morſaing en baiſant reſpectueuſement une de ſes mains, comment reconnoitre les bontés d'une ſi indulgente mere : mais, Madame, il m'eſt fort aiſé de répondre à votre queſtion ; votre fils a porté chez vous ſon cœur tout entier, ſans qu'aucun penchant pris ailleurs l'empêche de s'abandonner aux vues que peuvent vous dicter vos bontés pour lui & votre ſageſſe.

Cela étant, mon fils, reprit Madame de Morſaing, j'avoue que j'ai ſouhaité de vous voir uni à une belle fille amie de votre ſœur, qui eſt en ce moment ici avec elle, & qui réunit tant des qualités qu'on peut déſirer en une femme, que je ne me flatterois pas de les retrouver ailleurs.

N'eſt-ce pas, Madame, repartit Morſaing, une grande brune qui, avec tout l'éclat d'une vive beauté,

a une phisionomie modeste & touchante, & qu'on nomme Mademoiselle de Glene ?

C'est ellemême, répondit Madame de Morsaing : quand vous connoitrez votre sœur, vous connnoitrez son amie ; jamais peutêtre deux caractères ne se ressemblerent tant : ces deux filles ont des talens qui ne suffiroient que trop pour exciter la vanité dans d'autres ; en elles la modestie en couvre l'éclat, & par là elles ont ce merite si rare qui fait qu'un homme éclairé & délicat peut s'applaudir de la raison & des lumieres de sa femme, sans avoir à gémir de son arrogance ou de sa vanité. Vous dînerez aujourdui avec Madame de Glene, & vous l'aimerez dès que vous l'aurez vue : son mari est comme elle ; depuis qu'ils sont venus s'établir dans ce canton, nous passons notre vie ensemble. Ils habitent une terre qui touche la nôtre ; & quand nous y sommes, nous

ne nous quittons pas un ſeul jour. Je ne vous ai pas parlé de ſa fortune, par où ce ſeroit encore une très bonne affaire : Mademoiſelle de Glene eſt demeurée ſeule de quatre ſœurs, dont trois ont pris le voile, & elle aura trois ou quatre cent mille francs; mais je ne vous cacherai pas que quand elle n'auroit rien, votre pere & moi ne déſirerions pas moins de la voir entrer dans notre famille. Maintenant, mon fils, puiſque vous venez avec un cœur libre, c'eſt à vous à voir ſi vous en jugerez comme nous l'avons fait : ce ſera d'après les ſentimens qu'elle vous inſpirera, que nous tournerons en projet ce qui n'a été juſqu'ici que des deſirs ; ou que nous entrerons dans d'autres vues.

J'en croirai plus les yeux de ma mere que les miens, reprit Morſaing ; ma main eſt prête pour la femme qui aura obtenu ſon ſuffrage ; & ſous un ſi sûr garant, je croirai pouvoir lui

promettre qu'elle ſera accompagnée du don de mon cœur. Voila, Madame, les diſpoſitions dans leſquelles je ſerois pour une fille que je n'aurois pas vue : je dois vous avouer que celle dont vous faites un ſi beau portrait, m'a infiniment plu, & que, ſoit l'effet de ſes charmes, ou que l'impreſſion qu'elle a fait ſur moi ſoit aidée par le ſuffrage de ma mere, il m'a ſemblé que le ciel offroit à mes yeux, en entrant dans cette maiſon, la femme que j'y voudrois voir toujours.... Mais, Madame, ajouta le jeune homme, comme par reflexion, ne trouvez-vous pas que mon imagination va fort vite ? & qui me répondra que cette aimable perſonne ratifiera les vœux que je forme ſi précipitament, & peutêtre fort préſomptueuſement ?

Madame de Morſaing ne put s'empêcher de ſourire de l'allarme de ſon fils : Mademoiſelle de Glene, lui répondit-elle, a de l'amitié pour nous,

& attache quelque prix à la nôtre : *elle* est accoutumée à cette maison & au genre de vie qu'elle devroit y mener, & je sais que ses parens ne vous seront pas contraires ; sa mere & moi, sans nous être expliquées sérieusement sur ce projet, nous nous en sommes entretenues souvent avec une égale complaisance : tout ce dont je puis vous répondre, c'est que la jeune personne n'a point d'engagement ; c'est à vous, mon fils, à faire le reste ; vous paroissez être venu sous d'heureux auspices, car cette fille riche & belle, comme elle est, ne peut pas avoir manqué d'adorateurs ; & de votre côté, vous devez avoir vu avant ce jour quelque objet digne de vos préférences : que sait-on si la Providence, pour mettre le comble aux faveurs qu'elle répand sur nous, n'a pas fait que vous vous soyez attendus l'un & l'autre ?

Madame de Morsaing ne voulut pas

dérober ſon fils plus lontems aux em-
preſſemens de ſa famille ; elle le ren-
dit à ſa ſœur & à Mademoiſelle de
Glene, qui ne cachoit pas à ſon amie
la haute opinion qu'elle avoit conçu
de lui en le voyant. Morſaing vit bien-
tot Madame de Glene qui lui plut
autant que ſa mere le lui avoit prédit ;
& il lui fit fort aſſidument ſa cour,
avec le double intérêt d'un homme
prévenu très avantageuſement pour
elle, & intéreſſé à la rendre favora-
ble à ſes vœux. Madame de Glene
retournoit tous les ſoirs à ſa terre,
pour ne pas laiſſer ſeul M. de Glene,
qu'une légere indiſpoſition y retenoit :
elle avoit laiſſé ſa fille quelques jours
chez Madame de Morſaing, & il avoit
été arrêté que ce jour-là elle la rame-
neroit avec elle. Le jeune Morſaing
entendit parler de ce départ dans l'a-
près-dînée, & il tomba tout-à-coup
dans une triſteſſe qu'il étoit facile de
remarquer. S'étant trouvé ſeul un mo-

ment auprès de ſa ſœur & de Mademoiſelle de Glene, il voulut leur faire ſes plaintes ſur cette réſolution : ma ſœur, dit-il à la premiere, ſi je n'ai pas mal entendu, Mademoiſelle vous fait l'honneur de s'arrêter ordinairement plus lontems dans cette maiſon ; ſeroit-ce moi qui l'en chaſſe ? ah ! Mademoiſelle, ajouta-t-il en ſe tournant vers l'étrangere, ſi ma preſence fait cet effet, que nos ſentimens ſont contraires ! Ces filles ne purent lui répondre, parcequ'on étoit diſtrait à tout moment par des viſites qu'attiroit l'arrivée du jeune Morſaing : mais ſa mere s'étant bien apperçue du chagrin que lui cauſoit l'attente du départ de Mademoiſelle de Glene, chercha généreuſement à le lui épargner, ne ſouhaitant rien plus ardemment que de contribuer à l'union de deux cœurs, ſur laquelle elle fondoit l'eſpoir du bonheur de ſa maiſon. Ma chere, dit-elle à Madame de Glene, ne nous laiſſerez-

vous pas votre fille ? Ne voyez-vous pas comme le bruit de son départ rend sombre ce nouveau venu qui paroissoit ce matin si content d'être avec nous ? Je crois bien qu'il faudra bientot vous demander pour lui de plus grands sacrifices. De tout mon cœur, lui répondit Madame de Glene, en passant les bras autour de son cou ; faites-en comme des vôtres, elle est à vous de toutes les manieres que vous le voudrez. Cependant Morsaing qui ignoroit cet heureux arrangement, sentoit redoubler sa tristesse à mesure qu'il voyoit approcher la nuit : ah Mademoiselle ! disoit-il d'un air pénétré à la belle de Glene, qui m'eût dit qu'avant la fin de ce jour si heureux pour moi, il me manqueroit quelque chose dans un lieu qui m'offre des têtes si cheres ! Mademoiselle de Glene qui étoit informée de la résolution des deux meres, & qui voulut expliquer sans détour les plaintes de Morsaing,

lui répondit naïvement & d'un ton de confidence : *je ne m'envais pas, ma mere me laisse ici ; demain nous irons tous chez elle en venant de voir vos sœurs*. Le premier mouvement de Morsaing fut de se jetter aux piés de cette belle fille pour la remercier de la bonne nouvelle qu'elle lui donnoit ; & ne le pouvant pas devant tant de témoins, ses yeux exprimerent tout ce qu'il auroit fait sans cette contrainte. De ce moment, le jeune homme rendu à sa premiere joie, fit celle de sa famille, sans cesser d'entretenir de tems en tems Mademoiselle de Glene de la vive impression qu'elle avoit fait sur lui. Le soir, en prenant congé d'elle, il lui dit tendrement : *Mademoiselle, il y a eu un instant dans ce jour qui décidera du bonheur de tous ceux de ma vie : soyez sûre que je ne m'accoutumerai jamais à ne pas voir dans cette maison tout ce que j'ai trouvé en y entrant*.

Le lendemain le pere & la mere de Morsaing, réunis à Monsieur & à Madame de Glene, parlerent sérieusement de l'union de leur famille, & se féliciterent mutuellement des heureuses dispositions qu'ils y voyoient. L'intelligence de leurs enfans étoit si apparente, qu'ils ne crurent pas devoir se mettre en peine de s'assurer de leur consentement; & comme il ne pouvoit y avoir de difficulté sur les arrangemens d'intérêt, ils résolurent ce jour-là de ne différer ce mariage que jusqu'au retour d'un voyage que toute la famille de Monsieur de Glene devoit faire à Dijon, pour assister aux voeux de la derniere de ces Demoiselles qui y avoit pris le voile.

Cependant Monsieur de Morsaing touché, comme il devoit l'être, du généreux désintéressement de son fils; & voyant qu'eneffet il avoit une fortune suffisante pour procurer un bon établissement à tous ses enfans qu'il chérissoit

chérissoit également, entra avec joie dans les vues du jeune homme, & l'assura qu'il vouloit se conduire par ses conseils, & qu'il le fesoit l'arbitre du sort de ses sœurs. On ne laissa pas ignorer un seul jour à Mademoiselle de Morsaing ce qu'elle devoit à l'amitié de son frere; & bientot il devint public que les prétentions de cette Demoiselle & de ses sœurs seroient beaucoup audessus de ce qu'on avoit cru jusques-là. Le Baron de Villemor, adorateur secret de Mademoiselle de Morsaing, ne s'étoit pas déclaré encore par des considerations qui ne subsistoient plus après les changemens qu'opéroit le retour du jeune Morsaing. L'estime que les deux cavaliers conçurent bientot l'un pour l'autre, ajouta encore un avantage aux yeux du Baron, à tous ceux qu'il trouvoit dans cette alliance; desorte qu'encouragé par la maniere dont Morsaing répondoit aux avances d'amitié

qu'il lui avoit faites, il lui déclara le penchant qui l'attachoit depuis lontems à ſa ſœur, & le pria de favoriſer le projet qu'il formoit de l'obtenir de ſa famille. Monſieur de Villemor eſt, comme vous voyez Madame, aſſez aimable & un fort honnête homme: il a un très beau bien qu'il gouverne habilement, & ſes terres ſont voiſines de celles de ſon beau-pere. Morſaing qui avoit peutêtre déſiré de lui trouver le gout dont il lui feſoit la confidence, lui répondit ſurlechamp qu'il ſe tenoit honoré en ſon particulier des vues qu'il avoit ſur ſa ſœur, & qu'il ne doutoit pas que ſa famille ne penſat de même: il joignit à cela l'offre d'en faire la propoſition quand ſon ami le voudroit, ou de la ſeconder, ſi le Baron aimoit mieux la faire luimême: mais, ajouta-t-il, comme nous pouvons ſuppoſer que cette demande ne ſouffrira point de difficulté, trouvez bon, Baron, que je ſache ce

qu'exige l'état de vos affaires, & à quelles conditions ma sœur peut vous faire trouver dans cette alliance, les avantages néceſſaires pour la commune ſatisfaction des deux maiſons.

J'ai partagé avec mes freres, répondit le Baron ; les biens que vous me connoiſſez dans cette Province, ſont libres : il ne me reſte qu'à payer mes deux ſœurs, à chacune deſquelles j'ai promis de donner cinquante mille francs, pour leur procurer de bons établiſſemens qui ſe preſentent ; il n'eſt queſtion que de m'aquitter de ces cent mille francs, ſans démembrer mon bien que je veux conſerver tel qu'il eſt. Juſqu'ici, pourſuivit-il, j'avois cru, avec toute la Province, que Meſdemoiſelles vos ſœurs n'auroient que trente ou quarante mille francs ; & je ne vous diſſimulerai pas que cette circonſtance m'avoit fait rémettre à un autre tems à ſolliciter l'honneur de votre alliance ; j'attendois pour

cela un oncle qui m'aime & qui a une fortune honnête, qu'il se vante de me destiner. Sans quelques infirmités qui ont retardé son voyage, il seroit déja ici ; & j'ai assez compté sur sa tendresse, pour me flatter qu'il leveroit les difficultés qui s'opposoient à un établissement dont je fais dépendre mon bonheur. Mais aujourdui il court publiquement un bruit que, par l'effet de votre généreuse entremise, Monsieur de Morsaing est disposé à donner soixante mille francs à ses filles : si cela est vrai, rien ne m'empêche de suivre cet intéressant projet, sans le faire dépendre d'aucune autre circonstance ; parcequ'avec soixante mille francs je suis sûr de m'arranger avec les deux gentilshommes qui recherchent mes sœurs, & qu'une charge de quarante mille francs sur mon bien n'est pas un fardeau dont je sois en peine, & dont je ne puisse bientot m'affranchir.

Puisque vous avez cent mille francs à payer, reprit Morsaing, il est convenable que votre mariage vous les procure ; je ne crois pas que mon pere fasse difficulté de donner cette somme à ma sœur : mais dans les circonstances d'un mariage, on a toujours des dépenses à faire ; & ici nous devons compter sur trois mariages, qui (généreux & honnête comme vous êtes) vous couteront tous trois d'assez grands frais : que faudroit-il ajouter aux cent mille francs, pour qu'il n'en restat aucune charge sur votre bien ; car vous voudrez bien que pour l'intérêt futur de ma sœur, & si vous le permettez, pour celui que j'y prends comme votre ami, j'entre dans des détails qui m'assurent qu'il regnera dans votre maison toute l'aisance que je désire ?

Si vous faites aller la fortune de Mademoiselle votre sœur jusqu'à cent mille francs, repartit Monsieur de

Villemor, vous passerez de beaucoup mon attente & mes desirs; c'est un point dont je vous fais entierement arbitre, comme je consens que vous le soyez des conditions qui devront regler les avantages de Mademoiselle de Morsaing. Quant aux dépenses auxquelles je vais être exposé par ces mariages, je vous avoue que mon dessein est de faire les choses avec honneur, & en frere qui aime ses sœurs & qui a lieu de se louer d'elles: mais j'ai quelques épargnes, & je puis vous assurer que mon oncle ne souffrira pas que je demeure endetté d'une pistole pour le surplus.

Vous avez fort bien observé, repliqua Morsaing, qu'il valoit mieux faire ses arrangemens de maniere qu'ils ne dépendissent point des dispositions d'autrui: si Monsieur votre oncle joint des libéralités, vous ne manquerez pas de trouver à en faire des emplois utiles; ne comptons ici qu'entre nous:

je ſuppoſe que vous ayez dix mille francs en reſerve, il faut y en ajouter vint mille avec leſquels vous ferez les frais de toutes vos noces aſſez honorablement. Faites fond ſur cette ſomme, Baron ; & comme c'eſt moi qui vous en fais le premier la promeſſe, je vous prie de me permettre de négocier cette partie du traité, dont vous pouvez dès apreſent me regarder comme le garant.

Le Baron de Villemot n'oublia rien pour faire connoitre à ſon ami combien il étoit touché d'un procédé ſi généreux ; & il le pria d'entamer, ſans perdre un moment, une négociation dont le ſuccès devoit combler ſes plus cheres eſpérances. Morſaing ne voulut pas laiſſer paſſer ce jour même, ſans en faire la propoſition : elle fit un plaiſir égal à toute la famille ; mais du premier abord, le pere trouva que ſon fils étendoit un peu trop ſon déſintéreſſement. Mademoiſelle de

Morsaing en jugea de même & combattit de bonne foi la générosité de son frere. Ils eurent beau dire, le jeune homme l'emporta ; & fit si bien connoitre que son bonheur dépendoit de celui de ses sœurs, & d'une certaine égalité de destinée qu'il désiroit voir entr'elles & lui, qu'on vit bien qu'on l'affligeroit autant, en mettant des bornes à son désintéressement, qu'on afflige les autres freres en en mettant à leur avarice. Le lendemain, Monsieur & Madame de Morsaing reçurent avec des marques de sensibilité la demande du Baron, & lui dirent que dans huit jours, s'il le falloit, il pourroit disposer de cent mille francs d'argent comptant, pour terminer les mariages de ses sœurs, qu'on supposoit qu'il seroit bien-aise de faire passer avant le sien. Le jeune Morsaing ajouta qu'il y joindroit un present de vint mille francs, qu'il prioit sa sœur d'accepter comme une marque d'amitié qu'il

qu'il se proposoit de donner aux quatre autres. En peu de jours on fut convenu de tous les articles, tant avec le Baron de Villemor qu'avec Monsieur de Glene; & il fut résolu que les deux mariages seroient faits au retour du voyage de Dijon. Le jeune Morsaing y accompagna Monsieur & Madame de Glene & leur fille; & profita de cette circonstance pour y terminer quelques affaires de famille qui pouvoient l'occuper un mois. De son côté, Mademoiselle de Glene demanda à passer le même temps auprès de sa sœur, ce que ses parens lui accorderent sans peine. C'est là, Madame, que j'ai connu plus particulierement cette aimable personne; car sa sœur est Religieuse dans ma Communauté. Vous comprenez bien que Morsaing ne manquoit pas de l'y venir voir tous les jours, deux fois plutot qu'une; aux termes où nous savions qu'ils étoient ensemble, personne ne le

trouvoit mauvais : aussitôt que le nom de Mademoiselle de Glene étoit prononcé par une des portieres, on voyoit toutes les Religieuses courir la maison pour la chercher, afinque Morsaing n'attendît pas : toute notre Communauté avoit fait une petite connoissance avec lui, le jour de la cérémonie ; & il n'y avoit pas une de nos Sœurs qui ne fît son affaire du bonheur de ces deux amans. Il n'y en avoit peutêtre jamais eu de plus heureux : enchantés l'un de l'autre, du moment qu'ils s'étoient vus, ils se plaisoient chaque jour davantage ; chaque jour ils se fesoient connoître mutuellement des qualités solides & des agrémens dans l'esprit, qui resserroient la chaîne dont ils avoient dabord été liés. Une legere imprudence d'un côté & un excès de délicatesse de l'autre, rompirent subitement cette heureuse intelligence, & penserent séparer sans retour deux cœurs si unis & si bien assortis.

Il regne dans le monde, pourſuivit la ſainte Claire, deux extrêmes, dont vous n'aurez pas manqué, Madame, de vous appercevoir : c'eſt que les perſonnes ſans religion ont trop mauvaiſe opinion des gens qui ont un extérieur de piété ou qui ſont conſacrés à l'autel ; & que les perſonnes pieuſes en ont trop bonne opinion & n'examinent pas aſſez pour leur donner leur confiance : ce qui vient de ce que l'eſprit de piété forme un parti, comme les ſectes ou les opinions philoſophiques ; & qu'on trouve bon tout ce qui eſt de ſon parti, par cette foibleſſe ſi commune à l'humanité, qui enchaîne dans les préoccupations, & qui fait que vous trouvez des gens honnêtes, des vertueux, des devots ; mais des ſages, point. Par l'un de ces abus il ſe forme, ſous le manteau de la piété, des liaiſons indiſcretes entre des jeunes perſonnes des deux ſexes, qui ſcandaliſent les

mondains & qui veritablement ont des dangers réels. Auſſitôt que des filles paſſent pour pieuſes, elles ſont obſédées par de jeunes Eccléſiaſtiques qui, à la faveur d'un extérieur pieux, ſont admis à leur faire une cour aſſidue, qui leur portent des fleurs avec des cantiques, mettent quelquefois la main à leur coeffure, ſoignent leurs oiſeaux, deſſinent leurs petits ouvrages & y travaillent, vont & viennent ſansceſſe pour leurs petites commodités; qui ſont enfin en poſſeſſion de leur rendre les mêmes ſoins apeu-près que leur rendroit un amant; & qui, ne fût-ce que par l'imprudence de s'expoſer ainſi chaque jour à l'effet des charmes de ces jeunes perſonnes, meriteroient d'être ſurpris par des affections criminelles qui ne ſont que trop ſouvent le terme de ces devotieuſes intimités. Un jeune Bénéficier de ce voiſinage s'étoit établi de cette maniere dans la maiſon de Madame de

Glene qui eſt devote de fort bonne foi, mais qui n'a pas à beaucoup près le jugement de Madame de Morſaing, ni celui de Mademoiſelle de Glene ellemême. Je ſuis sûre que cette belle fille, dans la ſécurité de ſe ſavoir ſous la conduite d'une mere reſpectable, s'aveugla ſur bien de choſes auxquelles elle auroit fait plus d'attention, ſi elle eût dépendu de ſa propre autorité. L'abbé étoit à Dijon à achever ſa Théologie, lorſque Mademoiſelle de Glene y alla & s'y arrêta : il reprit auſſitôt auprès d'elle ſes aſſiduités ordinaires qui devinrent exceſſives ſous un prétexte que Morſaing ne put faire ceſſer. Mademoiſelle de Glene liée, avec tout ce qu'il y avoit de femmes d'un certain rang dans le païs, avoit à Dijon les commiſſions de ce canton à dix lieues à la ronde : elle les feſoit faire par l'Abbé que cet emploi ramenoit à ſon parloir pluſieurs fois dans la journée. Morſaing l'avoit priée

de lui confier ce soin, & aux termes où ils étoient, elle ne pouvoit s'en faire aucun scrupule : mais elle ne voulut jamais y consentir, protestant qu'elle n'auroit garde de charger un homme comme lui d'une multitude de commissions la plupart très-minutieuses & en si grand nombre, qu'elles prendroient tout son tems & le rempliroient désagréablement. Il est vrai que le pauvre Abbé en avoit pour ses journées, ne fesant qu'une course d'un bout de la ville à l'autre, depuis la pointe du jour jusques bien avant dans la nuit. Morsaing n'ayant pu rien obtenir, prit son parti ladessus, & dabord il ne regarda l'Abbé que comme le commissionnaire de sa maîtresse, qu'elle trouvoit bon à faire ainsi trotter sur le pavé de Dijon : mais bientôt il fut ennuyé de voir que presque toutes les fois qu'il alloit faire sa cour à Mademoiselle de Glene, il trouvoit cet homme avec elle, qui restoit en-

core pour gêner leur conversation. D'un autre côté, il apperçut dans les discours & les manieres du jeune Ecclésiastique, je ne sais quel mystique patélinage qui lui déplut sensiblement. Par malheur, cette observation lui fut presentée par des yeux moins intéressés que les siens, ce qui la rendoit plus grave; & elle fut envénimée très-malicieusement. Monsieur de Glene, sa femme & sa fille, en arrivant à Dijon, avoient logé chez des personnes de leur connoissance chez qui Morsaing prit un logement pour le tems qu'il devoit y séjourner, & où Mademoiselle de Glene venoit diner de tems en tems, quand elle sortoit de son Couvent. Cette maison appartenoit à des gens très-riches qui en occupoient la plus grande partie & qui vivoient dans une assez grande union avec leurs locataires. Le mari étoit plus aux champs qu'à la ville : mais la femme, qui voyoit chaque

jour Morſaing, conçut pour lui tant d'amitié & d'eſtime, qu'elle projetta de le marier avec ſa fille unique, un des plus grands partis de la Province : elle fit même, dans ce deſſein, venir auprès d'elle cet enfant agée ſeulement de quatorze ans, fort jolie & fort douce, dans l'eſperance que Morſaing touché de ſes charmes naiſſans, & ébranlé par l'appas d'une fortune qu'il ne pouvoit trouver ailleurs, entreroit dans un projet auquel elle s'attachoit paſſionnément. Cette femme, regardant Mademoiſelle de Glene comme le ſeul obſtacle à ſes deſſeins, n'étoit pas, par cet endroit, diſpoſée à l'aimer : elle la vit chez ſes voiſins & avec elle l'Abbé qui, comme une ombre, la ſuivoit dans cette maiſon & en tous lieux. Madame de Fargis (c'eſt ainſi qu'on nomme la Dame dont je parle, & que vous connoiſſez peutêtre), Madame, a du monde & du bon ſens, & n'eſt pas femme à

s'en laisser imposer par les charlataneries de la bigotterie : aussitôt qu'elle eut vu l'Ecclésiastique auprès de Mademoiselle de Glene, elle en fut scandalisée. Il est vrai, Madame, que quoiqu'on pût supposer qu'il mît dans ces occasions quelque contrainte dans ses regards, on ne pouvoit voir ses yeux tournés sur cette belle fille, sans y lire, comme par écrit, un feu lascif dont il paroissoit consumé. Madame de Fargis eût pu, dans toute autre circonstance, renfermer cette observation en ellemême ; mais ici elle lui venoit trop bien pour attaquer une rivale qu'il falloit chasser du cœur dont elle souhaitoit de disposer : elle fit à Morsaing les plus cruelles railleries, & les tourna de maniere à piquer sa délicatesse & son honneur. Morsaing en fut blessé jusqu'au fond de l'ame, un peu aigri contre Mademoiselle de Glene ; mais n'en prit aucune disposition favorable pour Mademoiselle de

Fargis. Dabord, le ſentiment qui l'animma n'étoit pas de la jalouſie ; il ne fit le tort ni à Mademoiſelle de Glene ni à lui, de regarder cet Eccleſiaſtique comme ſon rival ; mais il étoit déſeſperé qu'une fille qui lui étoit ſi chere, & dont il reſpectoit la vertu, s'expoſat à de ſi malignes obſervations, par ſon indulgence pour un homme qui en étoit ſi peu digne. Sa délicateſſe l'empêcha d'avoir un éclairciſſement avec elle ; il crut ne pouvoir lui témoigner de l'ombrage, ſans l'offenſer : & il voulut auſſi, pour ſa propre ſatisfaction, que le changement qu'il déſiroit qu'elle mît dans les aſſiduités de cet homme, ne vînt que de ſon propre mouvement. Seulement, pour faire naître les reflexions qui pouvoient diriger ſa conduite, il ſaiſit toutes les occaſions qu'il trouva de toucher délicatement le genre de vie des Miniſtres des autels, l'obligation où ils ſont de vivre plus ſéparés des

gens du monde & ſurtout des femmes; avec leſquelles ils ne doivent avoir de commerce, que dans les fonctions redoutables de leur miniſtere, où ils ſont à la place de la Divinité. Quelquefois ſe trouvant avec ſa maitreſſe & l'Abbé à la grille, il ſe retiroit plutôt qu'il n'avoit accoutumé de faire, comme s'il eût affecté de les laiſſer ſeuls & en liberté. Mademoiſelle de Glene a de l'eſprit & du jugement, mais peu de monde; elle n'entendoit pas ſon amant; & peutêtre auſſi que ſon innocence ſur les choſes qui cauſoient le ſouci du jeune homme, l'empêcha d'en avoir aucun ſoupçon. Cependant Morſaing étoit dévoré d'un chagrin cuiſant qui naiſſoit du combat de ſon amour & de ſa délicateſſe: dans cet état, où toutes les impreſſions ſont profondes, un dépit cauſé par un incident aſſez leger, lui fit prendre un parti violent. Il y eut à Dijon une cérémonie publique que Morſaing crut

capable d'exciter la curiosité d'une jeune fille : la veille il demanda à Mademoiselle de Glene si elle ne sortiroit pas pour la voir ? Vous comprenez bien, Madame, qu'il se proposoit de lui en faire les honneurs & avec elle aux femmes chez lesquelles il logeoit. Mademoiselle de Glene peu curieuse, lui répondit qu'elle avoit vu une cérémonie semblable & qu'elle ne feroit pas un pas pour la revoir : c'étoit eneffet sa pensée; mais le lendemain matin une fille de condition & d'un âge avancé qui préfere de vivre dans notre communauté, la pressa si fort de l'accompagner chez une de ses parentes, qu'elle ne put le lui refuser. Morsaing amené de fort bonne-heure au Couvent par son amour, surprit beaucoup la portiere en lui demandant Mademoiselle de Glene : cette Religieuse qui n'imaginoit pas que la maitresse fît un pas sans que son amant en fût informé, répondit à Morsaing

qu'il devoit savoir mieux qu'elle où étoit à cette heure Mademoiselle de Glene. Le jeune homme étonné, protesta qu'il n'entendoit rien à ce langage, & fut plus étonné encore, quand la portiere lui eût dit que sa maitresse étoit sortie pour toute la journée, & qu'elle l'en avoit cru bien informé. Mademoiselle de Glene pouvoit sortir de son couvent à son gré & même à l'insçu de Morsaing, sans qu'il en prît de l'inquiétude; mais cette assurance si positive qu'elle lui avoit donné la veille, de ne vouloir pas sortir ce jour là, avoit l'air d'une cachotterie toujours choquante pour un amant; il retourna chez lui fort rêveur & alla y attendre impatiemment des nouvelles de sa maitresse; mais la journée se passa sans qu'il en entendît parler. Alors, à l'aide des impressions peu favorables dont son imagination étoit remplie, l'image de l'Abbé s'y présenta; il ne parut pas impossible

que Mademoiſelle de Glene lui eût donné rendez-vous en quelque lieu de la ville, & que ce petit miſtere n'eût été fait en ſa faveur. Morſain, délicat & généreux aumilieu de ſa jalouſie, combatit luimême ce ſoupçon, & pencha plus à le croire injuſte, que bien fondé ; mais il crut auſſi qu'une fille qui l'avoit expoſé à le former avec quelque apparence de fondement, lui dictoit ellemême ſa conduite, qui étoit de renoncer à elle & au plus doux eſpoir de ſon cœur : & avec la force de cette ame préparée par l'exercice des vertus aux plus rigoureux ſacrifices, il prit en un moment cette douloureuſe réſolution & l'executa avec fermeté. Il vint le lendemain au Couvent, mais aulieu de demander Mademoiſelle de Glene à la porte, il alla droit au parloir où il la trouva avec l'Abbé. Pour le coup, il vouloit leur faire ſentir ſa délicateſſe offenſée ; & ils lui en fournirent

euxmêmes l'occaſion la plus commode qu'il pouvoit déſirer. Mademoiſelle de Glene avoit aſſocié l'Abbé à une de ces puériles confédérations connues ſous le nom d'*Ordres*, qui ſont encore, pour la jeuneſſe, une ſource de ces méchantes familiarités par leſquelles on voit rompre toutes les vues de notre éducation qui n'y fait pas d'autre ſecret que de tenir éloignés, autant qu'elle peut, les deux ſexes, comme deux metaux trop diſpoſés à s'allier. Mademoiſelle de Glene, en vertu de quelque grade qui la rendoit ſurveillante, feſoit en ce moment une reprimande à l'Abbé ſur je ne ſais quel ſujet : c'étoit une plaiſanterie dont ils s'amuſoient. Morſaing, dont l'arrivée avoit interrompu cette converſation, la leur fit reprendre, la trouvant fort propre pour ſervir ſes vues ; & s'y mêlant luimême, il railla poliment l'Abbé, en feſant entendre qu'il avoit à l'accuſer de fautes capa-

blés de lui attirer de févéres corrections. Mademoiselle de Glene, continuant fur le même ton, dit à Morfaing que le bon ordre exigeoit qu'aucune faute ne demeurat impunie; & que fesant profession, comme il fesoit, d'aimer la justice & de la faire regner de tout son pouvoir, il ne pouvoit se dispenser de revêler les fautes de l'Abbé dont l'amendement pourroit être le fruit d'une correction salutaire,

Vous me direz si je me trompe, Mademoiselle, répondit Morsaing: sans être initié dans vos misteres je me suis mis dans l'esprit que les soins des freres étoient dus aux sœurs exclusivement & qu'ils blessoient griévement vos statuts en les portant à des profanes?

Soyez sûr, Monsieur, répondit Mademoiselle de Glene, que cette infraction seroit punie fort sévérement.

Avez-

Avez-vous, Mademoiſelle, beaucoup de ſœurs en cette ville, ajouta Morſaing ?

Je n'y en connois pas, répondit Mademoiſelle de Glene ; ainſi ſi vous avez nouvelle des excurſions de l'Abbé, elles ne peuvent être innocentes.

Je vois, reprit Morſaing, que je me ſuis engagé à faire ici la mauvaiſe langue ; je ne ſais comment Monſieur l'Abbé va s'accommoder de mon indiſcrétion ?

Dites-moi, je vous prie, Monſieur, ce que vous ſavez de lui : ce n'eſt pas diſcrétion que de tenir la vérité captive.

Ce que je ſais, repartit Morſaing, c'eſt que gens qui voient très-bien, prétendent avoir vu hier Monſieur l'Abbé en un quartier de la ville éloigné, avec une jeune & belle perſonne ; & qu'ils ajoutent qu'on liſoit dans leurs yeux une grande & mutuelle intelligence.

Une jeune perſonne, s'écria Mademoiſelle de Glene, & des yeux d'intelligence ! voila un terrible cas pour l'Abbé ! Mais, Monſieur, ne vous a-t-on pas dit encore qui étoit cette belle perſonne ?

On ne la connoit pas, répondit Morſaing, & on ne la croit pas de Dijon ; mais c'eſt tout vous dire, que ſur la deſcription qu'on m'en a fait, elle a beaucoup de votre air, Mademoiſelle ; & jugez après cela ce que la fidélité fraternelle pouvoit devenir ?

Morſaing, en parlant de cette reſſemblance, avoit accompagné ſes paroles d'un ton & d'un viſage qui auroient ſuffi pou en faire ſentir toute la malice. Mademoiſelle de Glene qui n'en entendit pas le ſens, parcequ'en effet elle n'avoit pas vu l'Abbé, ou qui peutêtre ne voulut pas l'entendre, feignit, toujours en badinant, d'être fort irritée contre l'Abbé auquel elle

annonçoit un chatiment fort févére. Ladeffus, l'Abbé, pour foutenir la plaifanterie, fe plaignit à Monfieur de Morfaing de la mauvaife affaire qu'il venoit de lui fufciter, & lui dit qu'en concience il étoit obligé à le tirer luimême de ce mauvais pas, en intercedant pour lui auprès de Mademoifelle de Glene. Celleci, faififfant cette occafion de faire une honnêteté à fon amant, le pria de ne pas déférer à la demande de l'Abbé, parceque, difoit-elle, cette trop puiffante recommandation étoit capable d'ébranler fa juftice & de procurer au coupable une impunité qui l'enhardiroit à de plus grands excés. L'Abbé ne manqua pas de preffer Monfieur de Morfaing de plus belle, & de le fupplier de faire fa paix.

Morfaing voyant les chofes au point qu'il défiroit, répondit à l'Abbé d'un ton férieux : *Comme je fuis bien perfuadé, Monfieur, que vous ferez mieux votre paix tout feul ; & pour vous prouver*

que mes malices ne durent pas, je vais vous laisser en liberté pour la faire ; & vous verrez que j'étendrai desormais beaucoup cette attention. Il s'étoit levé en disant ces derniers mots, & après avoir fait une profonde reverence à Mademoiselle de Glene & une legere à l'Abbé, il sortit brusquement du parloir où il ne retourna pas de huit jours. Ces huit jours écoulés, il fit à Mademoiselle de Glene une visite de cérémonie : il lui dit que par les nouvelles qui lui venoient de sa famille, on lui en donnoit de bonnes de la santé de Monsieur & de Madame de Glene, & qu'il se flattoit que celles qu'elle recevoit s'accordoient avec cellesla : ensuite il s'informa de la santé de sa sœur la Religieuse, & parcourut ainsi tous les complimens qu'on peut se faire entre connoissances : il affecta pendant le peu de tems que dura sa visite, un respect beaucoup plus cérémonieux, qu'il sut allier toutesfois

avec un air aisé & exempt de contrainte; & il ne dit pas un mot qui eût le moindre raport à la situation dans laquelle il avoit été avec cette belle fille. Huit jours après, il fit une seconde visite & y soutint son rôle avec la même fermeté. Cette derniere visite touchoit au départ de Mademoiselle de Glene. Le tems qu'elle avoit resolu de passer à Dijon étoit expiré; & loin de checher à le prolonger, elle pressoit ses parens de venir la prendre, parcequ'elle étoit impatiente d'aller executer un projet que la conduite de son amant lui inspiroit. Monsieur de Glene ne s'étant pas trouvé en état de faire luimême ce voyage, engagea une de ses amies à aller chercher sa fille : on comptoit dans les deux familles que Morsaing l'accompagneroit à cheval.

Mademoiselle de Glene après avoir, pris congé de sa sœur & de nous, se rendit chez les amis de sa famille où

elle devoit trouver sa voiture & la Dame qui venoit la chercher. Morsaing sentit tout ce que devoit lui couter ce spèctacle, & toutesfois il ne pensa pas à l'éviter : outre les devoirs que la civilité lui imposoit, la droiture de son cœur exigeoit encore de lui qu'il eût un éclaircissement avec Mademoiselle de Glene, avant de se séparer toutafait d'elle; mais il vouloit qu'il fût court, & lorsqu'il n'y auroit plus de tems pour étendre les explications. Il ramassa donc toutes ses forces pour remporter cette derniere partie de son triomphe, & se presenta avec un air de courage qui acheva de détruire les esperances que sa maitresse pouvoit encore conserver. Elle parut abattue & ne mangea de rien de ce qu'on lui offrit pour son déjeuner. Quand elle eut pris congé des personnes de la maison, Morsaing, en lui présentant la main pour la conduire à la voiture, lui dit tout bas : Vous

urez peutêtre été surprise, Mademoiselle, du changement de ma conduite que vous ne devez pas attribuer à celui d'un cœur que vous avez captivé ?

Je vous avoue, Monsieur, répondit Mademoiselle de Glene, que j'en ai été étonnée, & que j'ai cherché avec inquiétude par où je pouvois y avoir donné lieu.

Voici mon motif, Mademoiselle ; vous jugerez peutêtre que c'est encore trop tot que je vous l'apprends : les assiduités trop fréquentes & trop remarquées de votre Abbé, & l'intérêt peu convenable à son état, qu'il semble y mettre, m'ont causé un déplaisir que j'ai taché de vous faire connoitre, & que je me serois flatté....

Mademoiselle de Gléne l'interrompit : l'Abbé ! Monsieur ! c'est lui qui vous a fait de la peine ! & vous n'avez pas....

Morsaing l'interrompant à son tour,

Mademoiselle, lui dit-il, souffrez que je m'explique : mon respect lent à vous accuser, reprimera toujours l'injustice de mes soupçons; je crois qu'il n'aura pas eu l'audace de vous faire des aveux capables d'éclairer l'innocence de votre cœur; mais que voulez-vous que je fisse, quand personne ne l'a vu près de vous, qui n'ait lu dans ses regards enflammés, qu'il brûle de tout le feu que peuvent allumer vos charmes?

Et vous ne m'avez pas assez estimée, reprit tristement Mademoiselle de Glene, pour vouloir approfondir un doute aussi intéressant? Pourquoi, Monsieur, n'avez-vous pas daigné plutot vous expliquer? il étoit si facile de rassurer votre délicatesse allarmée!

Un doute de cette nature, répondit Morsaing, offensoit sans retour un de nous deux : s'il a une ombre de fondement, il ne laisse point de choix à ma délicatesse; s'il se peut aucontraire que vos

vos yeux, plus intéressés, n'ayent pas vu ce qu'ont vu tant d'autres, ou que tous les nôtres se soient abusés, je vous ai fait un outrage irremissible qui ne me laisse plus de droit à vos bontés.

Cependant on étoit à la portiere de la voiture : Mademoiselle de Glene voyant Morsaing botté & des chevaux que tenoit un domestique, & cherchant à ranimer un rayon d'espoir, lui demanda s'il falloit qu'elle portat de ses nouvelles dans sa famille, ou si l'on alloit avoir le plaisir de l'y voir luimême arriver ?

Je vais, lui répondit Morsaing, fuir tous les lieux qui me retraceroient une redoutable image que l'éloignement ne m'aidera peutêtre pas à arracher de mon cœur.

Adieu, Monsieur, lui dit alors Mademoiselle de Glene, je souhaite que vous soyez partout heureux ! Elle montoit dans la voiture en lui fesant cet adieu qu'elle prononça d'une voix

mal assurée : ses yeux que sa modestie avoit tenus baissés jusqu'en ce moment, s'ouvrirent sur son amant & lui peignirent la tendresse & la douleur. Morsaing sentant son cœur percé par ce regard dont il n'avoit que trop éprouvé le charme, restoit immobile dans une indécision qui pouvoit renverser tous ses projets, lorsqu'il vint à jetter les yeux sur l'Abbé dont la tristesse trop visible irrita la sienne, & rendit leur premiere force à ses resolutions. Il fit une reverence, & courut à son cheval, après avoir salué seulement de la tête les personnes de la maison. Il prit dabord le chemin de notre Couvent à la porte duquel il descendit, pour me faire une visite. Vous auriez dit, Madame, que la pauvre de Glene m'avoit laissé son ame pour le recevoir. Le départ de cette aimable fille m'avoit touché par la seule peine de m'en séparer; mais elle m'avoit mis dans une affliction veritable, en

me fesant entendre qu'un fatal changement lui enlevoit son amant, & qu'elle partoit avec un projet tout opposé à ses premieres esperances. Quoique je désirasse apprendre de Morsaing les causes de ce changement, ma premiere observation me porta à lui demander pourquoi il n'accompagnoit pas Mademoiselle de Glene; à quoi il répondit qu'il ne la reverroit jamais. Mais comme si sa fermeté eût fait les derniers efforts en presence de sa maitresse, il n'affecta plus auprès de moi une insensibilité dont l'apparence lui coutoit tant à soutenir; il s'attendrit en m'expliquant les circonstances de sa rupture, & me laissa voir toute la profondeur des plaies de son cœur. Je me plaignis de ce qu'il ne m'avoit pas mis dans sa confidence: vous savez, lui dis-je, que quoiqu'elle soit ma parente, je ne suis pas capable de vous trahir en sa faveur; j'aurois sondé son cœur, épié sa conduite, &

je l'aurois jugée avec une févérité que la délicateffe de votre cœur pouvoit avouer : il eft vrai que j'ai fouhaité fon bonheur avec le vôtre, mais parente ou non, je ne fais plus ces vœux pour la femme qui n'eft pas digne de vous. J'ajoutai que j'avois trop de preuves de fon attachement pour lui ; que la douleur que fa perte lui caufoit étoit trop fincére, pour que je puffe lui foupçonner aucune foibleffe indigne de ces beaux fentimens. Je mis tout en ufage pour l'engager à fuivre fes traces & à aller aumoins la mettre à portée de fe juftifier. Morfaing fut inébranlable : il me répéta ce qu'il avoit dit à Mademoifelle de Glene ellemême fur l'inutilité d'approfondir de tels doutes : je fentis une ame frappée de cette horreur qu'ont les gens de bien pour le caractere de fcélérateffe attaché aux foibleffes des Miniftres de la Religion ; je crois qu'on l'eût appaifé beaucoup plus facilement, s'il eût été queftion

d'un Mousquetaire. Il me dit qu'il estimoit assez Mademoiselle de Glene, pour ne pas esperer de recouvrer son repos; qu'il se donnoit la mort, mais qu'il n'en vouloit pas revoquer l'arrêt. Je viens d'écrire à mes parens, ajouta-t-il, que des nouvelles reçues de mes terres de Guyenne, m'obligent à y faire précipitament un voyage : je ne sais quelles resolutions je prendrai ensuite ; il s'agit de pourvoir au plus pressant, qui est de fuir ; dans l'agitation violente où je me trouve, je ne puis faire des projets pour l'avenir. Après cette explication, il remonta à cheval, me laissant la maitresse de faire l'usage que je voudrois de son secret auprès de sa famille, & presqu'aussi affligée de cette bizarre revolution, que si j'y avois eu un intérêt personnel.

Cependant Mademoiselle de Glene qui étoit attendue avec un si vif empressement, porta la consternation

dans les deux familles : elle ne répondit à toutes les questions qu'on lui fit, que par d'ardentes prieres d'être menée dans un Couvent & d'y prendre le voile : c'est un gout qu'elle avoit deja eu plus d'une fois ; mais alors elle demanda avec tant d'instances la permission de le satisfaire, que ses parens pleins d'une piété scrupuleuse, consentirent, en gémissant, au plus rigoureux sacrifice qu'on pouvoit exiger d'eux. Dans moins de quinze jours cette belle fille entra au Noviciat, dans une maison d'Ursulines qui n'est qu'à deux lieues de cette ville.

Monsieur & Madame de Morsaing ressentirent toute la douleur de leurs amis, & la partagerent : ils avoient fondé sur ce mariage qu'ils voyoient rompre, l'espoir de la consolation de leurs vieux ans ; & ils se voyoient enlever un fils qu'ils n'avoient connu que pour le regretter davantage. Mademoiselle de Morsaing protesta qu'elle

ne penſeroit pas à ſon mariage, tant que ſon frere ne ſeroit pas dans un état plus heureux; & le Baron de Villemor luimême, qui partageoit tous les ſentimens de la famille reſpectable à laquelle il alloit s'allier, n'eut pas le courage de preſſer un événement ſi néceſſaire à ſon bonheur : deſorte que le deuil regna également dans les deux maiſons. On a vecu plus de quatre mois dans cette douloureuſe incertitude, juſqu'à ce que Morſaing, vaincu par les inſtances des meilleurs des peres, eſt enfin venu ſe remettre dans leurs bras. C'eſt dans le même tems, Madame, que je ſortis de mon Couvent, pour me retablir d'une longue maladie de langueur dont on feſoit dépendre la guériſon, du changement d'air : ma famille & mes ſupérieurs m'en preſſoient inutilement, lorſque la nouvelle du retour prochain de Morſaing me fut apportée; je vous avoue qu'un ſecret preſſentiment de

pouvoir renouer des nœuds qui paroissoient si brisés, me détermina plus que tout à un voyage pour lequel je n'avois aucun gout; j'arrivai ici quelques jours plutot que le jeune homme. Toute sa famille ressentit beaucoup de joie en l'embrassant; mais on voyoit qu'il manquoit quelque chose à cette joie; & il étoit encore plus facile de s'appercevoir de tout ce qui manquoit à Morsaing dans sa maison: je le vis tressaillir en jettant les yeux sur cet endroit où il avoit abordé Mademoiselle de Glene, à son arrivée; sa sœur, par ses larmes, sembloit lui reprocher la perte de son amie; aumilieu des témoignages les plus précieux de la tendresse de son pere & de sa mere, il sentoit qu'il ne suffisoit pas à leur bonheur: tout déchiroit, dans ce cœur, des plaies qui n'étoient rien moins que fermées. Aussitot que Monsieur & Madame de Glene le surent arrivé, ils vinrent le

voir & en le voyant ils fondirent en larmes ; Madame de Morsaing ne put retenir les siennes, & le fils dont l'ame fut brisée par ce spectacle, eut de la peine à ne pas donner les mêmes marques d'attendrissement. J'observois exactement les progrés de toutes ces scènes : je m'étois faite bien informer des circonstances de la vocation de Mademoiselle de Glene qui me paroissoit si suspecte, que je crus ma religion intéressée à la traverser, & à rendre au siecle une excellente femme qui feroit le bonheur d'une maison vertueuse, édifieroit le monde ; & qui risquoit son salut dans un sacrifice profané par des moifs humains.

Morsaing disposé par ses premieres confidences à m'en faire d'autres, me laissa lire tant que je voulus dans un cœur où tant d'intérêts réunis pour fortifier le penchant qui y dominoit encore, ne laissoient plus de force

au dépit tirannique qui lui avoit fait prendre de si cruelles resolutions. En s'éloignant de Mademoiselle de Glen & des objets de ses chagrins jaloux, il avoit perdu de vue insensiblement tout ce qui l'avoit aigri contr'elle : il ne se souvenoit plus que de ses vertus & des charmes qui l'avoient touché; elle étoit toute entiere dans son cœur, sans que rien y combatît les avantages avec lesquels elle y étoit entrée. Pour dissiper les scrupules qui pouvoient rester dans ce cœur délicat, je lui representois qu'il étoit peutêtre heureux pour cette fille, qu'une faute sans conséquence, eût disposé cette ame attachée à ses devoirs, à une circonspection que l'innocence a rarement d'ellemême; que l'éducation pure étant une éducation sans lumieres, il seroit à souhaiter pour beaucoup de femmes que des experiences aussi peu funestes pour la verru, que celleci l'est, leur inspirassent la crainte des écueils

que quelquesunes ne connoiſſent qu'après y avoir échoué : qu'il y avoit ici une choſe dont il falloit convenir dans toutes les ſuppoſitions, ſavoir, que la ſageſſe de cette fille n'avoit reçu aucune atteinte, & qu'avec les principes qu'on lui connoiſſoit, il ne falloit pas douter que ſa vertu n'en fût fortifiée pour l'avenir. Morſaing m'aſſura qu'il penſoit les mêmes choſes, & qu'il ne lui manquoit que de pouvoir faire revivre un eſpoir qu'il ſe reprochoit d'avoir détruit. Plus diſpoſée que lui, à reprendre cet eſpoir, j'allai le jour même faire une viſite à la Novice ; &, dans le deſſein de la bien éprouver, je ne la menageai pas ſur tous les ſouvenirs & tous les détails qui pouvoient m'ouvrir des vues dans ſon cœur. Je vous aſſure, Madame, que j'y vis par cent endroits, quelque peine qu'elle prît à le couvrir du voile de ſainte Urſule ; & je fis de toutes mes découvertes

autant d'argumens pour la convainc de la legereté de sa vocation. Cet fille vouloit soutenir sa demarche l'attachement qu'on a à un parti qu'o a pris & le faux honneur qui s'enve loppe souvent du manteau des chosé saintes, l'animoient à combattre me objections ; elle crut les détruire & me donner une grande preuve de sa vocation, en me disant que ce n'étoit pas la premiere fois qu'elle l'avoit eue, & que je savois bien que la resistance de sa famille avoit souvent mis des obstacles à ce dessein.

Vous avez pu vous convaincre, Mademoiselle, lui dis-je, que cette vocation n'étoit pas veritable & que Dieu n'avoit pas scellé un cœur qui s'est trouvé ouvert à d'innocentes mais de profanes effections : mais aumoins aujourdui, après cette experience, vous ne pouvez pas vous abuser ladessus : par quelle témérité voudriez-vous risquer votre salut en portant

aux autels les chaînes d'un terrestre penchant, sous la robe de l'épouse ; en venant offrir au celeste Epoux un cœur que, dans votre delicatesse, vous n'oseriez pas engager à tout autre homme que celui qui l'a subjugué? Croyez, Mademoiselle, que Dieu n'approuve pas ces engagemens adultérins qui, en immolant la chair à l'autel, laissent le cœur au siécle, & qu'il ne donne pas la grace d'un effort qu'il n'a pas commandé. La vocation à la vie religieuse est un choix de la misericorde de Dieu, par lequel il met à part quelques ames, pour les tirer, avant le tems, du milieu des dangers qui environnent la fragile humanité ; on la reconnoit à l'extinction absolue de tout gout des choses terrestres ; tant qu'il en reste, on appartient à cette classe de mortels que le ciel veut éprouver dans cette vie de tentation. Ainsi, Mademoiselle, il ne faut pas être rebelle au doit de

Dieu qui appelle, ni assez présomptueux pour se mêler de soimême au troupeau de prédilection qu'il a choisi ; & le Sanctuaire n'est pas fait pour servir de théatre aux passions humaines. Le monde n'a-t-il pas aussi ses couronnes ? Des travaux pénibles, des combats perpétuels y élevent la vertu à un dégré de sublimité auquel elle n'atteint pas dans la retraite ; & Dieu n'y manque pas pour donner la force de triompher : il marque par ses dons les ames qu'il veut y sanctifier, comme par l'esprit de détachement, il marque celles qu'il destine à la solitude. Allez, Mademoiselle, prendre la place que Dieu vous a marquée en vous fesant : que votre exemple soutienne des ames chancelantes que le torrent entraineroit ; qu'il mette une digue à l'audace des mœurs que vous pourrez aumoins faire reculer de quelques pas autour de vous : donnez à une famille vertueuse des enfans dignes d'elle, où une

autre porteroit peutêtre des vices héréditaires : le monde ne vous dût-il qu'un cœur vertueux, vous vous prépareres une palme que toute la sainteté d'une vie contemplative ne vous offriroit pas.

Je fis venir à l'aide de ces argumens un secours beaucoup plus efficace ; ce fut la presence de Morsaing : le lendemain de ma visite je le menai moimême à la Novice, sans l'avoir prevenue sur cette apparition. Elle ne manqua pas de faire tout l'effet que j'en attendois : le trouble de la jeune personne fut si complet, qu'elle fut obligée d'abandonner tout d'un coup l'espoir de faire entendre aucune raison de plus pour la défense de sa vocation : c'étoit précisement ce que je voulois, pour lui sauver la fatigue d'une suite de grimaces qu'un faux point d'honneur lui auroit peutêtre fait prolonger pendant des tems infinis. Au point où cette surprise l'avoit

mise, elle n'eut que la force de demander des compositions : elle me reprocha avec son obligeante douceur, de lui avoir tendu ce dangereux piége ; & lorsque Morsaing voulut toucher les détails qui menoient à faire revivre ses premieres esperances, elle le pria, avec une sorte d'effroi religieux, de respecter l'habit que prophanoient de tels souvenirs. Le jeune homme avoit pâli à la vue de cet habit, comme si c'eût été un cercueil où il voyoit ensevelies ces graces dont il n'avoit jamais été plus touché qu'à cette heure. Pour moi, loin de combattre cette delicatesse de Mademoiselle de Glene, je reclamai avec elle les égards qu'elle demandoit pour la décence de sa situation ; & j'engageai Morsaing, non seulement à remettre à d'autres tems l'épanchement de son cœur, mais même à abreger une visite qui avoit fait toute l'impression que je désirois.

Cependant,

Cependant, comme cette épreuve n'étoit pas équivoque, j'eus le même jour une longue conférence avec la Superieure des Urſulines, qui eſt une fille d'une piété ſolide & éclairée, & qui convaincue, comme moi, que la vocation de Mademoiſelle de Glene n'étoit pas admiſſible, lui déclara le lendemain qu'elle ne lui permettroit pas de porter plus lontems l'habit de religion. Cette belle fille nous fit encore quelques façons : c'étoit un peu de mauvaiſe honte & quelquefois des ſcrupules, lorſque ſe ſentant aſſez de force pour faire les plus douloureux ſacrifices, elle craignoit de reſiſter à la voix du ciel qui les lui demandoit. Elle n'eſt rentrée dans le monde qu'en frémiſſant ; & malgré les tendres menagemens des deux familles qui ont épuiſé les attentions pour que rien ne lui fît ſentir la legereté de ſa demarche, ſes larmes ont coulé lontems dans le ſein de Mademoiſelle de Mor-

ſaing. Enfin, moins injuſte dans la maniere de ſe juger, elle s'eſt raſſurée ſur tant de ſuffrages reſpectables réunis pour la convaincre qu'elle pouvoit être contente d'ellemême : & après un mois d'angoiſſes & de combats, elle a conſenti à voir arriver ce jour qui devoit faire tant d'heureuſes deſtinées. Vous voyez, Madame, pourſuivit la ſainte Claire, combien peres & enfans tous ſont ici pleins de leur bonheur, & que ces trois familles en offrent un tableau bien touchant, malgré cette douce gravité qui eſt un reſte de la ſituation où s'eſt trouvée Mademoiſelle de Glene, & qui a été comme un ton ſur lequel tout le monde s'eſt monté ; ne trouvez-vous pas qu'il donne à la joie qui regne ici cette dignité qui convient aux circonſtances, & qui la rend délicieuſe, en l'épurant ? Mais de toutes ces ames ſages & pieuſes que ce double nœud vient d'allier, aucune n'a plus éprouvé,

que celle du jeune Morſaing, cette ſublime émotion que peut produire la haute vertu unie à beaucoup de ſenſibilité. Ce matin, après la cérémonie, pendant qu'hommes & femmes ſe répandoient dans toute la maiſon, il a mené ſa femme à Monſieur & Madame de Morſaing, & la mettant dans leurs bras, *voila votre fille*, leur a-t-il dit, *recevez-la dans ce cœur où votre bonté me donne une place :* enſuite voyant Monſieur & Madame de Glene, il les a joint aux premiers, & feſant tomber ſa femme à genoux avec lui aumilieu d'eux, *levez tous quatre vos mains*, leur a-t-il dit, *pour faire deſcendre ſur nous les bénédictions que vos vertus nous meritent : priez le ciel de faire reſſembler tous mes jours à celuici que ſon indulgence m'a préparé.* Après cela il a gardé un moment le ſilence, comme quelqu'un qui eſt enivré du ſentiment de ſon bonheur : mais le rompant bientot d'un ton plus animé

ma mere, a-t-il dit, *vous Madame* (en s'adreſſant à Madame de Glene) *mes deux vertueuſes meres & vous tous mes chers parens, chargez-vous de mes dettes envers le ciel; que puis-je faire pour m'aquitter de tant de faveurs qu'il me prodigue! Fils, frere, époux heureux, par combien d'ineſtimables bienfaits je ſuis engagé envers la Providence!* Auſſitot, le viſage enflammé & les yeux pleins d'un ſublime tranſport que n'excitent point les joies mondaines, il s'eſt dérobé précipitament de tant de bras ſi chers. Où croiriez-vous, Madame, qu'eſt allé cet excellent jeune homme? Dans l'oratoire de ſa mere, où cette femme digne d'avoir un tel fils, a eu la joie de le voir un quart d'heure proſterné & comme abymé dans une pieuſe reconnoiſſance, aux piés du Suprême bienfaiteur auquel il doit ſes proſpérités. Voila, Madame, dit la ſainte Claire, en achevant ſon récit, quels ſont les deux

époux que je ſuis ſi ſatisfaite d'avoir réunis : ne penſez-vous pas qu'une union cimentée par tant de vertus & formée ſous tous les heureux auſpices dont vous êtes apreſent informée, ne me fera jamais repentir de la part que j'y ai eue ?

Je répondis à Madame de ſainte Claire qu'elle m'avoit intéreſſé vivement par ſon hiſtoire ſimple & touchante, & que je lui ſavois bon gré d'avoir ſauvé du naufrage le bonheur de deux époux ſi dignes d'en jouir : mais je ne pus m'empêcher de lui marquer ma ſurpriſe de ce que, contre l'eſprit de ſon état, elle avoit pu travailler à dérober une conquête au cloître, tandiſqu'on voit ſes pareilles ne s'empreſſer que pour lui en attirer. Je ſuis perſuadée, Madame, me dit la ſainte Claire, que vous avez peu vecu avec des gens de mon état : vous vous ſeriez apperçue qu'il y a parmi les religieux des deux ſexes, un eſprit

de corps qui n'eſt pas celui de la Religion ; le premier tout politique & humain tend à perpétuer les maiſons avec cette ſollicitude économique qu'on a pour entretenir un Corps de Milice. Soyez ſure, Madame, que cet eſprit prend peu aux plus ſages & aux plus ſpirituels, & que ce ne ſont pas ceuxla qui font les recrues ; parcequ'ils ne ſouhaitent d'avoir pour compagnons, ni ceux qui viennent d'euxmêmes, ni ceux qu'on va chercher, mais ceuxla ſeuls que Dieu amene par la main. Pour moi, Madame, je ne me fais aucun ſcrupule d'avoir combattu une fauſſe vocation, mais je m'en ferai toujours d'en favoriſer une douteuſe, ſachant très-bien, comme je le ſais, qu'il vaut mieux reſter avec le monde, que de le porter avec ſoi dans la retraite ; parcequ'eneffet aumilieu du monde, on combat contre lui avec une fortune indéciſe, aulieu que s'il pénétre dans le cloître, il ne manque

mais d'y triompher ; & que dans l'enceinte où nous vivons, il n'y a pas de milieu entre une vie toute sainte ou une toute reprouvée... Mais, Madame, ajouta-t-elle, née & élevée à Dijon, vous ne pouvez pas ignorer mon histoire & les raisons que j'ai, plus qu'une autre, d'être difficile sur les vocations ?

Je vous assure, Madame, repartis-je, que je n'ai eu l'avantage de rien connoitre d'une personne d'un si grand merite ; la sainte humilité qui releve l'éclat de vos autres vertus, les ensevelit pour les yeux profanes, comme les miens. Je n'oserois pas, Madame, vous demander cette histoire qui ne pourroit que m'intéresser beaucoup ; mais j'ai aumoins l'indiscrétion de vous laisser voir tout le desir que j'aurois de l'apprendre. J'ajouterai, Madame, un motif qui peut exciter votre zele ; Mathilde, cette belle fille que vous voyez ici avec moi, a une forte

de gout pour le cloître, que je ferois bien aise de lui voir abandonner : tout ce que vous daigneriez me dire encore pourroit m'éclairer sur le dégré de résistance que je puis sagement opposer à sa vocation.

Votre Mathilde, Madame, me répondit la sainte Claire, a quelque chose, comme écrit sur sa phisionomie, qui fait penser de son cœur ce qu'on pense dabord de sa figure ; & c'est avec ces dons, plus propres pour le monde, qu'il faut éprouver plus scrupuleusement les vocations ; parce-qu'ordinairement ils sont de funestes obstacles à la sainteté de l'autre état. Mon histoire est assurément fort propre à éclairer sur les dangers des fausses vocations ; & je vois bien, Madame, que vous ne la connoissez pas, puisque vous me la demandez.

Ces dernieres paroles de la Religieuse me causerent quelqu'embarras : je ne crois pas, lui dis-je, Madame, faire

faire une indiſcrétion en montrant de la curioſité pour l'hiſtoire d'une perſonne comme vous ; mais quoiqu'il en puiſſe être, je vous ſupplie de me ſauver vousmême avec bonté de tout ce qui pourroit bleſſer la reſpectueuſe eſtime que vous m'avez inſpirée.

Il n'y a point d'indiſcrétion, Madame, me répondit elle en ſouriant ; mon hiſtoire n'eſt pas ſecrette, & vous ne l'ignorez que parcequ'au tems que vous êtes venue au monde, on commençoit à n'en plus parler. Et ſans me donner le tems de reprendre mes complimens, elle ſe mit à me la raconter de fort bonne grace. Je ſuis née dans cette ville, me dit-elle, d'un bon gentilhomme peu riche, & qui, comme vous verrez, Madame, étoit un homme ſimple & facile à gouverner. Le premier fruit que ma mere & lui eurent de leur mariage, fut une fille à laquelle ce droit d'aîneſſe en donna de ſi grands dans leur cœur,

qu'on a vu peu d'exemples d'un semblable ascendant. Ils eurent après elle quelques garçons, & après ceuxci la pauvre recluse qui a l'honneur d'être devant vous, Madame, & qui se trouva plus jeune que sa sœur de six à sept ans. Ma sœur n'étoit pas grande; & n'étoit même pas bien prise dans sa taille : on eût été embarrassé à lui nommer un trait de beauté ; mais elle avoit la peau fort belle, un minois fin, des yeux à la Montmorenci qui étoient naturellement dans cette expression qui coute tant aux coquettes, un babil amusant ; & cette étourderie que les hommes aiment assez dans les femmes d'autrui. Ce merite fit tout l'effet qu'il devoit faire, il n'attira pas un épouseur, mais une foule d'adorateurs. Mon pere & ma mere enivrés de l'encens que recevoit l'idole de leur ame, ouvrirent leur porte à quiconque voulut accourir à ses autels : ma chere sœur devint tout d'un coup cé-

lebre dans la contrée ; notre petite ville lui dut l'affluence de la jeunesse galante du pays, & une suite de fêtes & d'amusemens qu'on n'y connoissoit pas avant elle. Pendant qu'elle jouissoit de l'éclat de son triomphe, je végétois dans une obscure enfance, sans que rien semblat me promettre d'attirer jamais sur moi un seul regard. Représentez-vous, Madame, une cendrillon toute noire, écourtée, avec un caractere de figure indéfini, & dans un abandon absolu, tant de la personne que de l'éducation. A l'âge de dix-sept ans, au grand étonnement de tous ceux qui en furent témoins, je sortis de cet état par une espece de crise de la nature : j'eus une maladie longue & violente qui mit ma vie dans le plus grand danger, & qui finit par faire en moi une véritable régénération. Ma taille s'éleva & se forma comme subitement ; on vit s'épanouir un teint assez remarquable,

ſortir de ma tête des yeux qu'on ne reconnoiſſoit pas ; enfin, comme une cryſalide écloſe de ſa coque : car je ſemblois exactement avoir laiſſé mon premier corps, ſans en avoir rien conſervé qui fût connoiſſable. Ma ſœur auroit pu ſe diſſimuler cette affligeante transformation, ſi les regards & les acclamations du public ne l'en euſſent trop & trop ſouvent avertie. Elle avoit déja été aſſez vue & régné aſſez lontems, pour uſer l'admiration qu'une beauté même eût pu faire naitre ; & comme elle n'avoit que ce merite plus propre à faire des gouts que des paſſions, & qu'on ne lui avoit pas trouvé un fort bon caractere ni un bon cœur, elle ne vit pas qu'on s'empreſſat à ſoutenir ſon trône chancelant, ni qu'on parût touché de ſon humiliante chûte. Le bruit des ſuffrages réunis près de moi, lui annonça ſans ménagement qu'une divinité nouvelle montoit ſur l'autel où elle avoit reçu tant d'encens,

Ma sœur pâlit de rage & d'effroi aux premiers signes de cette révolution funeste ; & nos chers parens ne voyant plus en moi une seconde fille, mais seulement l'usurpatrice des droits de la favorite de leur cœur, épouserent toute sa vengeance & la servirent. Par malheur pour moi, un premier triomphe de ces charmes odieux, fit naitre des prétextes pour armer la colere des uns & des autres. On comptoit alors dans la plus brillante jeunesse de notre ville, les deux Messieurs de Dalize, dont le plus jeune venoit de troquer sa tonsure contre un plumet : celuici étoit joli, brillant, chantant, dansant, jouant la comédie & animant partout les plaisirs : au sortir d'un Séminaire, ma sœur lui parut une fort brillante conquête ; & le peu qu'il lui en couta pour la faire, ayant tourné entierement au profit de la vanité d'un jeune homme sans experience, il en eut encore lontems la même opinion.

Ce fut le dernier captif qu'elle enchaina à son char. Monsieur de Dalize l'aîné, plus grave que son frere, n'avoit pas même honoré de ses regards les triomphes de ma sœur : il fut un des premiers à me trouver quelque merite, & se mit à me faire sa cour fort assidument. Ma sœur ne pouvoit pas voir de bon œil un homme qu'elle n'avoit pas seulement apperçu dans la foule de ses admirateurs. Jugez, Madame, de ce que ce dut être lorsqu'elle vit ce même homme (qu'elle avoit pu croire insensible à la beauté) venir faire éclatter à ses yeux une si odieuse préférence. Cependant Monsieur de Dalise, se rendant justice sur le peu de faveur qu'il devoit attendre de mon aînée, n'ignorant pas qu'elle pouvoit m'accabler de son ressentiment & rompre toutes les mesures qu'il prendroit pour poursuivre sa conquête, essaya de l'appaiser par toutes sortes d'égards : il eut surtout celui

qui devoit la toucher le plus, de couvrir de quelque mystere les hommages qu'il me rendoit, & d'y mettre assez de circonspection pour faire douter à laquelle des deux sœurs on devoit faire honneur de ses assiduités.

Ce rôle contraint qui donnoit à Monsieur de Dalize un air de timidité peu convenable à son caractere, lui coutoit d'autant plus, qu'il étoit obligé de le soutenir devant son frere cadet qui, fier de l'autorité de sa souveraine, s'arrogeoit une partie de son empire, & se fesoit un plaisir indécent de l'exercer sur son frere même, au-lieu de faire ses efforts pour lui sauver les désagrémens de sa situation. Le Chevalier de Dalize étourdi & esclave aveugle des passions de sa maitresse, se joignit à elle pour donner à son frere aîné le plus qu'ils purent de mortifications. Monsieur de Dalize, par ménagement pour moi, ou peutêtre pour l'intérêt d'un intrigue dont il

esperoit d'assez doux succés, pour soutenir sa patience, dissimula en public, fermant les yeux sur les outrages que ma sœur & son amant lui fesoient avec tant d'affectation ; mais il reprit sévérement son cadet d'un procédé si contraire aux égards qu'il étoit en droit d'en attendre. Le Chevalier, entrainé par les insinuations violentes qu'il ne cessoit de recevoir, & enhardi par les premieres tolérances de son frere, reçut fort mal sa réprimande, s'oublia jusqu'à le défier à un combat particulier, & à tirer l'épée contre lui. Monsieur de Dalize qui étoit sage & phlegmatique, eut plus de pitié que de courroux de ce fol emportement ; il désarma froidement son jeune frere, & le corrigea comme on chatie les enfans. Cependant cette aventure ayant toutafait aigri le jeune homme, causa une rupture ouverte entre les deux freres, & fit un éclat qui scandalisa tout le

pays. Vous voyez bien, Madame ; que ce n'étoit pas à moi qu'il falloit s'en prendre plus qu'à une autre, & que je n'étois pas la seule qu'on dût équitablement en punir. Cependant comme cet éclat (contre l'attente de ces jeunes têtes) retomba aussi sur ceux qui l'avoient causé, & qu'amoins de se deshonorer entierement, il fallut fermer sa porte à tous adorateurs, & ensevelir dans une obscure solitude cette divinité tant encensée jusqu'à ce jour, mes parens pleins de tout le ressentiment qui l'animoit, firent tomber sur moi tout l'orage. Je blesserois beaucoup la charité, Madame, en vous rapportant à quelle rigueur ils se laisserent pousser par leur emportement, si ce n'étoit une chose qui a eu pour témoin toute cette ville, & si les marques de repentir qu'ils en ont données n'effaçoient leur premiere dureté. Animés de la vengeance d'une coquete réduite au desespoir, ils me

meurtrirent de coups, dont quelques uns furent si malheureux, que ma santé en a été lontems altérée. Ces cruelles violences ne furent pas l'effet subit d'un premier mouvement; elles continuerent avec la même furie, parcequ'elles tenoient à un plan qui alloit plus loin que la vengeance de mon aînée. Elle pensoit à rêntrer dans tous ses droits, quand ce premier moment d'orage seroit passé; & pour mieux assurer son espoir, elle crut devoir écarter pour toujours l'odieuse rivale qui osoit combattre de charmes avec elle & fournir matiere à d'humiliantes comparaisons. Dans cette vue, on me déclara sans détour qu'il falloit me faire Religieuse, & que ce parti mettroit fin seul au traitement que j'éprouvois. Comme les coups redoubloient, & qu'on me mettoit au point de craindre d'en mourir, ma vocation fut bientot décidée: je dis qu'on se hâtat de me donner ce voile qu'on

ſiroit tant de me voir, & je fus menée à Dijon. Dabord le cloître me parut un port ſalutaire, & comme une grace qui tire un malheureux de l'échaffaut; mais ameſure que je voyois s'éloigner de moi le ſupplice auquel j'étois échappée, je ſentois tout le poids de celui qui commençoit, & qui avoit cela d'affreux, que je ne pouvois eſperer de le voir finir. Je ne ſais, Madame, s'il y auroit plus de ſureté à être enfermée pour toujours dans le cloître, dès ce bas âge auquel on n'a encore rien appris qui puiſſe ſervir à faire des comparaiſons? Il faudroit aumoins, pour cela, que rien ne portat dans ces aſiles les lumieres qui détruiſent la paix de l'innocence en l'éclairant; mais, quoiqu'il en ſoit, j'y étois enfermée trop tard pour y porter cette reſſource. Quoiqu'avant les aſſiduités de Monſieur de Dalize, je n'euſſe joué qu'un rôle purement paſſif, je ne manquois

pas de ſavoir tout ce qui peut faire troter la cervelle d'une petite fille; parcequ'avec peu ou point de prétentions & d'eſperances, j'avois eu une bonne doze de curioſité, qui avoit bien fait écouter la cendrillon dans une maiſon où il y avoit beaucoup à entendre. Auſſi je n'eus pas plutot vu fermer ſur moi cette redoutable porte qui ne devoit plus s'ouvrir, que mon imagination trop féconde me mit ſans-ceſſe ſous les yeux ces ſcènes ſéduiſantes du tableau du monde, qu'on iſole toujours des triſtes acceſſoires qui en empoiſonnent le gout. De ce moment, j'éprouvai le trouble que ce preſtige perpétuel peut exciter dans une ame ardente & trop éclairée; mais le deſordre devint horrible, lorſque j'eus prononcé mes vœux & reçu le voile fatal qui ne laiſſoit point de retour à mon engagement. C'eſt alors que la perſpective d'éternelles privations, miſe à côté de ces irritantes

images, me fit connoitre ce genre de supplice que la fable fit inventer aux Dieux contre le plus coupable des damnés. Alors je sentis, Madame, toute l'horreur & tout le danger d'un état que j'avois regardé du premier coup d'œil comme un asile contre toutes mes foiblesses. La difference de l'impression que les mêmes choses fesoient sur mon coeur, étoit apeine croyable. Monsieur de Dalize, par exemple, ne m'avoit pas mise en grand danger, quoiqu'il ne tendît qu'à cela & qu'il n'eût sur moi que des vues peu honorables : je vous assure que tant que j'avois ma liberté, je lui aurois fait voir bien du pays avant qu'il fût venu à ses fins; mais aussitot que je fus ensevelie dans mon cloître, il me sembloit qu'avec les mêmes occasions, il auroit eu si bon marché de moi, qu'il eût pu luimême en être surpris Voila, Madame, le funeste écueil de la vie religieuse, lorsque la violence ou la

légéreté nous en ont ouvert le chemin ; parceque la nature dont on y fait profeſſion d'étouffer tous les droits, ne les a jamais exercés plus victorieuſement qu'elle le fait alors. Dans le ſiecle, c'eſt un ennemi avec lequel dumoins on tient la campagne : les petits talens, les diſſipations, les parures, toutes ces petites ſottiſes dont on occupe notre ſexe pour le diſtraire des plus grandes, ſont autant de partis qu'on lui détache ; une bonne moitié de ſes forces s'y conſume en eſcarmouches. Dans le cloître, elles marchent réunies ; il attaque de toutes à la fois, il renverſe du premier choc. Ajoutons que dans le monde ſouvent on évite d'être vaincue par le projet même qu'on avoit fait dabord en ſecret, de ſe laiſſer vaincre. Ceci peut paroître un paradoxe ; il nous eſt bien facile, Madame, de l'expliquer. Je veux dire que plus ou moins fort, le premier mouvement eſt toujours de ſe

tendre, &c de penser qu'il y aura beaucoup de plaisir à cela : mais les inconveniens retiennent sur la pente, ils retiennent & n'en retirent pas. L'imagination, l'esprit, le cœur vont aussi loin que le desir les mene ; on n'examine pas pour les lui abandonner, on n'examine que sur la volonté. Dans cette situation, ce seroit un événement fort agréable pour une femme, d'être transportée, sans sa participation, au terme de l'aventure ; de s'y trouver comme par un songe, sans avoir à se reprocher d'avoir fait le chemin. Si nous descendons dans le cœur de celles qui résistent, nous verrons qu'un certain espoir, qu'on ne se révele pas à soimême, de tomber à son tour dans une de ces heureuses fatalités, est une des plus fortes armes dont on s'aide contre les occasions où il faudroit mettre trop du sien. De là vient que l'état d'une femme fort exposée à être attaquée, n'est pas tou-

jours le plus dangereux : en reculant sa défaite, elle en savoure, pour ainsi dire, les approches ; les privations qu'elle s'impose ne sont que de regime ; il n'est pas décidé irrévocablement qu'elle ne goutera pas du fruit défendu ; & cette possibilité est comme un espoir par lequel son cœur touche, quoique de loin, à la chose interdite. Si la soif n'est pas étanchée par cette illusion, ce sont aumoins comme quelques gouttes de rosée qui viennent en tempérer l'ardeur ; sans compter l'orgueil d'un choix sur lequel on est difficile, la concurrence des enchérisseurs qui autorise à se mettre à plus haut prix. Mais dans la contrainte de la solitude, cette soif embrasée du desespoir d'être étanchée, consume la pudeur & la reflexion ; que dans cet état il se presente une occasion prochaine, il n'est plus question de choisir ni de laisser quelque chose à l'incertitude de l'avenir ; on se hâte de saisir une occasion

casion qui peut ne revenir plus. Oui, Madame, si Dieu ne descend tout entier dans un cœur qu'il ait appellé à la retraite, toutes les puissances terrestres y entrent & y regnent despotiquement. Quand on me donna l'habit de religion, l'Orateur qui prêcha à cette cérémonie, dit que l'amour divin devoit briser dans nos cœurs l'idole du monde, comme la presence de l'Arche d'Alliance brisa l'idole de Dagon. J'ai trouvé depuis fort belle cette comparaison qu'apeine j'entendis alors, & qui ne pouvoit pas être plus mal appliquée. Mon cœur appelloit en ce moment tout ce que lui presentoit ma mémoire : bien de minces personnages dont je n'aurois pas fait mes héros en un autre tems, y entroient alors en divinités, & ce cœur n'en rejettoit aucune ; je vous assure que c'étoit un vrai Panthéon. Voila, Madame, avec quelles dispositions je reçus le voile. Cependant l'excès, même de

mon mal en prépara le remede. Quand les chagrins sont parvenus à un certain point, il faut qu'ils tuent ou qu'ils perdent de cette violence qui ne peut durer en rien ici bas. La conviction souvent méditée de l'impossibilité de changer mon état, me fit désirer de le supporter; & je parvins aumoins à réduire ma douleur en tristesse. Mes premiers progrés me donnerent le courage d'en tenter de plus grands; je voulus obtenir la paix avec mes sens, avec moimême; mais il faut l'avouer, Madame, je n'empruntai que des armes de la Philosophie humaine, & je n'en reçus que les secours qu'elles peuvent donner: ce fut de bien peser les inconveniens d'une vie contraire aux regles de celle que j'avois embrassée, de bien me mettre dans la tête qu'un cœur ouvert aux desirs sensuels, seroit sanscesse agité du trouble rongeur des ames coupables, sans recueillir peutêtre jamais le fruit de

ses criminels penchans ; que dans cet état l'infamie étoit plus proche des foiblesses ; que le remords toujours presenté par d'augustes spectacles, devoit y faire éprouver d'avance le supplice de la vie à venir ; & qu'on n'y pouvoit attendre le calme de l'ame, que de ce dégré de scélératesse qui a foulé aux piés la terre & le ciel. Enfin je pus en venir jusqu'à souhaiter de ne pas trouver des occasions de chûte, mais sans aquérir nulle force contre celles qui pourroient se presenter. Le tentateur qui attaque de préférence ces places fortifiées qu'on éleve comme des barrieres à son empire, m'offrit ces occasions dans l'enceinte même de mon asile. J'y vivois depuis deux ans, le corps abbattu de ma tristesse, & peutêtre par les suites de la rigueur des traitemens que j'avois reçus, mais l'ame moins agitée ; lorsqu'une de mes jeunes compagnes qui étoit comme moi, de cette ville, tomba dans une

maladie longue & dangereuſe, & fut viſitée par ſon frere jeune homme de dix-huit ans, beau, bien fait, & d'un caractere qui prévenoit pour lui du premier abord. Le jeune Sanzey, par un abus auſſi ridicule que dangereux, fut introduit dans le couvent pour y voir ſa ſœur qui ne quittoit pas le lit, & il me trouva auprès d'elle, une des plus empreſſées à lui tenir compagnie & à la ſoigner. Apeine Sanzey m'avoit vue; il étoit abſent de la Province au tems des révolutions qui étoient arrivées dans ma figure & dans mon ſort: on pouvoit dire qu'il ne me connoiſſoit que par mon nom & par la grande amitié qu'il put appercevoir entre ſa ſœur & moi. Le lendemain matin il revint au couvent de bonneheure; & après s'être entretenu quelque tems avec ſa ſœur qu'il eut le plaiſir de trouver beaucoup mieux, il demanda de mes nouvelles, & parut apprendre avec quelque chagrin que j'avois eu à

l'Office un accident auquel j'étois sujette, qui m'avoit obligée de me remettre au lit. Sanzey qui crut que quand une fois on étoit dans un couvent, on pouvoit y vivre avec une liberté entiere, demanda le chemin de ma chambre & y entra sans beaucoup de façons. Quelques Pensionnaires qui étoient auprès de moi, sortirent en le voyant, je ne sais trop par quel motif, car c'étoit bien plutot le cas de rester : & moi, Madame, je ne pensai pas à les retenir, sans pouvoir vous dire par quel motif encore; car je crois sincérement que je n'en avois pas, ou qu'aumoins je n'en connoissois aucun : enfin nous restames tête-à-tête. Une Religieuse au lit ressemble assez à une autre femme; elle n'est plus enterrée sous ces ornemens lugubres qui exigent des hommes une sorte de respect religieux; & alors il en est assez d'elle, comme d'un gendarme en chemise qui, sans

casque & sans armure, n'effraye pas plus qu'un berger. Il faut encore ajouter que la cornette de nuit d'une jeune None n'a rien qui la dépare si elle est jolie, & que le peu que je pouvois avoir de charmes étoit encore animé par la douce confusion, ou si vous voulez, l'émotion de voir un beau jeune homme assis à mon chevet. Il avoit été arrêté que Madame de Sanzey iroit passer quelque tems dans le sein de sa famille, où l'on esperoit que sa santé se rétabliroit plus facilement. Son frere, en venant la voir, venoit aussi regler avec les Médecins le tems auquel elle pourroit être transportée. Mes parens souhaitoient beaucoup que je fisse la même chose. Par une de ces révolutions que mon étoile préparoit, la sévérité avec laquelle ils m'avoient traitée, avoit fait place à la plus tendre affection; ou plutot j'avois pris dans leur cœur, la place de ma sœur aînée qui étoit condamnée

à perdre en un même jour tous les genres d'aſcendant qu'elle s'étoit vus. A côté d'un ſentiment de pitié qu'excita ma diſgrace, il s'en étoit élevé un d'indignation qui l'avoit proſcrite; & ſes parens qui en avoient été épris comme ſes amans, ne lui furent pas plus fideles. Dans cet abandon, elle ſe hâta de prendre un petit campagnard, homme aſſez gothique, qui la confina dans une caze enfumée, où elle eſt devenue une femme raiſonnable aumilieu de ſes oyes & de ſes dindons. Cependant mon pere & ma mere qui s'étoient pris à m'aimer de toute cette force avec laquelle ils ſavoient aimer, y étoient encore animés par le repentir de m'avoir ſacrifiée: ils diſoient chaque jour en pleurant, à qui vouloit l'entendre, qu'ils donneroient la moitié de leur bien pour me retirer de la Religion. Quand ils virent que ma ſanté continuoit d'être très dérangée, ils me preſſerent

& me firent presser de me remettre dans leurs bras pour la retablir. Mais moi, contente de m'être rendu mon état supportable, & prévoyant bien que l'air du monde me prépareroit une rentrée accompagnée des premiers combats, & peutêtre de plus dangereux, je m'en étois constamment défendue. Le jeune Sanzey, prenant occasion de l'accident qui m'étoit arrivé ce matin, me dit qu'il falloit sortir avec sa sœur, & venir même chez elle à la campagne, où je trouverois du lait que les Médecins me croyoient convenable, & un bon air plus propre que toute autre chose à fortifier ma santé. Il n'ajoutoit pas qu'il y seroit aussi pour me faire bonne compagnie, mais c'étoit un argument que je mettois bien tout bas avec ceux qu'il employa pour me persuader. Pour ne pas vous fatiguer, Madame, d'un détail si peu intéressant, je vous dirai que cet aimable jeune homme me plut

comme

comme rien ne m'avoit jamais plu, & que déterminée aux premiers mots qu'il me dit, je ne cherchai qu'à le mettre adroitement à portée d'alléguer des raiſons qui euſſent l'air de détruire les miennes. Il avoit aſſez d'eſprit pour ſervir ma petite politique ; & il partit emportant ma parole de conſentir à tout ce qu'on exigeroit de moi. Ma mere apprit avec des tranſports de joïe, qu'elle pouvoit venir me chercher lorſqu'on viendroit chercher Madame de Sanzey ; & eneffet nous ſortîmes toutes deux enſemble. Le jeune Sanzey n'eut pas de peine à voir effectuer l'arrangement par lequel je devois aller à ſa campagne, où ſa ſœur fut tranſportée preſque en arrivant ; ſa famille, pleine de politeſſe & fort conſidérée, le demanda à mes parens avec tant d'honnêteté, qu'ils lui auroient manqué en le refuſant. On allégua même de part & d'autre, qu'il y auroit plus de décence à voir les deux

jeunes Religieuses ensemble que séparément : cela pouvoit bien être vrai en un sens ; mais il faut convenir qu'il peut se trouver des choses décentes qui peuvent aussi être fort dangereuses. Car enfin cet arrangement me mettoit dans un très agréable séjour, où je me trouvois à toute heure dans une grande liberté avec un jeune homme charmant que j'aurois aimé par la seule habitude de le voir, & qui devoit aussi naturellement ne pas demeurer insensible à ce peu d'attraits qui m'avoient rendu malheureuse. Je vis qu'il m'aimoit avant qu'il osat me le dire, & je l'aidai obligeamment à me faire sa déclaration ; car, quoique je n'eusse qu'un an plus que lui, j'étois plus avancée de douze. De ce moment, notre liaison devint fort agréable : pendant que ma Sœur de Sanzey, pieuse de bonne foi, méditoit ou disoit son bréviaire, son frere & moi nous nous disions les plus tendres douceurs ; & chaque fois

que nous nous quittions, nous nous donnions mutuellement nos tablettes, pour nous en écrire encore : cette lecture occupoit les momens auxquels je restois seule, & qui devoient être remplis par des devoirs bien opposés. Trop peu spirituelle pour me faire un sujet de remords des simples sentimens, je goutois en paix tout le charme de cette douce chaîne, sous prétexte que la sagesse n'étoit pas encore bannie de nos actions. Ce n'étoit pas à moi peutêtre qu'il falloit en tenir compte, mais à la bonne éducation de Sanzey, qui lui donnoit cette chaste timidité attachée aux mœurs pures. Je ne crois pas cependant, Madame, avoir souhaité alors qu'il fût moins timide. Tout ce que je sais, c'est que si j'ai connu tout ce que je pouvois avoir de forces, je m'en serois bien peu trouvé pour reprimer ses entreprises & sa témérité. L'amour pouvoit lui en donner à la fin; & mon cœur

ſe corrompant de jour en jour davantage dans cette criminelle ſécurité, je pouvois tomber dans cet excès d'opprobre, d'irriter par une honteuſe adreſſe ſes feux, que j'aurois bientot trouvés trop retenus. La Providence me retira de ce premier danger; Sanzey fut éloigné ſubitement par les ordres de ſon pere, & je rentrai dans mon couvent. Ce jeune homme vint m'y voir un an après: il avoit fait une campagne qui l'avoit beaucoup formé, & qui, en lui ôtant quelque choſe des graces de l'enfance, n'avoit fait que lui donner un genre de beauté plus piquant. Il ne parut pas qu'il m'eût oubliée; je retrouvai dans ſon entretien la même tendreſſe qui avoit rendu nos adieux ſi touchans; mais c'étoit une tendreſſe plus vive, plus éclairée, & par conſéquent plus impétueuſe. L'image de cette douce liberté dont nous avions joui, celle des plaiſirs qu'elle pouvoit nous procurer & qu'il

n'avoit perdus que par sa timide inexpérience, étant venus se peindre dans son esprit, à la vue de cette impénétrable grille qui nous séparoit, enflâmerent ce cœur ardent & le jetterent dans une espece de délire. Il versa des larmes de rage & d'amour, & jura de mourir s'il ne pouvoit se revoir à mes piés dans de plus favorables circonstances. Malheureusement pour moi, Madame, je sentis élever dans mon cœur tous les mouvemens qu'il me fesoit voir dans le sien. Depuis lontems, étendant la source de mes remords par de criminelles images, j'étois coupable des crimes même que je n'avois pas commis : en ce moment j'eus, comme Sanzey, la rage de ne pouvoir les commettre, & je ne lui laissai que trop voir le desir de recouvrer cette funeste liberté. Voila, Madame, à quel horrible excès eût pu me conduire une simple conversation galante à la grille, sans tous ces inci-

dens préliminaires réunis pour me livrer aux desirs de Sanzey. Ne croyez pas eneffet que dans ce redoutable séjour on se joue impunément avec ces profanes communications. C'est par des louanges qu'on entame partout les liaisons du cœur : il faut bien commencer par quelque chose, avant de se dire qu'on s'aime : mais dans le monde, cet usage de louer & de s'entendre louer est le plus souvent un pur cérémonial sans conséquence, & qui ne mene à rien de plus. Dans le cloître il opére un effet infaillible : toute recluse qui écoute un homme lorsqu'il lui a dit qu'elle est jolie ou quelqu'autre chose dans ce sens, est en négociation réglée avec Satan & convenue des préliminaires ;. il n'y a plus d'indécis que la forme du traité. Sanzey, dans l'emportement de sa passion, me proposa de sortir de mon couvent pour le suivre, & je n'hésitai pas à le lui promettre ; les diffi-

cultés que la foibleſſe & la timidité de mon ſexe rendoient preſqu'inſurmontables, ne purent m'arrêter ni m'effrayer. Si vous voulez ſavoir, Madame, ce que nous penſions faire, quel devoit être le terme de cette équipée, & ce que nous devions devenir, c'eſt à quoi nous ne penſames pas ſeulement : nous n'étions ni l'un ni l'autre aſſez corrompus, pour conſerver du jugement dans une ſi coupable entrepriſe, pour être ſagement criminels. Le lendemain Sanzey ſe rendit à minuit au pié du mur de notre jardin, en un lieu dont nous étions convenus très diſtinctement, d'où il me jetta un bout de corde que j'attachai à des arbres : les mêmes arbres m'ayant ſervi à grimper, quoiqu'avec peine, juſques au haut du mur, je me laiſſai couler de là le long de la corde dans les bras de Sanzey, ſans autre accident que d'avoir mes mains preſque écorchées. Sanzey avoit à l'extrémité de la ville

une chaiſe où ſansdoute je devois trouver des habits plus convenables au rôle que je jouois : nous ne ſongeames qu'à gagner cette voiture ; mais apeine avions-nous marché juſqu'aux halles qui ſont très voiſines du Monaſtere d'où je ſortois, qu'un carroſſe éclairé de deux flambeaux, étant entré bruſquement dans la rue, nous mit toutacoup dans la lumiere qu'il répandoit au loin. Diſpoſés au plus grand effroi poſſible par le trouble inſéparable de la témérité de notre demarche, nous nous jettames précipitamment autravers des pilliers qui ſoutiennent cette place, ſans avoir la précaution de ne pas nous ſéparer ; & nous nous fumes bientot perdus, ſans pouvoir nous retrouver. C'eſt alors, Madame, que je pus connoitre que la Providence, toute gratuite dans ſes faveurs, n'abandonne pas toujours les ames qui la fuient davantage. Un courage qui ne pouvoit me venir que

d'elle, m'empêcha de paſſer de la perpléxité au déſeſpoir, & me fit oſer entreprendre de réparer une faute que je me trouvai heureuſe de ne voir pas conſommée. Par bonheur, l'année précédente, avant que je rentraſſe dans mon couvent, on m'avoit menée à la Cathédrale & à l'Evêché, c'étoit le ſeul endroit de la ville que je pouvois me promettre de retrouver : j'en vins à bout malgré l'obſcurité de la nuit, & ſans l'inconvenient d'être rencontrée de perſonne. Quand je fus parvenue à la porte de l'Evêché, je frapai à coups redoublés, après m'être cachée le plus que je pus dans mon voile ; & je priai le portier (fort étonné, comme vous pouvez croire de cette viſion) de faire éveiller ſon maitre, lui alléguant que ce n'étoit pas ſans quelque raiſon fort importante qu'il me voyoit là à une telle heure, & ſous un tel habit. Cet homme eut dabord quelque peine à ſe rendre à

ma priere ; mais pressé par mes instances, & rassuré par la douceur du Prélat, il se détermina à le faire éveiller. C'étoit le sage & pieux Monsieur de P*** qui retraçoit aumilieu de notre Clergé, toute la charité des tems apostoliques. Quand il eut su qu'une Religieuse demandoit à le voir pour lui communiquer une affaire pressante & qui étoit du ressort de son ministere, il se leva & s'habilla dans la plus grande hâte pour me recevoir. Après avoir renvoyé son valet-de-chambre, il ordonna au portier auquel je m'étois adressée, de me conduire à son appartement, & il vint m'y recevoir à la premiere porte avec les dehors de la plus grande bonté. Quand je fus arrivée dans son cabinet, aulieu de prendre un fauteuil qu'il me presentoit, je me jettai à ses genoux, où je commençai par lui dire que quand il sauroit l'étrange motif qui m'amenoit à ses piés à cette heure, sa charité lui

feroit excufer le trouble que je lui caufois ; & de là je me mis à lui raconter fidélement mon hiftoire que je finis en le fuppliant avec larmes, de diriger une malheureufe pénitente qui fe jettoit dans fes bras paternels. L'Evêque m'avoit fait relever malgré moi, & avoit écouté mon récit avec la plus paifible attention. Quand je l'eus achevé, il me dit que le doigt de Dieu étoit marqué vifiblement dans les incidens qui avoient arrêté ma fuite imprudente ; que par fa miféricorde il avoit voulu me defcendre de fon bras dans le précipice, pour m'en faire mefurer la profondeur fans m'y laiffer tomber ; que c'étoit comme une crife par laquelle il vouloit guérir une ame malade qu'il avoit réfolu de faire vivre pour lui. Il ajouta poliment qu'il me devoit des remercimens de la confiance que je lui avois témoignée ; qu'il la regardoit comme un engagement que le ciel lui impofoit de me conduire

& de me consoler. Aussitot joignant la prudence à la charité, ou plutot inspiré par la même Providence qui me guidoit vers lui, il appella son valet-de-chambre, & lui ordonna d'aller faire mettre des chevaux à son carrosse & d'aider luimême le cocher, sans éveiller ni laisser paroitre aucun autre domestique. Quand le carrosse fut prêt, il y monta avec moi & me mena droit à mon couvent, m'instruisant en chemin de ce qu'il alloit faire pour m'y remettre, sans laisser connoitre mon aventure; & surtout il me dit les choses les plus consolantes pour soutenir mon courage dans une occasion où vous pouvez bien penser, Madame, qu'il m'en falloit beaucoup, & que toutefois je devois m'en trouver assez peu. Aussitot qu'on eut éveillé la Touriere, l'Evêque descendit de sa voiture où il me laissa enfermée, & ordonna à cette fille d'aller éveiller l'Abbesse & de lui ouvrir un

parloir en attendant. L'Abbesse descendit bientot toute tremblante, comme vous pouvez croire, & suivie des moins endormies de nos Religieuses, qui s'étoient levées pleines d'allarme en entendant le bruit qu'on fesoit dans la maison. Le Prélat, affectant quelque sévérité sur son visage & dans le son de sa voix, dit à l'Abbesse que des avis, peutêtre peu fideles, qu'il avoit reçus avec douleur, l'obligeoient à faire en ce moment une visite dans son Monastere : en conséquence il lui ordonna & aux Religieuses qui l'accompagnoient, de rentrer à l'instant dans leurs chambres ; & il donna ensuite le même ordre à la Touriere, après s'être fait ouvrir la porte du cloître & s'en être fait remettre les clefs. Quand il eut tout ainsi disposé, il vint me prendre dans sa voiture ; & s'éclairant seulement d'une foible bougie, & me couvrant encore, par plus grande précaution, de son vaste man-

teau, il me dit de le guider droit à ma chambre dont j'avois heureusement la clef sur moi. Là il me donna sa bénédiction, après m'avoir imposé une légere pénitence ; & m'ordonna de me tranquilliser jusqu'à ce qu'il vînt me voir, ce qu'il promit de faire dans peu de jours. Ensuite il parcourut les dortoirs, affecta de visiter plusieurs recoins de la maison, ouvrit même la porte de quelques chambres, & redescendit au parloir, & sonna pour faire revenir la Touriere, & après elle, l'Abbesse & les principales de nos Sœurs. Alors il dit à l'Abbesse d'un air riant, qu'il étoit plein de joie de n'avoir reçu que des avis infideles & de s'être assuré que tout étoit dans sa maison dans la régularité : il la pria, avec la même politesse, de lui pardonner s'il avoit cédé à sa sollicitude, jusqu'à lui causer cette allarme & ce dérangement ; & la laissa fort satisfaite de voir ainsi finir cette étrange visite.

qui sembloit la menacer de quelque événement plus fâcheux. A quelques jours de là, le Prélat fidele à sa promesse, nous fit publiquement une visite, dans laquelle il entretint en particulier plusieurs Religieuses, principalement les Novices & quelques-unes des plus jeunes Professes : au moyen de cet innocent stratagême, il put conférer avec moi sans affectation. Il me dit qu'après avoir bien pesé toutes les circonstances de mon entrée dans le cloitre, il prononçoit sans hésiter que la violence que j'avois éprouvée excluoit absolument toute vocation & tout engagement de ma part; que par conséquent si je continuois à voir mon état du même œil, je pouvois, que je devois même en sureté de conscience, reclamer contre des vœux qu'on pouvoit nommer sacrileges & qui blessoient la religion, au lieu de l'honorer : il ajouta avec cette bonté qui fesoit son caractere, qu'il

m'offroit son appui pour solliciter cette affaire, & même de charger quelques honnêtes gens de sa connoissance de la ménager avec ma famille, pour écarter autant que cela se pourroit, les desagrémens qui pourroient être attachés à ma démarche. Après m'être efforcée de lui montrer toute ma reconnoissance pour tant de bontés, je lui dis qu'à la vérité j'avois été traînée à l'autel en dépit de moi, comme une bête immolée en holocauste, & que mon cœur n'étoit entré dans aucun des engagemens que ma bouche s'étoit laissée arracher ; mais que je me trouvois en ce moment dans des dispositions toutes différentes ; que le ressentiment des miséricordes que Dieu venoit d'exercer sur moi en me retirant d'un danger si terrible, m'avoit fait un cœur nouveau que j'avois un desir sincere de lui consacrer. Je sens, Monseigneur, ajoutai-je, que l'indignité de l'offrande doit me retenir ;
mais

mais Dieu se plait à faire éclater sa grace en purifiant ces vases souillés & fragiles : n'esperez-vous pas pour moi, qu'il soutiendra son ouvrage & achevera luimême en moi un projet qu'il m'a donné la force de former ? Le sage Prélat me fit ladessus plusieurs questions pour sonder une ame dont l'agitation pouvoit rendre toutes les résolutions fort suspectes ; & croyant me trouver plus de calme & plus de force qu'il n'auroit osé esperer, il me répondit que ma vocation n'en seroit que plus marquée du sceau de l'élection de Dieu, si je venois à la devoir aux moyens extraordinaires par lesquels il sembloit l'avoir préparée ; que pour lui il n'étoit pas éloigné d'y reconnoitre ce caractere ; mais qu'un point si important exigeoit un examen & des épreuves qui pussent donner une entiere sureté. Le parti qu'il prit alors, fut de me donner un directeur homme pieux & éclairé qui, après

avoir bien examiné ma situation & en avoir suivi quelque tems les progrés, fut le premier à m'encourager à consommer mon sacrifice. L'avis de Monsieur l'Evêque de Dijon s'étant accordé avec celui de ce saint homme, je pris, de leur aveu, un jour pour me consacrer secrettement, pendant que je participerois à nos redoutables mysteres : Dieu m'a donné lieu d'esperer qu'il avoit reçu & ratifié mes vœux. Depuis ce jour, Madame, les consolations ont prévalu sur les peines, & je n'ai pas trouvé mon joug trop pesant.

Cependant, malgré la charité ingénieuse de l'Evêque, malgré toutes ces mesures conduites plus heureusement que je n'aurois pu l'esperer pour assurer mon secret, mon histoire ne fut pas lontems ignorée. Dabord on sut qu'il étoit arrivé une aventure dans notre Monastere, parcequ'il étoit impossible que les Religieuses ne jazassent

pas : on ne ſut pas encore, à la vérité, quelle étoit cette aventure ; mais des indices ſe découvrirent l'un après l'autre : le jardinier trouva une corde attachée le long du mur ; il ſe répandit un bruit que le jeune Sanzey avoit été perdu quelques jours, & n'avoit reparu qu'avec une ſorte de déſeſpoir qui avoit allarmé ſa famille. On remarqua des mouvemens qu'il ſe donna à la porte de notre maiſon, où je ne voulus plus me rendre à ſes viſites : on combina tout cela avec le ſéjour que j'avois fait chez lui à la campagne. Quelqu'une des meres s'aviſa de ſe ſouvenir qu'elle avoit vu mes mains comme coupées par la corde : on ſe rappella que je n'avois pas paru parmi celles que le bruit de la viſite de l'Evêque avoit fait répandre dans la maiſon, & que le lendemain de ce terrible événement on m'avoit vu conſternée, pâle, défaite comme une morte : enfin d'indice en indice on remonta

jusqu'à ma veritable histoire, on sut tout. Dieu me fit la grace de supporter ma confusion, de la regarder comme une de ses nouvelles faveurs propre à effacer une partie de mon crime. Il est vrai que la charité de mes Supérieurs & de la plupart de mes Sœurs, m'a rendu ces épreuves bien légeres : j'ai été traitée avec l'indulgence qu'on doit aux conduites irréprochables ; & si quelque chose doit me mettre en souci, c'est de n'avoir pas essuyé toute la mortification nécessaire pour expier un scandale si grand.

Madame de Sainte Claire me dit en finissant son histoire, qu'elle croyoit inutile d'y ajouter d'autres reflexions sur le danger des vocations forcées ou légeres ; & qu'ayant à dessein placé ces reflexions à côté des événemens qui pouvoient faire mieux juger de leur justesse ; elle pensoit m'avoir mise à portée de prononcer sur la vocation de ma Mathilde, & de toutes

celles qui s'en rapporteroient à moi.

Je vous ai lontems retenue, Madame, avec mon aimable Sainte Claire; je crois pourtant que vous ne la quitterez pas ſans l'aimer un peu. Son hiſtoire me toucha beaucoup, & d'autant plus que j'en aidai l'impreſſion de tout mon pouvoir, depeur d'être trop touchée de celle de Mademoiſelle de Glene. Vous avez ſenti, j'en ſuis sûre, combien d'idées cellela devoit réveiller dans mon ame, ſur l'homme dont je feſois mon martyr? Ce jeune Morſaing que tout le monde admiroit & avec juſtice, avec les vertus douces de Limeuil, n'avoit pas ces ſublimes dons qui feſoient de celuici un grand homme. Le ſpectacle de la félicité de ce beau couple alloit peutêtre fondre l'airain de mon cœur endurci. J'étois prête à me dire : *voila quel ſeroit Limeuil .... c'eſt lui, dans cet étage acceſſible de ſon ame, par lequel il rentre dans le commerce des mor-*

tels.... Si j'avois suivi cette idée, il falloit ajouter nécessairement : *voila quelle seroit toute autre femme qu'il eût choisie.... quelle autre que moi, n'eût pas été pour lui une Mademoiselle de Glene?* Vous voyez, Madame, quelles terribles conséquences se presentoient ? combien il falloit me trouver coupable ? de combien loin il falloit revenir sur mes pas ? Aussi je rejettai la conviction de toutes mes forces, comme beaucoup d'incrédules de nos jours, qui ne sont pas tant retenus par la difficulté de croire, que par l'inconvénient de regler les actions sur la foi.

Que toute femme qui a l'orgueil de s'estimer, parcequ'il lui reste quelques crimes honteux à commettre, & qui se flatte de conserver ce prétexte de s'estimer, lise mon histoire avec vous, ma chere Comtesse ! Dans le tems même que je me sentois arracher mon admiration pour un homme que je re-

connoissois fort inférieur à mon époux ; dans le tems que les attentions distinguées que je devois peutêtre à ce nom, dans une assemblée où il étoit cher ; que mille suffrages prodigués à ce merite imposteur dont un homme si sage s'étoit laissé éblouir, devoient aumoins me rendre difficile sur mes préférences, je me jettois présomptueusement à la tête d'un homme qui ne pouvoit flatter ni ma fierté ni mon gout, & qui n'auroit pu faire excuser les égaremens de la femme dans les circonstances les plus communes. Je vous ai dit, Madame, qu'il y avoit de bonnes connoissances à faire à cette fête : vous savez que notre Bourgogne est bien habitée, tout ce qu'elle avoit de meilleur y étoit rassemblé. Il me plut d'y faire tomber mon choix sur un Monsieur Bergeron, un de ces hommes médiocres qui ne sentent pas les supériorités qui doivent les exclure, & auxquels on passe cette confiance qui

fait qu'on eſt dabord à ſon aiſe avec eux, & dont enfin on s'accommode, pourvuqu'ils n'y joignent pas la fatuité. Bergeron étoit étranger; il ſe trouvoit-là par hazard à l'occaſion de quelques affaires, & il en avoit beaucoup d'autres qui l'appelloient à Paris. Il y fut rendu dans le même tems apeuprès que nous, & bientot il s'établit au logis. Cet homme avoit les qualités néceſſaires pour plaire à ma tante; il cognoit & clouoit avec elle, tant qu'elle vouloit; il étoit attentif à prévenir tous ſes petits gouts; il feſoit ſes commiſſions & ſes affaires, dont il faut convenir qu'il s'aquittoit très bien, & ſurtout pour la célérité qu'on aime beaucoup, comme vous ſavez. Il faut que je cherche, Madame, par quels endroits il put me plaire à moi; je ne le trouverai pas ſans quelque étude. Bergeron, ſans être laid, n'avoit pas ſeulement une figure à laquelle on pût faire attention : il parloit

loit de tout avec aſſurance, & jamais il ne lui arrivoit de parler bien de rien; ce n'eſt pas qu'il n'eût une ſorte de bon ſens qui lui feſoit voir un peu droit dans le commun des choſes, mais le point où commencent la délicateſſe, le gout, la juſteſſe des diſtinctions, étoit une barriere audela de laquelle il ne voyoit même pas; c'étoit un de ces gens qu'on appelle honnête homme, avec des actions peu exactes: en lui entendant étaler ces lieux communs de délicateſſe en amour & d'élévation de ſentimens, dont un écolier charme les Bourgeoiſes, je ſavois qu'il ſe feroit trouvé heureux de la conquête de ma femme de chambre, & qu'il devoit une bonne partie de ſa fortune à des aventurieres du plus bas aloi. Par où donc me plut-il, me direz-vous? Je crois, Madame, qu'il faut vous répondre qu'il ne me plut pas, & que peutêtre il ne penſa pas à le faire; je ſais aumoins qu'il eût

détruit tous ses succés, en m'en laissant voir le moindre dessein ; car qu'auroit fait alors l'orgueil qui en écartoit bien d'autres & de bien plus dangereux ? Voici donc quelle fut la marche de Bergeron, que je ne pense pas qu'il eût seulement préméditée : il s'introduisit auprès de moi par des soins, il s'en donnoit volontiers pour les femmes ; se voyant souffert à titre de nécessaire, il eut occasion de connoitre qu'il y avoit des choses par lesquelles nous nous convenions ; & il se laissa conduire par une étoile qui le menoit, je crois, plus loin même qu'il n'eût osé souhaiter. J'aimai en lui cette ardeur à s'empresser pour une épingle, comme pour le plus grand objet ; la constance froide, le phlegme inaltérable de Limeuil choquoient trop ma pétulance inquiete, & me disposoient en faveur de l'extrême de ces deux vertus. Bergeron satisfaisoit toutes mes fantaisies, & les blâmoit ; il

ſe laiſſoit gronder & s'accoutumoit à me gronder ; par là il vit, peutêtre non ſans étonnement, ſe former entre lui & moi un ton de menage ; quand il le vit bien décidé, il fit comme ſi nous nous étions épouſés.

Voulez-vous ſavoir, Madame, ce qui a rebuté les hommes d'avoir pour nous de la politeſſe & du reſpect ? C'eſt de voir que les plus ſots laiſſoient ſouvent les autres bien loin derriere eux, & voyoient mieux, pour ne pas tant voir. Pour nous étourdir ſur la diſtance qu'il y a de l'état d'indifference dans lequel on eſt naturellement avec les hommes, à l'état d'un homme favoriſé, nous avons coupé cet eſpace en diviſions infiniment petites qui font qu'on a tout accordé, ſans qu'il paroiſſe qu'à chaque gradation on ait rien accordé. Nous avons établi que l'homme épris de nos attraits ne s'exprimeroit d'abord que par des regards contraints, des ſoupirs timides. — Qui n'eſt pas

le maitre, eneffet de regarder, de soupirer? — Il entame ensuite avec embarras, & reprend souvent l'aveu soumis de sa flamme. — Eh bien ! quelle offense nous fait-on en nous trouvant des charmes, en nous aimant; si c'est sans présomption, sans témérité? — Il répéte sanscesse cet aveu, il parvient à nous le faire entendre sans colere. — Qu'est-ce que c'est que cela? Quelle faveur est-ce faire à un homme de le croire sincére dans un sentiment qui nous flatte, si l'on ne s'engage pas, si l'on ne lui promet rien? — Mais on l'écoute avec plaisir, on commence à le distinguer des autres. — Qu'y a-t-il à redire à cela? Ne peut-on distinguer le merite d'un homme qui a reconnu le nôtre? n'est-il pas permis & raisonnable d'exercer son discernement? — Voici qu'on devient sensible à ce merite, on lui accorde de l'estime, & l'on ne le cache pas. — Chose toute naturelle

encore ; faudroit-il resister à sa conviction ? ne pas estimer ce qui en est digne ? — De cette estime on passe à l'amitié ; on trouve un cœur droit, une ame delicate, élevée ; on ne veut point d'amour ni de ses foiblesses, mais on sera son amie, on le verra avec plaisir sur ce pié. — Tout cela est très-raisonnable ; seroit-il donc interdit aux femmes de gouter les charmes innocens de l'amitié ; & n'est-ce pas dans le commerce d'un honnête homme que leur ame s'agrandit & aquiert cette énergie qu'elle n'a peut-être pas naturellement ? — De l'estime on passe à la confiance, on a de longs entretiens avec son ami, on en a de particuliers, on reçoit ses lettres & on lui en écrit d'autres. — Fort bien ! La confiance n'est-elle pas un accessoire de l'amitié, n'est-elle pas un tribut qu'on doit au merite, à la discretion ? n'est-il pas naturel de voir plus particulierement son ami, de

commercer avec lui, de lui écrire ? — Oui, mais dans ces intimes communications, l'amitié prend, je ne sais comment, un air tendre; déja des regards enflammés se rencontrent, il échappe à l'un & à l'autre des soupirs. — Eh bien ! on s'attendrira; quel mal fait ce beau sentiment qui est en nous sans notre aveu ? ne conserve-t-on pas sa sagesse ? — Attendez, l'ami parle de je ne sais quels desirs dont on n'est pas fort courroucée ; il porte sa bouche sur une main qu'on lui défend foiblement. — Bagatelle que cela : peut-on s'offenser des desirs ? n'en pas avoir seroit faire outrage à nos charmes, ne suffit-il pas qu'on les combatte comme on doit ? — Ah ah ! qu'est ceci ? on a été surprise ; l'indiscret est venu témérairement à votre lever ; on étoit à demi endormie, des appas exposés à de téméraires regards.... on a pris quelques libertés un peu vives. — Ah !

une surprise ! Qu'y feroit-on ? il faut bien avoir quelque liaison ici-bas ; on avoit bonne intention, les vues étoient droites : une surprise arrive ; à qui ne peut-elle pas arriver ? qu'est-ce que c'est après tout, que quelques libertés ? quand on n'a pas à se reprocher... quand on n'a fait tort à personne... Ne suivons pas plus loin la gradation, Madame ; l'homme arrive enfin, plus tard à la verité, parceque tous ces dégrés par lesquels on le fait monter, sont comme autant de pieces qu'on a mises sur une ligne en avant, & qu'il faut qu'il emporte l'une après l'autre : mais dans le fonds, quelle différence cela met-il à la chose ? la femme n'est-elle pas au bout de tout cela, comme pour le sot qui marche droit au corps de la place ? Et qu'éprouve le premier, lorsqu'il arrive après ce pénible chemin, sinon qu'il étoit parti d'auprès d'une femme dont il étoit tres-proche, pour aller se mettre à une

grande diſtance d'elle, & l'attaquer de là avec de longues formalités qu'aucune des deux parties n'a peutêtre trouvé de ſon gout? Mais me direz-vous, Madame, les femmes qui ont de la vertu? Oh! les femmes qui ont de la vertu, ma chere! arrêtent l'homme au premier dégré de l'échelle des gradations! Que riſque de plus avec elles, celui qui ne connoit pas cette longue marche, que de hazarder la moitié, le quart même d'un premier geſte qui, s'il eſt reprimé, peut paſſer pour une ſimple impoliteſſe, & qui n'eſt demonſtratif que quand on l'a laiſſé ſuivre d'un autre qui décide tout? Mais ce que cet homme & ſes pareils gagnent par ce procédé, c'eſt qu'en nous ſuppoſant toutes de la même trempe, ils ne manquent aucune de celles qui ſont prenables: & hélas! ma chere, ils n'ont pas aſſez de mauvais ſuccés, pour ſe defier de la ſolidité de leurs principes!

Comme je ne vous ai pas parlé du retour de mon mari, vous aurez cru que ſon abſence avoit aidé les progrés rapides de ma chute? Non, Madame, il étoit revenu; & à la honte que je ſemblois m'être rendu propre, d'être toujours vaincue ſans être preſque attaquée, je joignis celle de tomber ſous les yeux de l'homme dont un regard étoit capable de ſoutenir la plus chancelante vertu! Limeuil revenoit ſans d'autre profit de ſon voyage, que de s'être fait beaucoup d'honneur par des négociations importantes dans leſquelles il avoit déployé cette force aſcendante de genie qui defait toutes les petites machines de la politique de ruſe & d'expédiens, & une droiture de ſentimens qui lui avoit gagné la confiance & la conſidération de toute la haute nobleſſe de ces frontieres. Il auroit eu des ſuccés capables de faire une revolution heureuſe dans ſa fortune, ſi le Prince qui l'y menoit, n'avoit eu la

lache foiblesse d'entrer lui même dans des [illegible] pour le traverser. Vous vous souviendrez, Madame, du portrait que je vous ai fait de ce jeune Seigneur : fastueux, comme il étoit, il voulut en revenant par l'Allemagne, faire revêtir mon mari d'un de ces ordres à grands rubans dont ce païs fourmille, & qui veritablement sont propres à décorer l'antichambre d'un grand, mais fort peu l'homme d'honneur qui les porte. Limeuil trouva la proposition deshonnête & voulut le faire sentir : il répondit à son patron : *Monsieur, ne suis-je pas bien magnifique pour vous faire honneur ? Je porte assez de vos livrées, vous me ferez plaisir de mettre cellela sur quelqu'autre.* Le jeune Prince qui péchoit plus par le cœur que par l'esprit, sentoit la noblesse de ce procédé, & la conséquence qu'il y auroit contre lui à ne pas y applaudir en apparence ; mais il étoit poussé par tous les esprits serviles qui étoient à ses

gages & que la dignité de Limeuil ombrageoit trop sensiblement : le Comte sentit que son homme étoit tenté de lui dire des choses desagréables & il voulut le contenir, comme il étoit fort habile à le faire avec les gens qu'il voyoit prêts à lui manquer d'égards. *Allons, Monsieur*, lui dit-il, *ces petites ames basses voudroient vous voir fâcher, comme elles le feroient à votre place, mais votre rôle n'est pas le leur; & vous êtes assez grand Seigneur pour avoir un honnête homme à votre suite.* Ils se séparerent de ce ton; & Limeuil qui avoit peu esperé de ce voyage, content d'avoir vu des païs où il pourroit se reconnoitre un jour, d'avoir fait de bonnes connoissances & exercé quelquesuns de ses talens, vint attendre tranquillement des occasions de les faire paroitre avec plus d'avantage.

Quand il se retrouva près de moi, il essaya, pour prevenir mes emportemens, toutes les ressources de cette

politeſſe des perſonnes du premier rang, ſi propre à émouſſer les pointes de la groſſiereté & de la pétulance; il étoit encore plus difficile de reſiſter à la ſienne, parcequ'avec la fineſſe & les graces qu'y mettent nos courtiſans, on y ſentoit l'impreſſion d'une ame bonne & ſenſible : mais que pouvoit-il attendre d'un cœur où la corruption ſe greffoit ſur la perverſité ?

Je lui preſentai Bergeron, comme un ami à qui ma tante & moi avions donné notre confiance, & qui s'employoit obligeamment pour tout ce en quoi nous en avions beſoin. Limeuil lui fit les honnêtetés que devoit lui attirer une pareille annonce; & il ne put lui en refuſer quelquesunes de ſon chef, parceque Bergeron ſe mit à avoir pour lui toute ſorte de déférences & d'attentions. Limeuil fut dabord ſans ſoupçons, malgré des dehors qui en auroient donné de violens à tout autre : il ſavoit qu'avec plus de fierté

qu'il n'en faut pour repousser les téméraires & avec la connoissance des meilleures façons, je pouvois, par caprice, avoir de mauvaises allures avec un homme, & lui en laisser prendre; cela fit qu'il ne s'allarma pas sitot des airs indécens qu'il voyoit entre Bergeron & moi. Mais que pouvoit-il penser, (avec toute la mansuétude de cette ame disposée à faire les suppositions les plus charitables) quand il apperçut ce ton de menage devenu si visible, qu'en plus d'un endroit où nous étions tous ensemble, on prit l'étranger pour mon mari; quand il vit que quelquefois je ne traitois pas mieux Bergeron que lui? Oh, ma chere! c'est une conséquence qui ne trompe guéres, qu'il faut qu'on traite trop bien un homme quand on le traite publiquement si mal! Limeuil étoit au point qu'il falloit pour bien voir: outre sa sagesse qu'il auroit été capable de conserver dans les circonstances

qui auroient bleſſé le plus les affections de ſon ame, il avoit ici l'avantage de n'être pouſſé que par le ſoin de ſon honneur : ſon cœur déſintéreſſé dans l'outrage que je pouvois lui faire, lui laiſſoit tout le ſensfroid néceſſaire pour bien juger. Apeine ſon attention commençoit de ſe tourner ſur ma conduite, qu'il trouva des preuves & des convictions. En allant courir les maſcarades avec mon Adonis & d'autres folles comme moi, qui y portoient ou qui alloient y apprendre la même ſageſſe, je laiſſai ſous les pas de Limeuil d'infames écrits qui décéloient tout le ſecret de mon opprobre. Le Comte qui n'avoit ramaſſé le paquet que dans la crainte de laiſſer égarés des papiers utiles, ne fut pas peu ſurpris d'y trouver quatre billets de la main de Bergeron, avec des details ſur le commerce criminel que nous avions enſemble. Il faut que vous ſachiez encore que ces billets étoient en vers ; en

vers, Madame, comme votre marmiton pourroit en faire, & que j'accueillois comme divins; moi assez connoisseuse, comme vous savez, & femme d'un des plus beaux genies, & des plus délicats de France! Mais ce que je ne pourrois vous dire, Madame, c'est l'indécente liberté de ces infames écrits, une brutalité offensante dont je n'avois garde de m'offenser. Oh ma chere! je vous ai vu gouter avec une sorte d'ivresse, les douceurs d'un amour sans remords que vous croyez peut-être quelquefois pouvoir changer avantageusement pour un autre: cet amour, vous le savez, n'est pas contraint; avec qui peut-on être plus à son aise qu'avec sa femme? Votre mari, votre amant delicat & tendre vous exprime quelquefois le poids de l'absence d'un jour: vous m'avez fait lire plus d'un de ces gages précieux de sa tendresse; ne ressent-il pas tout ce que l'amour inspire, & n'écrit-il pas

tout ce qu'il reſſent ? J'y ai vu, en caracteres de feu, une ame, dans ſes doux épanchemens, retracer l'empreinte de tous les genres de bonheur dont elle avoit partagé la jouiſſance : mais cet amour a une expreſſion chaſte qui, loin de l'affadir, l'aſſaiſonne d'un délicieux ragout. L'amour criminel ſeul emprunte & ſouffre le langage propre à l'infamie : envain mes pareilles, couvrant d'un front altier la corruption d'une ame coupable, vont exiger arrogamment dans le monde la conſidération & les égards qui ne ſont dus qu'à la vertu ; elles ſont aumoins de bonne foi avec l'auteur ou le complice de leurs deſordres, & ne prétendent pas en être plus eſtimées qu'elles ne valent eneffet ! Cette Pauline de Mainville, orgueilleuſe, haute, polie, dont la délicateſſe naturelle ou aquiſe avoit attaché un homme extraordinaire que ſes charmes, quoique un peu touchans, n'enchaînoient pas ; cette

cette femme respectée d'un monde aveugle, fiere de l'époux même qu'elle outrageoit, recevoit d'un Bergeron des grossieretés, monumens de son infamie; les conservoit, & les exposoit aux regards d'un mari comme le sien!

Le crime qui flétrit sans retour en un instant ces dons enchanteurs par lesquels la nature fit de nous la plus belle moitié de l'espece humaine, doit être puni par la honte & l'humiliation; souvent il ne le seroit pas, sans cette audace imprudente qu'il semble que la Providence y attache, pour le mener à son chatiment. Nous nous trouvions souvent avec Bergeron à la campagne, & sous prétexte que le Comte n'étoit pas soupçonneux, nous ajoutions à l'outrage que nous lui fesions, celui de l'outrager avec peu de précaution, de braver, pour ainsi dire, sa bonne foi & sa confiance. Peu de jours après qu'il eut recouvré

des preuves écrites de ma honte, il se vit à portée de s'en convaincre par ses propres yeux. Quelque peu intéressé que son cœur le fût à cette découverte, la douleur du Comte ne laissa pas que d'être profonde : s'il eût été capable de haine, il m'auroit haïe pour tout le mal que je lui fesois ; mais jusques là il ne m'avoit pas meprisée. S'il me jugeoit après cette faute, ce que l'homme de bien doit aux bonnes mœurs, ne lui permettoit pas d'écouter la voix de la clémence ; & s'il me fesoit grace, il falloit qu'il l'étendît jusqu'à me traiter comme si je n'en avois pas eu besoin. Quelle alternative pour un cœur delicat, ou de prononcer la sentence de flétrissure contre la femme qu'il avoit choisie pour faire l'ornement de sa maison, qu'il avoit cru pouvoir préférer à toutes les autres ! ou d'affecter toute sa vie des complaisances marquées du sceau de l'estime, pour l'objet d'un perpétuel

mepris ! Ce qui combloit la douleur du Comte & sa confusion, c'étoit de voir dans quelles circonstances je m'étois rendue, à quel foible danger j'avois péri. Un Bergeron, subjuguer une femme si fiere ! mais encore la subjuguer sans en avoir montré le dessein, peutêtre sans l'avoir eu, & sous le caractere & le langage de l'amitié ! Car voila, Madame, ce qui redoubloit mon opprobre, & surtout aux yeux d'un homme si éclairé ! Il savoit trop bien que quand nos sentimens ont pris leur cours sur le ton de l'amitié, on ne les ramene pas de si loin pour recommencer sur un autre ; que la marche de l'amour est si différente, qu'il n'aime pas à arriver par le chemin que l'amitié lui auroit commencé, & qu'en se voyant sur le pié d'amis, il n'y a qu'une surprise de sens qu'une occasion imprevue aura excité dans le même instant de part & d'autre, qui puisse jetter dans un assez grand oubli de

soimême, pour faire tomber subitement : mais qu'alors, ma chere, on fuit avec effroi le retour de l'occasion, comme un précipice où l'on seroit tombée dans un moment de vertige. Mais passer de là à l'amour, Madame ! c'est ce qu'on ne voit pas ; c'est un nom qu'on emprunte pour ennoblir celui de la dissolution ! Oui, quand on a débuté avec une femme par l'amitié, on ne peut lui parler de l'autre sentiment, sans la mepriser & sans lui faire connoitre qu'on la meprise : il faut être sûr de la corruption de son cœur, ou la croire ; compter, non sur sa sensibilité, mais sur sa debauche : c'est lui dire dans le langage le plus intelligible qu'on la connoit femme à arrangemens !

J'ai mon cœur devant moi, comme un miroir, ma chere Comtesse, où je vois l'hideuse personne que je peins ; aussi je n'usurpe point ces noms de foiblesse, d'illusion, d'enchantement,

par lesquels on adoucit l'horreur des chûtes ordinaires : non, ma coupable tête ne sera pas parée de ces criminelles fleurs : hélas ! ma chere, je vous ai promis de me confesser ; l'original de mon tableau n'est qu'une vile prostituée ! Ne croyez pas que je me sois rendu cette justice au tems dont nous parlons : je n'étois encore alors capable que de cet effroi des cœurs criminels qui fait craindre également d'être puni de son crime ou de s'en voir arracher. Je m'apperçus de la perte de mes billets ; & comme ils pouvoient avoir été égarés dans mon appartement plutot que partout ailleurs, ma premiere appréhension fut qu'ils fussent tombés dans les mains du Comte. Jugez, Madame, avec quelle attention mêlée de frayeur je dus l'observer ? Vous voyez bien aussi que quelqu'empire qu'il eût sur son ame, elle ne pouvoit qu'être émue d'un tel affront & le paroitre : d'ailleurs il n'étoit pas capable de

pousser la contrainte jusqu'à la fausseté; il fut aumoins plus grave avec moi, & sa gravité fut triste & sévére. Ma préoccupation me le fit voir sombre, méditatif, occupé des apprêts de sa vengeance; & je me tins quelque tems devant lui comme un timide berger qui voyant, du milieu des champs, le ciel s'obscurcir, se retire en perplexité dans l'attente prochaine de l'orage. Dans cet état, je pus, pour la premiere fois de ma vie, avoir des déférences, des égards, de la douceur; & le Comte eût pu pendant quelques jours être content de moi, s'il n'eût pénétré l'odieux effroi qui désarmoit mon humeur altiere.

Cependant il n'avoit pas même hésité à prendre son parti. Quand il avoit été le maitre de me surprendre à la campagne dans les bras de mon corrupteur, il ne le pouvoit pas sans faire un éclat qui auroit rendu sa honte publique; je doute même qu'il eût

voulu me ſurprendre, indépendament de cette conſidération; parceque s'il m'avoit convaincue, il ſe ſeroit vu obligé de me juger. Il crut pouvoir ſe diſpenſer d'être mon juge, tant qu'aucun témoin ne dépoſoit contre moi; & tant qu'il put n'être que partie, il voulut pardonner ſa femme, comme il auroit pardonné un autre offenſeur. Tout ce qu'il avoit à faire en ce moment, c'étoit de trouver des moyens de rompre mon infame commerce, ſans me faire connoitre qu'il l'avoit decouvert: mais il ſe rencontroit que Bergeron quittoit Paris & le Royaume, avec peu d'apparence d'y revenir. Ainſi, débaraſſé de ce ſoin, il laiſſa agir ſa clémence; ſe reſervant toutesfois de m'éclairer de plus près dans la ſuite, pour que je ne l'expoſaſſe pas trop ſouvent à l'exercer.

Pour moi, Madame, lorſqu'au bout de quelques jours je n'entendis pas gronder la foudre, je crus que l'hom-

me ignoroit l'outrage, puiſqu'il ne le vengeoit pas. Vous le dirai-je même, Madame ? Ne me doutant pas qu'il pût y avoir de meilleures notions ſur l'honneur, que celles que je tenois de tout le monde, j'aurois trouvé celui du Comte dégradé par ce pardon. Il n'eſt pas ſurprenant ſansdoute que, de la baſſeſſe dans laquelle j'étois tombée, je ne m'élevaſſe pas juſqu'aux principes de cette ame exaltée ſur le commun des mortels; mais quand je vous aurai développé ces principes, vous conviendrez avec moi, ſi je ne me trompe, qu'on pouvoit en être fort loin, ſans avoir perdu, par cela ſeul, tout droit à s'eſtimer. Mes conſéquences me raſſurerent... oui, me raſſurerent, ma chere Comteſſe ! Ne craignant plus pour ma punition, je ne craignis plus rien. Je ne ſais, mon amie, ſi je m'abuſe aujourdui ſur des ſuppoſitions qu'il eſt impoſſible de réaliſer; mais il me ſemble que ſi, pour faire que mon

crime

crime n'eût pas été commis, & pour que j'osasse me trouver digne de l'estime du Comte, comme j'osois m'en flatter dans ce tems auquel sa foi me fut engagée, il ne falloit que souffrir les maux les plus aigus, être abandonnée, pauvre, laide même (voyez où je le mets) je me trouverois très-heureuse. Alors, ma chere, je ne sentis plus le poids de ma faute, dès que je ne vis plus à côté d'elle le chatiment; & un premier pas dans le crime me donna cette paix funeste que les autres n'aquierent que dans une longue habitude de crimes accumulés! Vous ne croirez pourtant pas, Madame, que je fusse fort charmée; je vous ai mise en état de juger quel pouvoit être mon enchantement : mais il falloit, pour abaisser un jour mon insupportable orgueil, que ce cœur si fier, à l'opprobre de me voir tomber là où une autre auroit été apeine ébranlée, joignît l'opprobre d'aimer un crime qui

ne se presentoit sous aucune des couleurs flatteuses par lesquelles il fait illusion aux autres cœurs !

Aussitot, Madame, que je fus rassurée du côté du Comte, je redonnai l'essor aux fureurs que je lui fesois éprouver, qui se vengerent de ce peu que je leur avois fait de contrainte ; & qui se ressentoient encore de tout ce que j'avois ajouté de bassesse de plus à mes sentimens. D'ailleurs mes mauvais traitemens étoient alors de beaucoup meilleure foi : jusques là j'avois aimé le Comte en le désolant, en me rendant à dessein le fléau de sa vie ; ici, il n'étoit plus qu'indifferent ; je ne peux pas dire nonplus que j'eusse pour lui de la haine, mais c'étoit un sentiment plus coupable & plus bas. Il me l'avoit prédit plus d'une fois, l'orsqu'aumilieu de mes persécutions je lui fesois valoir cet amour que je prétendois être le plus delicat & le plus solide qu'on

pût avoir, & dont je lui reprochois à toute heure du jour de ne pas me tenir assez de compte. Monsieur de Limeuil poussé à bout par mes brusques reproches, me répondoit quelquefois qu'il ne vouloit pas dire que je fusse incapable de cet amour delicat qui peut faire éprouver au cœur des affections tendres, sans le secours de l'yvresse des sens, & qui laisse sa place à l'amitié, quand il la quitte; mais qu'aumoins ce n'étoit pas lui qui étoit destiné à me l'inspirer; & qu'au moment que je viendrois à perdre cet amour tumultueux & tout sensuel qui étoit le seul qui m'attachat à lui, il ne me resteroit pas un des plus petits sentimens qui suivent l'estime, peutêtre pas un d'humanité. Hélas! Madame, il me connoissoit trop bien! il en punition de m'avoir connu si tard. Avant ses voyages d'Allemagne, il avoit eu une maladie longue & sérieuse : comme il occupoit alors cette

partie basse de mon cœur, la seule qui fût accessible, j'avois eu pour lui des soins empressés & soutenus qui n'avoient pas peu contribué au retablissement de sa santé. Il fut malade encore à son retour & le fut lontems; mais comme Bergeron avoit pris sa place, je m'embarrassai fort peu de ce que le Comte deviendroit; & je le laissai sans soins, sans attentions, sans donner même aux bienséances. Ce petit Bergeron avoit avec lui une parente qui étoit venue le joindre pour voir Paris; & qui m'étoit un prétexte fort commode pour être chez lui les journées entieres; & comme cette femme couroit du matin au soir avec d'autres étrangeres, je me trouvois tout à mon aise tête à tête avec mon corrupteur. Il eut une très legere indisposition dans le tems que la santé du Comte étoit le plus dérangée, & qu'il auroit eu le plus grand besoin de mes soins: je vous assure, Madame, qu'apeine je

voyois un moment celuici : je sortois du lit aux aurores, pour courir chez Bergeron auprès duquel je restois jusqu'à la nuit, attachée à lui servir de garde, sans me mettre en peine si le Comte manquoit des secours les plus pressans. Sans l'espece d'obscurité où me retenoit l'état de notre fortune, je me deshonorois au point de ne pouvoir plus me montrer. Monsieur de Limeüil restoit abandonné à ma tante qui auroit volontiers battu les gens parcequ'ils étoient malades; qui croyoit beaucoup faire d'envoyer chez lui une fois le jour, & qui n'y paroissoit ellemême que pour lui dire des duretés insultantes. Ces duretés, Madame, n'étoient que de style, comme je vous l'ai fait observer; cette femme le soignoit peu, parcequ'elle étoit incapable de soigner personne; mais elle l'aimoit, & si elle l'eût vu périr, elle en auroit été affligée autant qu'il étoit possible qu'elle le fût de quelque chose.

Mes duretés à moi étoient sincères & conséquentes. Depuis que je ne voyois dans le Comte qu'un homme, & qu'un autre homme m'en tenoit lieu, je ne m'intéressois plus à sa vie ; peu s'en falloit qu'elle ne me fût à charge, tant les idées qu'avoit Monsieur de Limeuil sur sa fortune, me le rendoient odieux ! Je voyois avec indignation, (c'est trop peu de dire avec douleur) qu'il passat sa vie à s'instruire, à méditer dans la solitude les ressorts de ces actions fortes des grands hommes par lesquelles ils ont toujours été les arbitres de la destinée de leur nation : lorsque j'avois été capable de dire que *je serois plus glorieuse d'être la femme de l'homme qui meriteroit tout*, *que de partager le faste d'un autre*, c'est que je m'étois dépouillée un instant de mon ame ; & que, comme par une espece de transfusion, je sentois par celle de Limeuil. Je vous assure qu'il ne subsistoit pas dans mon cœur un vestige de ce

bel enthousiasme, & que j'aurois bien mieux aimé être la femme d'un Commis qui m'eût donné un équipage & un train. Je calculai donc la valeur de la vie du Comte, comme celle d'un fonds à rente ; & je trouvai que sa mort me seroit à profit. Je supposai, par exemple, que Bergeron m'épouseroit si j'étois veuve ; & cette perspective se presenta à mon imagination sous une forme assez riante, pour me tenter violemment de souhaiter qu'elle se realisat. Je ne sais pas, Madame, si j'allai jusqu'à ce souhait ; c'est une chose dont je ne puis en conscience ni m'accuser, ni me disculper. Cependant vous voyez, ma chere, que ce qu'on appelle abaissement de sentiment, est souvent une justice qu'on se rend, & qu'en ouvrant mon cœur à ces esperances, qui tenoient peutêtre à d'homicides voeux, je descendois avec assez de bonnefoi du rang qui me fait souiller

aujourdui les couronnes & les dais, comme tant d'autres ?

Faites-moi une confession en passant, ma chere Comtesse ; n'êtes-vous pas bien lasse de la mienne ? Je ne vous en épargne pas la plus petite partie de dégout : je plonge jusqu'au fonds de mon bourbier, pour vous en faire sentir toute l'infection. Ce vous sera un motif de plus pour vous convaincre que ceci ne doit être écrit que pour vous seule : je sais combien de pareils tableaux blessent notre délicatesse... mais ne pensez-vous pas, ma chere, qu'il vaudroit mieux avoir celle de n'en pas fournir les originaux ? Encore un effort de courage, ma pauvre Comtesse ; prenez un voile & cachez-vous bien, pleine de confusion pour votre amie ; quand ses crimes vous laissent encore d'autres sujets de rougir pour elle. Pour moi, Madame, je suis couverte d'une sueur froide en me rappellant tout ce que j'écris.

C'eût été trop peu d'avoir tous ces sentimens honteux, si je ne les avois pas fait connoitre par mille traits sensibles ; le Comte n'avoit pas besoin de la moitié de sa pénétration pour les appercevoir. Mon impolitesse envers lui, toujours brutale, avoit pris un caractere de grossiereté que vous croirez apeine lorsque je vous le dis : je l'insultois jusques sur ses incommodités ; il ne m'échappoit pas une parole, pas un geste qui ne lui montrat un dégout impatient de le voir durer si lontems.

Ramassez mon papier, ma chere ; vous l'avez jetté bien loin devant vous : lisez & prenez courage, je vais finir sur le detail de ces horreurs. Monsieur de Limeuil feignoit, quand il le pouvoit, de ne pas les entendre ; ou il detournoit froidement son attention sur quelqu'autre chose, comme en passant auprès d'un cloaque, on detourne la vue, sans s'irriter.

Comme il y a des crimes qui troubleroient lontems la société, sans cet excès qui guide & arme le bras de la justice, il y a aussi des maux dont on bourreleroit à jamais les ames douces & modérées, si l'on n'y mettoit ce comble qui porte la constance & la modération audela de leurs bornes les plus reculées. Il y avoit quelque tems que par un arrangement qui s'étoit fait dans la maison de ma tante, nous nous trouvions fort resserrés le Comte & moi dans le logement qu'elle nous y donnoit : je m'en plaignois à toute heure du jour à Monsieur de Limeuil qui, à la verité, m'incommodoit beaucoup en partageant la même habitation ; & qui ne disoit pas combien il en étoit incommodé lui-même ; lui qui avoit bien plus besoin que moi de liberté, pour ses études & ses meditations. Un matin, comme nous nous entretenions assez paisiblement de cet embarras, le Comte parla de prendre

une chambre dans le voisinage, tant pour me laisser plus d'aisance dont il voyoit que je manquois trop, que pour se trouver luimême en liberté de travailler... Je ne le laissai pas poursuivre ; l'idée de voir échapper ma proie à son vautour, me mit subitement en fureur. J'étois encore couchée ; le Comte me parloit à côté de mon lit : je me levai sur mon séant, & appuyant mes poings sur mes côtés, & lançant l'écume jusques sur son visage, je lui dis d'un ton de megere, *si vous sortez une fois de chez moi, souvenez-vous que vous n'y remettrez pas le pié de votre vie !* Monsieur de Limeuil, sans répondre, sans faire un geste qui marquat la moindre émotion, s'éloigna de mon lit, acheva de s'habiller avec sa tranquilité ordinaire, serra tous ses papiers, & sortit. Il alla chez un honnête homme, connu déja par d'importans services & qui, par une application assidue, se mettoit

chaque jour en état d'en rendre de plus grands ; généreux & bienfaisant ; le seul homme enfin, un peu considérable, qui eût senti ce que valoit Monsieur de Limeuil & qui s'intéressat à son sort comme il le meritoit. En voyant entrer le Comte dans sa chambre, il lui dit qu'il venoit apropos & qu'il le trouvoit disposé à l'aller chercher à l'heure même, pour lui faire part d'une destination qu'on lui préparoit. Le Comte lui répondit, en riant, que c'étoit aussi fort apropos qu'il apprenoit cette nouvelle : vous me voyez si ennuyé de mon desœuvrement, lui dit-il, que je venois vous prier de m'aider à trouver une condition.

Voici, Madame, qu'elle étoit cette destination qu'on proposoit au Comte, & qu'il n'eut garde de refuser, je vous assure, quelqu'extraordinaire qu'elle fût. Cette compagnie célébre de Marchands que la magnificence du Roi

venoit d'établir enfin solidement dans l'Inde, commençoit de se livrer à des vues ambitieuses dont le prétexte étoit l'extension du commerce qui auroit peutêtre plus prospéré sur des plans moins élevés. Non contente de Pondichery & d'autres établissemens que le Roi avoit aquis pour elle sur la Côte, elle portoit ses desirs sur d'immenses possessions dans l'intérieur des terres; elle entamoit pour cela des négotiations de tous côtés avec les Princes du païs; &, aulieu de quelques comptoirs, pour servir d'entrepots à son négoce, qui étoit tout ce qu'exigeoit sa destination, elle tendoit à faire une vaste colonie, à former un Etat dans l'Empire du Mogol. Pleine de ces projets, elle avoit alors une négotiation avec un Prince Maure du Nord de l'Inde, qui promettoit de donner de grandes & riches Provinces; & qui commençoit, à la verité, par demander quelques secours contre

des voisins avec lesquels il étoit en guerre. La Compagnie avoit fait passer dans ces regions éloignées quelques-uns de ses Commis de Pondichery ; mais le peu de clarté qu'elle tiroit de leurs reponses, lui prouvoit que ces gens là ne voyoient rien, ou qu'ils étoient payés pour ne pas dire ce qu'ils pouvoient voir. Et ladessus, on avoit resolu d'envoyer auprès de ce Prince, un homme sur la fidélité duquel on pût compter, assez éclairé, pour faire connoitre à la Compagnie les avantages qu'elle pourroit trouver dans ses liaisons avec cette Cour, capable de conduire les entreprises qu'elle jugeroit apropos d'y faire, & propre surtout à s'attirer la considération personnelle qu'on savoit être le plus sûr moyen pour réussir dans ce païs là. La Compagnie étoit disposée à fournir généreusement à la dépense de cette commission; & le Roi qui entroit dans les mêmes vues, avoit

ordonné à ses Ministres d'y concourir en tout ce qui dépendroit d'eux. L'ami de Monsieur de Limeuil qui avoit la confiance des Ministres & des intérêts dans la Compagnie, qui le fesoient appeller aux plus importantes délibérations, proposa sur le champ le Comte, comme l'homme qui réunissoit le plus des qualités nécessaires pour remplir cette mission ; & l'assurance avec laquelle il se rendit garant de sa conduite, réunit tous les suffrages à ce choix. Les deux amis allerent le même jour à Versailles, où dans une premiere conférence le Ministre sentit toute la profondeur & la justesse des vues de l'homme qu'on lui présentoit ; & comme des nouvelles qu'on venoit de recevoir de l'Inde, rendoient le voyage plus pressant, on ordonna à Monsieur de Limeuil de se préparer à se rendre dans peu de jours à Brest, pour s'embarquer sur un vaisseau prêt à faire voile, dont on devoit hâter le départ.

J'ignorai pendant quelques jours les projets que formoit le Comte : il avoit envoyé chercher les hardes qui lui étoient néceſſaires, & paſſé preſque tout ce tems à la Cour à dreſſer ſes inſtructions avec le Miniſtre ; & avoit ſi bien pris ſes meſures, qu'il n'avoit pas couché à Paris, pour ne pas donner le ſcandale de ſon divorce avec moi : car vous comprenez bien, Madame, qu'il s'étoit ſoumis fort cordialement à la loi que je lui impoſois, de ne pas reprendre le logis que j'appellois avec aſſez peu de fondement, *mon chez moi*. D'ailleurs la baſſeſſe de mes procédés n'en mit point dans les ſiens : peutêtre auſſi, ſe ſouvint-il plus de ce qu'il ſe devoit, que de ce qu'il devoit à une femme comme la ſienne. La premiere & la ſeule condition qu'il mit à ſes engagemens avec le Miniſtre, fut qu'on me donneroit une penſion honnête qui me ſeroit payée toute ma vie ; afinque je ne

restasse pas sans ressource, s'il venoit à périr dans un voyage de si long cours. Le Ministre, non seulement ne fit point de difficulté sur cette proposition, mais il la remplit fort généreusement. Cet article étant reglé, rien n'arrêta le Comte, & en moins de huit jours il fut prêt à recevoir ses derniers ordres & à partir. Il avoit fait toutes ses dispositions pour cela, lorsqu'il vint m'en annoncer la nouvelle. Sa prompte disparition & cette absence soutenue pendant cinq à six jours, m'avoient un peu consternée; je ne sais pas si j'allois jusqu'à me reprocher quelque tort; mais j'étois aumoins honteuse de voir mon insolent defi accepté; & ce qui me rendit encore plus honteuse, ce fut la tranquille assurance avec laquelle le Comte m'aborda, qui sembloit me dire qu'il pouvoit se passer de moi. Le seul mot de l'Inde reveilla ma fureur endormie; je m'emportai comme une Bacchante...

Mais sur quoi encore croyez-vous, Madame, que je m'emportai ? sur les dangers de toute espece qu'il alloit courir dans ce terrible voyage ? Non certes : je m'écriai dans mes transports ; *que vais-je devenir ?* & je ne voulus pas seulement feindre d'être en peine de ce qu'il pouvoit devenir lui-même. Monsieur de Limeuil dont mes procédés ne pouvoient pas même desormais exciter l'indignation, tira de sa poche le brevet de ma pension, & me le presenta, en me disant froidement ; *voilà, Madame, dequoi vous appaiser.* Le secret infaillible, ma chere, pour nous mettre sur les voies de la bonne foi, c'est de nous montrer tout d'un coup qu'on nous pénétre, & que toutes nos grimaces ne masqueront pas un seul trait de notre cœur ; rien n'est propre, comme cela, à étouffer toute envie de ruse & de dissimulation. Les paroles du Comte fesoient assez entendre de quelle ha-

tant à peu près pouvoit être l'écrit qu'il me remettoit ; un coup d'oeil me le fit d'abord mieux connoître ; en le prenant, je lus cette apostille sur le replis ; *pension de deux mille livres pour la Comtesse de Linval.* Je vous assure, ma chère, que je n'eus pas la force de proférer un petit mot de plus, pour feindre que ma colere duroit encore. Le Comte m'avoit quittée sur le champ pour aller faire arranger dans ses malles les choses qu'il devoit emporter ; quand il me rejoignit, je voulus retracter la grossière bassesse de mon premier emportement, & lui témoigner que mon inquiétude se rapportoit plus à sa personne qu'à toute autre chose ; enfin j'avois appris une leçon que je voulus reciter. Il m'en épargna généreusement la fatigue, en me convainquant de nouveau de son absolue intimité. « Madame, me dit-il, laissons les apologies ; il faut convenir d'un point qui les rend

» inutiles ; c'est que, malgré les con-
» séquences qu'on pourroit tirer de
» la conduite que nous avons l'un
» envers l'autre, nous nous connois-
» sons cependant assez bien. Je ne ferai
» pas plus d'observations là-dessus,
» ajouta-t-il ; je crains que ç'ait été
» une de mes fautes, d'en trop faire :
» peutêtre m'ont-elles donné l'air d'un
» homme qui croyoit devoir suppléer
» à vos lumieres, quoique ce n'ait ja-
» mais été ma pensée, ni mon dessein.
» Je sais en effet, Madame, que vous
» voyez très-bien ce qu'il faut voir ; &
» je m'assure que vous êtes, par exem-
» ple, bien convaincue que pendant
» ma derniere absence & depuis, vous
» vous êtes compromise avec une sé-
» curité qui ne vous réussiroit pas une
» autre fois : on a beau être peu répan-
» due, il est rare qu'on fasse inutilement
» certains efforts pour perdre sa consi-
» dération ; c'est aumoins un bonheur
» qui n'arrive pas deux fois de suite.

» La situation où sont les choses, vous
» permet aujourdui de vous faire un
» genre de vie plus décent ; & comme
» elle diminue un peu l'obscurité dans
» laquelle nous vivons, elle rend aussi
» ce changement plus nécessaire. Il
» convient donc que vous alliez vivre,
» pendant mon absence, chez l'Abbesse
» de P * * ; d'où vous pourrez facile-
» ment venir rendre à Madame votre
» tante les devoirs que la reconnois-
» sance & le respect vous imposent :
» cette Abbesse est une fille d'un rare
» merite en tous points ; & je vous
» réponds d'avance de toutes ses at-
» tentions ; la Marquise de C* * * son
» amie & la nôtre viendra vous pren-
» dre pour vous y conduire ; votre
» logement sera prêt dans trois jours :
» voila tout ce que j'ai reglé ; vous
» ferez, selon votre gout, les autres
» petites dispositions qui pourront
» vous y rendre la vie plus commode ».
Je voulus ouvrir la bouche pour

argumens contre cette idée de Couvent ; non qu'elle me fût fort deplaisante ; mais j'étois choquée de la loi qu'on sembloit me faire d'y entrer. Qu'y gagnai-je, Madame, de me faire signifier la loi plus expressément & en termes assez clairs, pour ne pouvoir pas m'y méprendre ? Le Comte que rien ne tiroit de son phlégme, ne mit ni dureté ni émotion dans sa repartie ; mais quel ton grave, ma chere ! & que cette gravité des hommes forts est imposante, quand ils le veulent, pour faire tomber notre caquet pétulant.

» Madame, me dit-il en m'interrompant, il est trop tard pour rien » changer à un arrangement raisonnable & honnête, & qui ne peut devenir desagréable pour vous, que » par la repugnance que vous montreriez à y donner les mains. Si malheureusement, ajouta-t-il, il vous » survenoit quelque maladie ou d'au-

» très incidens qui vous jettassent dans
» des besoins imprévus, adressez-vous
» en droiture au Ministre qui aura la
» complaisance d'y pourvoir ; c'est un
» point dont il a bien voulu convenir
» avec moi ». Et coupant court aussitôt
sur cette matiere, comme étant inutile d'ajouter un mot de plus, il s'adressa à ma tante pour lui faire les civilités qu'exigeoient les circonstances.

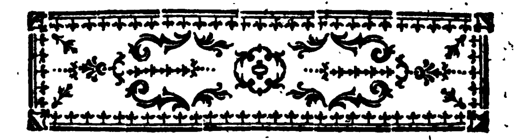
Ma tante aussi facile à s'attendrir qu'à s'endurcir pour les gens, parut touchée ; & dit au Comte qu'elle n'entendoit pas recevoir là ses adieux & qu'elle comptoit bien le revoir avant son départ. Monsieur de Limeuil qui ne vouloit pas répondre directement à cette question, se contenta de lui dire : » Je reste ici aujourdui peu
» d'heures, pour ordonner du départ
» de mon bagage ; la journée de de-
» main sera employée à Versailles,
» à recevoir mes ordres & mes der-

» nieres instructions : vous êtes sans
» doute bien persuadée, Madame,
» que je ne manquerai jamais volon-
» tairement à vous rendre ce que je
» vous dois : que ma chere tante,
» ajouta-t il en baisant respectueuse-
» ment sa main, soit persuadée aussi
» que j'emporterai à l'autre bout de la
» terre un tendre souvenir & une vive
» reconnoissance de ses bontés ; & que
» le bonheur de lui en donner des
» preuves sera un des objets plus chers
» de mon ambition.»

Le lendemain, à l'entrée de la nuit, nous apprimes son départ, par un homme qui vint nous faire ses excuses sur ce qu'il avoit voulu, disoit-il, s'épargner l'attendrissement d'un adieu.

Fin de la cinquieme Partie.

LES



LES CONFESSIONS DE MADEMOISELLE DE MAINVILLE, DUCHESSE DE ****

*A la Comtesse de N*** son amie.*

SIXIEME ET DERNIERE PARTIE.

POUR vous faire respirer, Madame, après tant de détails fatiguans dont je viens de vous accabler, nous suivrons Monsieur de Limeuil, pour jetter un coup d'œil sur la destinée

qu'il eut dans l'Inde. Je n'irai pas toutefois me perdre dans l'hiſtoire de ſes négociations & de ſes expéditions militaires ; mais il eſt indiſpenſable que je vous développe quelques-uns des reſſorts des ſubites révolutions qui arriverent dans ſa fortune, ſans quoi tout ce qui me reſte à vous dire auroit l'air d'un conte de Fées, d'un Roman.

Le Comte, ſans preſque s'arrêter à Pondichery où il arriva après une navigation heureuſe, ſe rendit avec une petite eſcorte à la Cour du Prince Maure. Je dis à la Cour, parcequ'on lui en avoit parlé dans ces termes : car il trouva un homme qui n'avoit pas ſeulement un azile dans ces vaſtes Provinces dont il ſe prétendoit Souvérain ; réduit aux derniers expédiens pour ſoutenir une vie preſqu'obſcure, & qui avoit ſurtout l'air de craindre qu'on connût ſa vraie ſituation. C'eſt ce que le Comte manda dabord à ceux du

Conseil de Pondichery, & qu'il n'espéroit pas être en état de leur donner des relations fideles, qu'il n'eût appris la langue du pays, & même fait un voyage à la Cour du Grand Mogol.

La facilité qu'avoit Monsieur de Limeuil à apprendre toutes choses, lui fit faire les plus rapides progrés dans une langue douce dont les sons n'ont rien de difficile à retenir : il se servit des premieres connoissances qu'il en eut, pour se lier avec tout ce qu'il put de Seigneurs Mogols & d'autres personnes considérables ; & aussitot qu'il se sentit assez fort pour entrer dans de plus grandes communications, il alla dans la capitale de l'Empire, où quinze jours lui suffirent pour se confirmer dans l'opinion qu'il avoit eu dabord de Raja-Zaïd ; c'est ainsi qu'on nommoit le Prince Maure vers lequel on l'avoit envoyé. Raja-Zaïd étoit d'une famille dont l'ancienneté se perdoit dans les fastes de l'Empire,

& qui, pendant une longue ſuite de ſiecles, y avoit joui de la plus haute conſidération, & produit un grand nombre d'hommes illuſtres. Alors, quoiqu'elle fût très étendue, il ne s'y trouvoit pas un homme qui ſoutînt l'éclat de ſon nom; & le peu qu'elle conſervoit de diſtinctions, étoit tout dû au reſpect de la nation pour la mémoire de ſes ancêtres. Raja-Zaïd avoit des qualités aimables, pas une eſtimable; & quelques ſemences de vertus qu'on trouvoit en lui, rendoient encore plus répréhenſible la conduite par laquelle il ne ceſſoit de les démentir. Il n'y a pas, eneffet, une action honnête qu'il n'aimat, comme il n'y en a pas une deshonnête à laquelle on ne le portat ſans peine, ſurtout s'il s'agiſſoit d'argent dont il manquoit toujours & dont perſonne n'a jamais été tant avide. Il étoit né ſi pauvre, qu'il ne s'étoit jamais vu de quoi pourvoir même à

ſes beſoins ; ce qui ne l'avoit pas empêché de contracter un gout de prodigalité qui lui auroit fait diſſiper les revenus de l'Empire : il paſſoit ſa vie à chercher des expédiens pour emprunter, ſans qu'aucune condition lui parût onéreuſe ; ſi l'on ſe fût aviſé de mettre à prix ſa renonciation au paradis du Prophete, il n'auroit pas héſité à la ſigner pour aſſez peu d'argent. Avec cela, Raja-Zaïd étoit ce qui valoit le mieux de ſa famille ; car au moins il aimoit le bien qu'il ne feſoit pas, & haïſſoit le mal qu'il feſoit ; aulieu qu'on ne diſcernoit pas dans les autres un ſeul ſentiment qui fût en oppoſition avec leur baſſeſſe. Dailleurs Raja-Zaïd étoit incomparablement plus aimable ; ſa figure plaiſoit & ſon eſprit encore davantage : il jugeoit de tout bien & avec delicateſſe ; il y avoit peu de choſes dont il n'eût ces notions ſuperficielles qui ſuffiſent pour briller dans la ſociété ; il narroit

avec une grace singuliere ; sa politesse avoit la dignité de sa naissance avec cette empreinte de franchise & de bonté qui entraine les cœurs ; enfin sa conversation étoit douce & gaie, toujours vive & assaisonnée de traits piquans : ce qui fesoit de lui l'homme de sa nation le plus propre à réussir dans une Cour fastueuse, molle & désœuvrée, où l'on ne connoissoit pas de besoin plus pressant que des remedes contre l'ennui. Ceux de ses proches qui étoient à la Cour avant lui, sentant cette supériorité, l'en éloignerent euxmêmes, dans la crainte de voir tomber sur lui toute la faveur que ses talens sembloient lui promettre ; & pour l'en éloigner, ils eurent recours à des imputations si noires ; ils interpréterent si malignement les fautes qu'on lui connoissoit, qu'ils le rendirent le rebut de la Cour. Raja-Zaïd, l'homme du monde qu'on intimidoit le plus aisément, aulieu de

dissimuler les premiers dégouts qu'on lui attira, & de se presenter avec assurance dans une Cour où il étoit sûr de plaire & d'écraser ses lâches rivaux, s'en éloigna tant qu'ils voulurent; leur donnant ainsi toutes les commodités qu'ils pouvoient désirer. Mais il fit encore une plus grande faute de politique. Raja-Zaïd, du vivant de sa mere qui l'aimoit, avoit épousé une Princesse d'une de ces *Castes* ou Tribus de l'Inde, chez lesquelles la succession est établie de préférence en faveur des descendans par les femmes; & il en avoit eu une fille unique qui devoit avoir pour dot de riches Provinces & des droits précieux. Ce Prince ne pouvoit rien s'approprier des biens de sa fille; mais, par le droit qu'il avoit de disposer d'elle, il ne tenoit qu'à lui de faire de bonnes conditions. Il l'avoit promise fort légérement à un Seigneur Mogol, qui avoit apeine assez de crédit pour se soutenir

luimême, n'étant appuyé que de la faveur du fils de l'Empereur, Prince timide qui demandoit rarement & obtenoit peu. Il arriva encore que Romikan (c'eſt ainſi qu'on nommoit ce Seigneur) entreprit aſſez imprudemment de détruire Nazer-Saeb, qui fut élevé dans ce tems à la dignité de Vizir, & qu'il ſavoit ne lui être pas favorable. Le Vizir, de ſon côté, voulut uſer de repréſailles, & cabala ouvertement pour faire chaſſer Romikan de la Cour. Cependant l'Empereur fut aſſez ſage pour ne ſervir la paſſion de l'un ni de l'autre; mais toute la faveur & l'autorité reſterent entre les mains de Nazer-Saeb, & s'y affermirent chaque jour. Cette querelle, naturellement étrangere à Raja-Zaïd, lui devint commune par la jalouſie qu'eut le Vizir de l'aggrandiſſement que la famille de Romikan trouveroit dans cette alliance, & par l'uſage où ſont preſque tous les Miniſtres d'en-

velopper dans la même diſgrace tout ce qui eſt lié d'intérêts avec leurs ennemis. Deſorte que l'imprudent Raja-Zaïd avoit nonſeulement laiſſé échapper de ſes mains le ſeul moyen qu'il eût de relever ſa fortune, mais il avoit encore rendu ſa poſition plus déſavantageuſe qu'elle ne l'étoit. Ce n'eſt pas que Romikan n'eût fait les plus belles promeſſes, dont l'une étoit de faire mettre le Prince Maure en poſſeſſion de l'immenſe Soubabie, ou Souveraineté du Dekan, ſur laquelle il avoit des droits inconteſtables : mais quand le fin Courtiſan eut mené Raja-Zaid juſqu'à engager en quelque maniere irrévocablement ſa parole, en en rendant le fils de l'Empereur dépoſitaire, & qu'il crut ſon traité bien aſſuré, il ſe moqua du trop crédule Prince, qu'il remettoit toujours à des circonſtances plus favorables ; c'eſt-à-dire, à la mort de l'Empereur & au regne de ſon fils. Ce qu'il faut que

vous ſachiez encore, Madame, pour comprendre quelles difficultés rencontra Monſieur de Limeuil, c'eſt que toute la bonne volonté de Romikan eût peutêtre été impuiſſante pour mettre le Maure dans la jouiſſance de ſes droits; parcequ'eneffet ce vaſte pays (qui lui appartenoit bien par cette ſorte de droit que nous connoiſſons) étoit preſque tout entre les mains de pluſieurs petits Princes voiſins, Maures ou Marattes (c'eſt-à-dire noirs) qu'il falloit commencer d'en chaſſer; & que dans l'Inde les droits & les titres ne ſont rien ſans le pouvoir de les ſoutenir; & que le poſſeſſeur plus fort y eſt toujours regardé comme le légitime propriétaire. Voila quelle étoit la ſituation de ce prétendu protecteur de notre Compagnie, qui, aulieu d'avoir les moyens ſuffiſans pour lever des armées, ne pouvoit pas même entretenir la dixieme partie de domeſtiques que ſa condition exigeoit.

Le Comte manda tout cela dans le plus grand détail au Conſeil de Pondichery ; & qu'il étoit clair que Raja-Zaïd bien convaincu de l'abſolue nullité de ſes reſſources, ſe jettoit dans les bras des François, comme un homme qui n'a plus que cette voie à tenter : que le Prince Maure pourroit ſansdoute donner des Provinces à la Compagnie, pourvu qu'elle le mît en état de le faire ; ou plutot, qu'ayant ellemême à les conquérir, il lui feroit facile de retenir ce qu'elle trouveroit à ſa bienſéance, & de faire don du reſte au Soubab. Monſieur de Limeuil repréſenta que les Provinces que la Compagnie pourroit aquérir, quoique riches, lui rapporteroient peu & lui deviendroient peutêtre à charge ; parceque les Fermiers étant dans ce pays-là des Seigneurs qui levent des troupes & ne payent qu'autant qu'on en a ſoimême pour les y forcer, la Compagnie ſeroit obligée d'entretenir

en tout tems une armée dans chaque Province, où ceux qui la commanderoient feroient à la vérité de grands profits perſonnels, & trouveroient aſſez de moyens de s'approprier l'excédent des revenus, comme ils le verroient faire aux Commandans Indiens dans les Provinces voiſines : mais qu'il pourroit en réſulter encore de bien plus grands inconvéniens, celui, par exemple, de faire naitre chez nos rivaux de commerce, l'émulation des mêmes aquiſitions : ce qui feroit qu'à chaque guerre d'Europe, nous en aurions une dans l'Inde, dont la dépenſe pourroit plus qu'abſorber les bénéfices d'une ſociété de commerce, & dont il n'étoit pas vraiſemblable que le Gouvernement voulût faire les frais ; d'où il ſembloit réſulter qu'on s'expoſeroit à préparer la chûte de la Compagnie par les choſes même par leſquelles on croiroit l'affermir. Le Comte ajouta que ſi l'on ſe déterminoit pour le pre-

mier parti, qui étoit d'affifter Raja-Zaïd & de fe ménager des conceffions, il falloit choifir entre faire venir des troupes d'Europe, ou envoyer des fonds pour en lever dans l'Inde où l'on avoit la commodité de faire ce qu'on vouloit, pourvu qu'on fe rendît affez fort pour le foutenir. Il préféroit même ce dernier moyen, en envifageant la longueur & les dangers du tranfport des troupes Européennes, & les ombrages que pourroit faire naitre leur introduction dans l'Empire du Mogol. Il infiftoit cependant fur la néceffité d'avoir aumoins un corps de cinq ou fix cent François, fur la fidélité defquels on pût compter, dans ces circonftances critiques que les hazards de la guerre font naitre, & dans lefquelles le falut d'un parti dépend de la fermeté & de la fidélité d'un petit nombre de combattans. Enfin il ajoutoit encore qu'on ne hazarderoit que la dépenfe d'une premiere levée;

que l'expédition devant ſe faire dans un pays riche, & contre pluſieurs petits Princes trop diviſés d'intérêts pour ſe réunir, & dont quelques-uns avoient accumulé des tréſors, fruits de leurs rapines, les premiers progrés qu'on feroit, mettroient en état de tenter les autres, & d'étendre les levées à meſure que la conquête s'étendroit. Il joignit à ces détails un plan d'opérations que la ſituation des lieux lui feſoit juger le plus convenable, avec un état bien circonſtancié du premier armement & de la dépenſe qu'il exigeroit.

Le Conſeil de Pondichery fortement prévenu pour l'avantage des grandes aquiſitions, honteux peutêtre d'abandonner un ſiſtême qu'il avoit trop fait valoir, & un peu ſéduit auſſi par l'appas de ces fortunes particulieres à faire dans l'adminiſtration des Provinces cédées, répondit à Monſieur de Limeuil, que puiſqu'avec quelque dé-

pense on pouvoit espérer d'établir Raja-Zaïd dans ses Etats, il falloit suivre un projet dont le succès pourroit procurer de grands avantages. En conséquence on lui envoya d'assez grosses sommes qu'on se trouvoit à Pondichery, en attendant qu'il en arrivat d'autres de France; & on lui fit passer aussi quelques centaines d'Européens qu'on rassembla, lui enjoignant d'employer ces premiers secours à faire les préparatifs les plus propres à accélérer son expédition, & d'y mettre toute la diligence dont il seroit capable.

Le Comte se trouvant des moyens suffisans pour entreprendre quelque chose d'utile; & plus pressé par l'impatience de se signaler, que par les ordres qu'il recevoit, ne s'en tint pas à des apprêts. Après avoir pris de Raja-Zaïd tous les pouvoirs nécessaires, & fait ses conditions avec ce Prince, dont la premiere fut le don

de toutes les Provinces voisines de la côte & de nos établissemens, il se hâta de gagner une petite Province au fonds du Dekan, la seule où l'autorité de Raja-Zaïd fût reconnue, dumoins en partie. Je dis en partie, Madame; parceque, à parler rigoureusement, ce pays-là ne reconnoissoit point de Souverain: un Zemidar, ou Fermier, le regissoit depuis plus de vint ans, sur le pié d'une très modique somme qu'il trouvoit encore le secret de retenir, sous le prétexte de nonvaleurs ou de dépenses; & content de lever luimême de très gros revenus à son profit, il abandonnoit volontiers toutes les autres parties de l'autorité du Soubab, & laissoit vivre ses sujets dans une véritable anarchie. Le Zemidar haï acause de ses rapines, fesoit haïr Raja-Zaïd qu'on ne connoissoit pas, & au nom duquel se fesoit tout le mal: desorte que le Comte y paroissant de sa part, eut à dissiper

la

la prévention que cela y répandoit contre lui, & une plus forte qui y étoit établie contre le Prince. Ces deux obstacles furent bientot levés, & les premiers fruits de la considération & de la confiance que s'aquit le Chef François, furent d'établir solidement l'autorité du Soubab, & de le faire désirer dans une Province dont les sujets eussent été capables auparavant de lui fermer euxmêmes l'entrée. Dès que le Comte vit une peuplade étendue sur laquelle il pouvoit compter, il y leva quelques troupes, & d'autres en plus grand nombre dans l'intérieur du pays, où pour de l'argent on trouve des soldats à toute heure: & comme il avoit fait en secret tous ses aprovisionnemens, pour être en état d'agir avec le premier corps qu'il formeroit, il fondit inopinément sur les Provinces voisines, dont il s'empara sans peine; s'en fit remettre les revenus, qui alloient être

portés dans les coffres des usurpateurs augmenta son armée, & se vit en état de poursuivre la conquête avec les plus flatteuses esperances ; lorsque Raja-Zaïd luimême arrêta ses progrés & le jetta dans des dangers auxquels il n'échappa que par une espece de miracle.

Raja-Zaïd toujours en peine de sa subsistance, ayant oui dire qu'un Officier de sa connoissance quittoit un petit gouvernement qu'il avoit dans une Province appartenante à l'Empereur & voisine du Dekan même, fit demander ce commandement pour lui par Romikan, & céluici par le fils du Monarque. L'Empereur ne voulut pas refuser une chose qui n'auroit pas été une faveur pour un homme du commun ; & il ordonna au Vizir d'y envoyer Raja-Zaïd. Quoique Monsieur de Limeuil eut quelque peine de voir le Prince Maure solliciter un emploi si fort audessous de lui, il ne fut pas

fâché de le voir s'approcher de ses Etats, où il esperoit le faire paroitre bientot à la tête de son armée, avec l'éclat nécessaire pour s'attirer le respect qui lui étoit dû. Mais il arriva qu'on avoit fait une grande méprise; car le Gouverneur que Raja-Zaïd venoit remplacer, ne quittoit pas son commandement, mais s'en absentoit seulement pour quelques mois dont il avoit besoin pour ses affaires. Cet Officier, homme sans merite & peu considéré, mais fort de l'appui du Vizir avec lequel il avoit une alliance, demanda à hauts cris à être remis dans son commandement; & le Ministre disposé à le favoriser autant qu'à mortifier Romikan, prit prétexte de ce qui se passoit dans les Etats de Raja-Zaïd, qu'il peignit comme un ambitieux, qui, sur quelques prétendus droits chimériques, tranchoit du Monarque, osoit entreprendre de dépouiller les Princes du Dekan, & ne

s'étoit fait donner un commandement, que pour y employer les troupes de l'Empereur même, dont il n'aspiroit pas moins qu'à envahir les Provinces. Le Vizir se contenta de faire très sérieusement ces plaintes au fils du Grand Mogol, pour intimider le jeune Prince & l'empêcher de parler en faveur de son protégé; & sûr, après cela, que personne n'oseroit dire un mot contre ce qu'il alloit faire, il manda à Raja-Zaïd de quitter son gouvernement dans lequel il ne venoit que d'arriver. Monsieur de Limeuil qui s'étoit rendu auprès de Raja-Zaïd pour lui faire sa cour & s'entretenir des esperances flatteuses qu'il pouvoit fonder sur ses premieres tentatives, trouva un Prince consterné, comme si l'on le chassoit du trône de ses peres; il essaya inutilement de lui remettre l'esprit, & de l'empêcher de céder à un ordre insolent, qui ne lui étoit pas même annoncé sous une forme qui l'obligeat

à la moindre obéiſſance ; car le Vizir, ſoit par dédain ou par prudence, n'avoit point envoyè d'ordre direct au Prince Maure, mais le lui avoit ſeulement fait donner par un Gouverneur voiſin, qui en qualité de Généraliſſime des troupes, étoit ſon Supérieur. Le Comte lui repréſentoit qu'ayant été envoyé dans ſon commandement par un ordre expédié ſous le ſceau de l'Empereur & ſigné de ſa main, non-ſeulement il n'étoit pas obligé de l'abandonner ſans un ordre de même nature, mais qu'il ſe rendroit même coupable en le feſant; qu'au ſurplus il devoit lui être indifférent de quelle maniere on interprétat ſa réſiſtance à la Cour de Delhi, puiſque dans quelques mois il pouvoit être dans ſes Etats a la tête d'une forte armée, où il ſe moqueroit des ordres d'un Vizir. Il eut beau faire ; le craintif Prince ſe hâta de partir, comme s'il eût eu tous les ſatellites du Grand

Mogol à ses trousses. Il commença par écrire une lettre soumise au Vizir, pour l'assurer de sa promte obéissance, & il en écrivit une autre à Romikan. Devineriez-vous, Madame, ce qui fit le sujet de cette derniere? Ce fut une longue suite de plaintes contre ce François qu'il accusoit d'être seul auteur de ce qui se passoit dans le Dekan & qui indisposoit la Cour de Delhi; il le peignoit comme un audacieux, chimérique, insensé, qui avoit la folie de vouloir le faire, malgré lui, Souverain du Dekan, & de conquérir ce pays avec une poignée d'hommes assez fous pour suivre un autre fou: Raja-Zaïd ne fit pas tout-à-fait cette démarche de luimême. Pour s'en retourner de ce commandement d'où l'on le chassoit avec ignominie, il n'avoit pas un écu, ni pour les dépenses de son voyage, ni pour aller subsister ailleurs; & Monsieur de Limeuil ne fut pas d'avis de lui aban-

donner des fonds qui lui étoient confiés pour mettre ce Prince sur le trône & non pour le faire subsister dans une infructueuse obscurité. Le Comte s'étoit contenté de lui faire passer quelques secours d'argent pris sur le produit de ses premieres conquêtes ; & alors il lui offrit de le faire subsister dans son gouvernement, prenant sur lui de lui en faire percevoir les émolumens, & s'engageant à y suppléer, s'il ne parvenoit pas à l'en faire jouir ; comme il s'engageoit à le recevoir, à tout événement, dans son armée, s'il arrivoit que la Cour de Delhi prît des mesures pour sa révocation, auxquelles il fallût céder. Le Prince Maure ne trouvant aucun de ces partis de son gout, avoit fait venir Moragirao qui étoit ce Zemidar ou Fermier dont je vous parlois toutal'heure ; & à force de prieres & de conditions onéreuses, il en avoit tiré quelqu'argent. Moragirao n'avoit jamais vu le Soubab ; la

grandeur de son nom lui en imposoit ; & c'étoit ce respect qui l'avoit empêché de prendre parti ouvertement contre le Comte qui le représentoit par ses pouvoirs, & dont il n'avoit osé jusques-là traverser les opérations, que par des brigues cachées que l'habileté de Monsieur de Limeuil rendoit inutiles. Dailleurs le Zemidar ne se seroit jamais flatté de détruire, dans l'esprit de son maitre, un étranger qui sembloit lui être envoyé par le ciel, & dont les premiers succés tendoient visiblement à le mettre sur le trône. Mais un moment lui ayant suffi pour connoitre à quel foible Prince il avoit à faire, il osa entreprendre alors de se défaire d'un homme dont la présence l'incommodoit, & dont les succés devoient tarir la source de ses gains illicites. Raja-Zaïd n'avoit obtenu que peu d'argent, & en demandoit davantage : le Zemidar fit entendre sans détour que cela tenoit

à l'éloignement du Chef François qu'il accusa, pour la forme, de plusieurs choses atroces ; ce que le Prince Maure promit sans hésiter, laissant-là son Dobachi ou interprete, pour poursuivre la négociation. Après cet exploit, Raja-Zaïd alla se confiner à cinquante lieues de là, chez un Paleagar ou Seigneur de sa connoissance, d'où il continua d'écrire à la Cour de Delhi contre le Comte qui étoit retourné dans le Dekan, où il redoubloit d'activité pour accélérer le rétablissement du Prince Maure.

Cependant Moragirao mieux instruit encore par le Dobachi qu'il mit à peu de frais dans son parti, & sachant bien qu'il n'y avoit condition si extraordinaire qu'on n'obtînt du Soubab pour un peu d'argent, ne se fatigua plus l'esprit à dresser de grandes machines pour l'éloignement de Monsieur de Limeuil : il n'étoit question que de tirer celuici de son armée, à la tête

de laquelle personne ne pouvoit lui faire la loi. Moragirao convint avec le Dobachi que le Soubab son maitre écriroit au Chef François une lettre pressante, pour l'engager à venir passer deux jours avec lui au château du Paleagar, pour y conférer sur d'importantes dépêches qu'il avoit reçu de la Cour de Delhi, & pour traiter en même tems avec quelques Seigneurs du pays qui offroient des troupes & des munitions. Et l'on convint encore qu'à l'instant que le Comte arriveroit chez le Paleagar, Raja-Zaïd, sans entrer dans aucune explication, lui ordonneroit de partir à l'heure même pour la Cour de Delhi, où le Vizir le mandoit pour rendre compte de sa conduite : c'étoit ensuite l'affaire de ces deux honnêtes gens d'épargner au Comte la fatigue d'aller loin ; c'est-à-dire en bon françois, que s'ils l'avoient en une fois en marche, c'étoit fait de lui. Tout s'arrangea jusques-là

comme ils le désiroient. Le Dobachi, muni de la lettre du Prince Maure, se rendit auprès de Monsieur de Limeuil pour la lui remettre, & prit son tems pour le rencontrer à quelques journées de son armée, dont des affaires de détail l'avoient éloigné, presque seul, avec peu de valets & presque sans escorte. Le Comte voyant combien la lettre de Raja-Zaïd étoit pressante, & considérant que c'étoit un voyage de peu de jours, ne fit aucune difficulté de déférer à la demande du Prince, seulement pour ne pas le désobliger, & non qu'il esperat tirer aucun avantage de ces prétendus traités qui auroient été entamés par de si mauvaises mains. Il partit sur le champ avec un seul éléphant, & suivi de dix ou douze des cavaliers françois ou indiens qui formoient son escorte ordinaire. Le lendemain, il fut un peu surpris de voir Moragirao se joindre à eux & les suivre; il connoissoit les

mauvais desseins de cet homme dont les humbles révérences ne le trompoient pas ; avec cela, l'intelligence qu'il apperçut entre le Zemidar & le Dobachi de Raja-Zaïd, lui fit soupçonner que ce voyage pouvoit couvrir un piege. Cependant comme il étoit également incapable de se jetter sans nécessité dans les dangers, & de reculer à la vue de ceux qui naissoient naturellement des circonstances, il continua de marcher avec la même tranquillité, sachant bien que rien ne déconcerte tant les complots des méchans, craintifs & lâches, que de leur montrer toujours un front supérieur à la peur. Le Dobachi qui craignit de trouver la résolution de son maître ébranlée, prit le lendemain les devans pour la fortifier, & fit assez de diligence pour gagner quelques heures sur les autres; mais il s'en fallut beaucoup qu'il trouvat dans le Prince Maure le courage d'exécuter ce qu'il avoit pro-

mis. Raja-Zaïd, eneffet, fesoit le bien ou le mal comme on vouloit, pourvû qu'il ne lui en coutat aucun effort; mais là où il en falloit un, il n'avoit pas plus de force pour une action mauvaise que pour une bonne. Son Dobachi avoit beau lui dire & lui répéter qu'il falloit faire partir le Chef François au moment qu'il mettroit pié à terre, qu'il ne falloit pas qu'il couchat au château, qu'il s'y arrêtat seulement : le Soubab sentant toute l'absurdité de cette proposition, mouroit de honte & de regret d'avoir fait une si ridicule promesse. Si vous voulez connoitre, Madame, combien l'idée étoit extravagante, il faut savoir qu'on étoit à l'heure de la nuit qui répond à nos dix heures du soir en hiver ; & qu'il ne s'agissoit de rien moins que de faire partir à cette heure, sans le laisser reposer, & pour un voyage de deux cent lieues, par un pays moitié désert, sans route & sans gîtes, un

homme qui venoit de marcher trois jours à journées forcées, par un tems de pluie & d'horribles chemins: qui encore? un Général qui lui conquéroit des Etats, & avec lequel il ne pouvoit qu'avoir à conférer sur les plus importantes affaires. Aussi le timide Raja-Zaïd tomboit en convulsion en comptant les minutes jusqu'à l'arrivée du Comte: & pour déguiser le principe honteux de sa crainte, il s'efforçoit de la communiquer à ses hôtes, en leur peignant le François comme un redoutable Pirate qui seroit venu pour donner assaut à la maison & la brûler. Monsieur de Limeuil arriva enfin, & vit une scène qui ne pouvoit qu'accroître ses soupçons: un Prince confondu de la bassesse du rôle qu'il jouoit, qui, comme pour appaiser deux coquins auxquels il ne tenoit pas tout ce qu'il avoit promis, affectoit de les caresser, & de traiter froidement l'étranger, son bienfaiteur &

l'objet de leur haine : le perfide Dobachi perplexe, dans l'effroi de voir éventer un complot qui pouvoit retomber sur lui : & l'avare Zemidar, qui dissimulant peu son mécontentement, sembloit menacer le foible Soubab par des regards farouches. D'un autre côté, l'accueil froid & composé du Paleagar & de sa femme, fesoient assez entendre au Comte qu'on n'avoit pas épargné les insinuations désavantageuses : tout l'avertissoit qu'on poussoit le Prince Maure à quelque mauvaise action. A toutes ces dispositions qui sembloient se réunir pour effrayer le Comte, il opposa cette dignité froide & polie, qui force à accorder les civilités extérieures ; & il conserva seul une contenance assurée & un visage sérein, aumilieu de ces Indiens qu'il croyoit, & avec raison, occupés du soin de le perdre.

Le lendemain, Monsieur de Limeuil eût d'autres lumieres par l'arrivée d'un

valet-de-chambre qui vint le joindre chez le Paleagar. C'étoit un garçon fidele & intelligent, que le Comte avoit eu ſoin de s'attacher en partant de Paris, avec deux ou trois autres domeſtiques qui avoient ſervi ou lui ou ſon pere. S'étant trouvé celuici auprès de lui, lorſque le Dobachi de Raja-Zaïd étoit venu le joindre, il l'avoit envoyé au dépôt de ſes bagages, pour y prendre quelques hardes dont il avoit beſoin, & des papiers qu'il vouloit faire voir au Soubab. Le valet-de-chambre qui avoit fait une extrême diligence, raconta à ſon maître qu'à l'inſtant qu'il entroit dans la maiſon où étoient ſes effets, il y étoit arrivé un frere de Moragirao, muni d'un ordre ſigné de Raja-Zaïd, pour les mettre ſous le ſceau du Prince; & qu'il s'étoit diſpoſé à exécuter ſur le champ ſon ordre, avec des paroles menaçantes & injurieuſes pour le Chef François. Cette demarche combinée

avec l'ordre envoyé ſubitement au Comte, ayant fait penſer au valet-de-chambre, que cela couvroit quelque trahiſon; & ce garçon ayant penſé auſſi très ſenſément, que les papiers de ſon maitre ſeroient la choſe dont on auroit le plus d'empreſſement à s'emparer, il avoit eu l'adreſſe de détourner promtement un portefeuille dans lequel il ſavoit que le Comte ſerroit les plus importans; & c'étoit tout ce qu'il lui apportoit, avec une lettre d'un honnête Indien, qui renfermoit ces quatre lignes.

« Seigneur, le perfide Moragirao » dont toute cette Province connoit » les mauvais deſſeins, fait répandre » ici le bruit que vous avez perdu la » confiance du Prince Raja-Zaïd, & » d'autres bruits encore plus inſolens » qui tendent à diſſiper votre armée. » Si votre vie vous eſt chere, ne laiſſez » pas éloigner de vous Moragirao qui

» n'osera jamais rien entreprendre sous
» vos yeux, & ne souffrez pas qu'il
» retourne ici avant vous. Je conjure
» votre Seigneurie, par l'attachement
» qu'elle me connoit pour sa personne,
» de ne pas négliger un avis dont sa vie
» peut dépendre ».

Quand Monsieur de Limeuil reçut ces étranges nouvelles, il avoit un entretien avec Raja-Zaïd, qui, pour donner une couleur à ces dehors équivoques qui sembloient couvrir tant de choses, reprochoit au Comte la prétendue témérité d'une entreprise qui lui attiroit le ressentiment de la Cour de Delhi, sans lui donner aucune espérance raisonnable de voir jamais achever ni même avancer une conquête commencée avec si peu de moyens. Le Comte qui, avec tout autre homme, auroit sansdoute été surpris de s'entendre reprocher de faire une chose très difficile qui prou-

voit la supériorité de son génie & de ses talens, dédaigna le foible triomphe de relever le ridicule d'une telle accusation, & se contenta de retracer en peu de mots la justesse de ses combinaisons, par lesquelles il fesoit voir si clairement que les difficultés qui lui restoient à surmonter étoient légeres, en comparaison de celles qu'il avoit déja surmontées, qu'il eut bientôt convaincu Raja-Zaïd de la solidité de ses esperances. Mais, ce que vous aurez peutêtre de la peine à croire, Madame, c'est que cette perspective causa au Soubab une nouvelle frayeur, & qui fut de fort bonne foi: le pauvre Prince, eneffet, craignoit tant d'irriter ses ennemis, & il étoit si certain que sa prospérité les irriteroit, qu'il ne la craignoit guères moins que sa mauvaise fortune! Le Comte qui l'avoit quitté pour recevoir son messager, retourna sur le champ auprès de lui, & lui demanda d'un ton froid &

sérieux si c'étoit véritablement par son ordre qu'on eût arrêté son bagage, & qu'il se trouvat exposé aux insolences de Moragirao ? Raja-Zaïd, au-lieu de répondre, s'enfuït comme un homme foudroyé, pour aller s'enfermer dans son appartement, d'où il envoya bientot à Monsieur de Limeuil un *kaoul* ou écrit rempli des plaintes qu'il lui avoit déja faites, & de beaucoup d'autres non moins ridicules qu'il étaloit, comme une apologie de son étrange conduite.

Vous croyez bien, Madame, que Monsieur de Limeuil auroit ri de bon cœur, si sa situation eût été moins grave : il chercha inutilement Raja-Zaïd pendant le reste de la journée, & lui fit envain demander vint fois la permission de l'entretenir ; sur la fin du jour, il prit le parti d'avoir à son tour recours à l'écriture, & il envoya la lettre suivante au Soubab.

» Seigneur. J'use de la méthode que

» vous me tracez, qui eſt de commu-
» niquer par écrit avec vous, étant
» ſous le même toit où vos ordres
» m'ont appellé pour conférer ſur le
» rétabliſſement de votre trône. Je
» laiſſe les reflexions qui ſe preſen-
» tent, comme étant toutes devenues
» inutiles par l'état où ſont les choſes,
» que je n'ignore point. Je ſuis infor-
» mé que Moragirao marchande ma
» vie; je ne crois pas même qu'il
» veuille l'acheter fort cher: un mil-
» lier de roupies à gagner lui ſuffira
» toujours pour ne pas regretter de l'y
» avoir ſacrifiée; mais il me ſembloit
» qu'elle pouvoit être pour vous de
» quelque prix. Qu'il ſuive ſon pro-
» jet, je vais ſuivre les miens ſans plus
» de terreur que je n'en ai en allant
» donner une bataille: quand j'ai en-
» trepris cette expédition pour le ſer-
» vice de mon maitre, je me ſuis dé-
» voué à la mort à laquelle les circonſ-
» tances ne font rien, n'y en ayant

» ici d'honteuſes que pour ceux qui la
» méditent. Si l'Auteur Souverain de
» mes jours n'en a pas marqué le terme
» à cette journée, Moragirao & vos
» autres aſſaſſins auront envain réſolu
» d'en trancher le cours ; dans une
» embûche ou dans les combats, je
» ſubirai avec la même reſignation les
» decrets de cet Etre Suprême, & je
» les ſeconderai, s'ils ſont pour me con-
» ſerver. Je me diſpoſe à partir de-
» main au ſoleil levant ; Moragirao
» peut m'attendre ſur le chemin de
» mon armée : ſi je la joins, j'eſpere
» vous remettre bientot des Etats ſou-
» mis que vous ſerez le maitre de gou-
» verner ou d'abandonner ; & je met-
» trai le Roi mon maitre en poſſeſſion
» des Provinces qui lui appartiennent
» par le traité qui vous aura aſſuré
» toutes les autres. Je me propoſe
» d'emmener le détachement que je
» vous avois donné pour votre eſcor-
» te, qui vous ſervira mieux à con-
» quérir vos Etats »,

Le Comte, après avoir envoyé sa lettre, donna publiquement ses ordres pour partir le lendemain, comme il l'écrivoit ; mais Moragirao lui préparoit d'autres affaires. On avoit logé Monsieur de Limeuil dans un batiment détaché du château, sous prétexte de lui procurer plus de commodité ; mais en effet, pour tenir plus librement auprès de Raja-Zaïd les conseils où devoit se résoudre la perte du Comte. Pendant que celuici reposoit tranquillement, après avoir fait les apprêts de son voyage, Raja-Zaïd qui ne se trouvoit plus de forces pour soutenir l'embarras de sa situation, partoit à petit bruit pour une maison du Paleagar, éloignée de cellela de quelques journées ; laissant à son Zemidar & à son Dobachi à démêler comme ils pourroient cette fusée, & à se tirer d'affaires avec le François irrité. Moragirao n'en demandoit pas davantage : il voyoit fort bien que par cette de-

marche, c'étoit lui livrer Monsieur de Limeuil pour en faire tout ce qu'il voudroit ; & il crut avoir un moyen assuré de preparer sa perte, qu'il regardoit désormais comme non moins nécessaire pour son avarice que pour sa sureté.

Vous venez de voir, Madame, que Monsieur de Limeuil, dans sa lettre au Prince Maure, parloit d'un détachement qu'il comptoit emmener avec lui. C'étoit un corps de *Cipayes*, ou soldats Maures dont son armée étoit presque toute composée ; le Comte avoit donné ceuxci à Raja-Zaïd pour décorer sa retraite (si peu honorable par ellemême,) avec d'autant moins de répugnance, que dans ce moment il donnoit un relache à son armée, dont il avoit suspendu les opérations. La subsistance de cette troupe avoit été reglée avec Moragirao, qui s'étoit aussi chargé d'en payer la solde, sur des fonds qu'il avoit en mains ; & qui s'étoit

s'étoit engagé à tout cela par un écrit que le Comte s'étoit fait remettre. Il faut que vous sachiez encore, Madame, que c'est l'usage parmi ces troupes Maures d'assassiner leurs chefs, sans autre forme, quand elles ne peuvent pas s'en faire payer. Moragirao croyoit être bien assuré que Monsieur de Limeuil ne portoit pas avec lui l'argent qu'il pouvoit avoir en caisse, & qu'il devoit s'en trouver très peu au lieu où il étoit en ce moment; & il se croyoit plus assuré encore que le Comte n'avoit pas à l'écrit par lequel il pouvoit convaincre les Cipayes de la perfidie du Zemidar. Sur ces deux suppositions, bienloin d'engager Raja-Zaïd à emmener avec lui son escorte (ce qu'on n'auroit pu faire d'ailleurs avec assez de secret pour cacher le départ du Soubab) il ne mit aucun obstacle aux dispositions que le Chef François avoit ordonnées: mais une heure aprés le départ de Raja-

Zaïd, & étant luimême prêt à partir, il fit éveiller les principaux Officiers des Cipayes, auxquels il dit, comme de la part du Soubab, que ce Prince trop informé des mauvais déportemens du Chef François, venoit de lui retirer sa confiance & les pouvoirs qu'il lui avoit donnés; qu'il dédaignoit de tremper ses mains dans le sang de l'étranger, & qu'il se contentoit de le renvoyer vers ceux qui le lui avoient envoyé. Moragirao ajouta qu'un des crimes du François étoit de s'approprier les fonds destinés aux levées & à l'entretien des troupes; qu'il se disposoit à emporter la paye de leur détachement, aussi-bien que celle de leurs camarades qui étoient à l'armée; & que c'étoit à eux à ne pas le laisser partir qu'il ne les eût payés. Moragirao qui retenoit luimême la paye des Cipayes, qu'il s'étoit contenté de faire subsister assez mal, étoit bien sûr que la troupe mutinée alloit

investir le Général étranger, pour lui demander cette paye avec menaces; & comme il croyoit le François hors d'état de satisfaire à cette demande, il ne doutoit pas que dans peu d'heures il n'en fût assassiné. Après cette meurtriere harangue, le Zemidar monta à cheval avec son digne ami le Dobachi, & ils allerent se cacher à peu de distance, pour voir jouer cette mine dont l'effet leur paroissoit si assuré. Mais, outre les ressources que le Comte se préparoit par sa sagesse, la Providence lui en avoit encore ménagé d'autres dont ses lâches ennemis ne se doutoient pas.

Monsieur de Limeuil affectoit de faire croire qu'il portoit toujours peu d'argent avec lui dans ses courses particulieres, pour ne pas attirer l'attention des *Kalers*, qui sont une race de voleurs Indiens qui marche par bandes souvent très nombreuses, comme un corps de milice, & cherche

du butin partout où elle se trouve la plus forte. Cependant, comme le Comte savoit très bien qu'avec de l'argent on se tire dans ce pays-là de beaucoup de situations embarrassantes & subites qu'on n'a pu prévoir, il en avoit toujours avec lui secrettement une certaine provision; & c'étoit pour couvrir ce petit mystere, qu'il ne marchoit jamais sans un ou deux éléphans à sa suite, sous prétexte de se pourvoir de vivres & d'autres commodités: & vous savez peut-être, Madame, ce que c'est qu'un éléphant, sur lequel on transporteroit une maison entiere. Ainsi, contre l'attente du perfide Moragirao, le Comte avoit là de l'argent plus qu'il ne lui en falloit pour appaiser la troupe mutinée; & il avoit aussi de quoi s'en procurer beaucoup davantage, par les suites d'un agréable événement que je vais vous raconter en peu de mots.

Quelques mois auparavant, Mon-

ſieur de Limeuil étant un jour à peu de diſtance de ſon armée, pour reconnoitre un terrein ſur lequel il vouloit la porter, entendit tout à coup un bruit de mouſqueterie mêlé de cris perçans dont quelques uns venoient juſqu'à lui; ce qui l'engagea à ſe porter avec la plus grande diligence vers le lieu de la ſcène qui pouvoit intéreſſer quelqu'un de ſes partis: heureuſement il y avoit peu de chemin à faire; & le Comte mieux monté que les cavaliers de ſon eſcorte, y fut arrivé en un inſtant accompagné de trois on quatre des plus leſtes. Il vit un vieillard vénérable qui lui parut être un marchand Arménien, & qui ſecondé de ſept ou huit valets armés de carabines & de ſabres, ſe défendoit avec intrépidité contre une bande de Kalers. Le Comte n'héſita pas pour voler au ſecours du courageux vieillard; & comme ſon eſcorte le ſuivoit de très près, les Kalers

peu accoutumés à de rencontres ſi chaudes, ſe hâterent de quitter une partie où l'énorme ſupériorité du nombre ne leur ſervoit plus de rien, & prirent la fuite, laiſſant pluſieurs de leurs compagnons tués & bleſſés. Le vieillard étoit légérement bleſſé auſſi-bien que quelques hommes de ſa ſuite, & ſon convoi de bêtes de charge auquel les Kalers en vouloient, étoit dans un grand deſordre. Le Comte lui offrit de le conduire à ſon camp, où il lui promettoit tous les ſecours dont lui & les ſiens auroient beſoin: ce que le marchand accepta avec la noble confiance que devoit lui inſpirer le ſervice qu'il venoit de recevoir. Monſieur de Limeuil, trompé par l'habit, avoit parlé Perſan au vieillard, croyant que c'étoit ſa langue naturelle; & le faux Arménien lui avoit répondu dans la même langue qu'ils parloient l'un & l'autre apeuprès auſſi bien; mais ayant entendu le Comte donner

des ordres en françois à ses gens, & trouvant que son air & ses manieres n'avoient rien d'un Asiatique, il le surprit agréablement en lui disant que si sa conjecture ne le trompoit pas, il avoit le double bonheur de devoir la vie à un homme de sa nation. Le Comte lui ayant fait connoître qu'il n'étoit pas moins touché de cette agréable circonstance, le Marchand ne voulut pas différer d'un instant à se faire connoitre de son libérateur, & à lui expliquer par quels incidens il se trouvoit en Asie & dans une profession pour laquelle il n'étoit pas né. « Je » suis né en Bourgogne, lui dit il, » & on me nomme Monsaugeon : je » commandois un bataillon au secours » que le Roi envoya en 1620 au Siege » de Candie ; c'est-là que je fus fait » prisonnier par les Turcs, dans une » action où l'on me crut tué ; on me » mena à Constantinople. La Porte » mécontente des secours que la France

» donnoit à ſes ennemis, conſervoit
» encore des égards pour les François
» en général, mais elle n'en avoit
» point pour ceux qui étoient pris les
» armes à la main contr'elle : auſſitot
» qu'on eût guéri mes bleſſures, je
» fus vendu pour eſclave, & l'on m'aſ-
» ſura que je ferois de vains efforts
» pour recouvrer ma liberté, dont il
» me fut impoſſible de m'occuper de
» quelques années. Le Patron qui m'a-
» cheta étoit un riche marchand qui
» feſoit un grand commerce en Perſe,
» où il me mena preſqu'auſſitot que
» je fus à lui. Je n'ai pas connu de
» ma vie un plus honnête homme &
» plus généreux : je n'étois pas avec
» lui depuis ſix mois, qu'il m'auroit
» donné la liberté de bon cœur, ſi
» j'avois voulu faire une demarche
» qui m'eût attaché à ſa patrie, c'eſt-
» à-dire, changer de religion ; & à
» cette condition, il n'y avoit point
» d'avantages que je ne puſſe attendre
de

» de sa générosité. Mon Patron fut » bientot persuadé que rien ne me re- » soudroit à un tel changement ; & il » ne combattit plus une resistance dont » il avoit la droiture de me tenir » compte : mais il me déclara qu'il fal- » loit prendre mon parti sur l'espoir » de retourner dans ma nation, tant » qu'il seroit en vie ; que je pouvois » le regarder comme un ami, comme » un frere ; mais que nous ne nous » séparerions pas. Il me tint parole à » tous égards, il me donna toute sa » confiance avec le secret de ses af- » faires, il ne se procura jamais de » commodités qui ne me fussent com- » munes, il voulut que j'eusse une » part dans son commerce ; & quand » il mourut, il prit ses mesures pour » que je pusse disposer librement du » bénéfice qui m'en revenoit, auquel » il ajouta un don considérable, avec » celui de ma liberté. J'avois fait con- » noissance dans nos voyages de Perse,

» avec un Marchand Arménien qui fe-
» soit un négoce très étendu dans les
» Cours de ce vaste Empire : il me
» proposa & me pressa de m'associer
» avec lui, pour continuer une pro-
» fession qui m'étoit devenue familie-
» re, & me fit envisager qu'avec les
» fonds que je me trouvois & les lu-
» mieres que j'avois aquises, je pou-
» vois me promettre de faire en peu
» de tems une grosse fortune. Je vous
» avoue que cette perspective me
» tenta : l'habitude m'avoit fait aimer
» le commerce, & y avoit accoutumé
» mes idées ; dailleurs celles qu'il pre-
» sente dans ce pays-là, sont différen-
» tes de celles qu'on en a dans le
» nôtre. Les voyages curieux qu'il fait
» faire, les communications assez in-
» times qu'il procure avec les person-
» nes les plus considerables & même
» avec de grands Souverains ; à quoi
» il faut ajouter le danger d'être atta-
» qué à tout moment, qui oblige à se

» tenir dans une espece d'état de guer-
» re ; tout cela ôte de cette profession
» une bonne partie de ce qu'elle a de
» choquant pour la fierté de notre naif-
» sance. Je considérai encore que j'en
» avois fait tous les fraix ; & que me
» trouvant marchand depuis vint ans,
» je ne le serois pas plus pour y avoir
» passé quelques années encore, qui
» pouvoient me donner une opulence
» capable de rendre plus agréable le
» repos que je me proposois d'aller
» gouter bientot. Mes succés ont sur-
» passé mon attente & mon ambition :
» il y a deux ans que mon associé fort
» riche & un peu infirme, me força
» par ses importunités, à me charger
» seul du commerce que nous fesions
» tous deux, dont il m'abandonna gé-
» néreusement tous les bénéfices. Cette
» circonstance retarda malgré moi ma
» retraite après laquelle je soupire de-
» puis lontems, & que j'ai enfin, gra-
» ces au Ciel, résolue & préparée.

» Cette caravanne qui, ſans votre gé- » néreux ſecours, alloit être l'époque » du terme de ma vie, eſt la derniere » que je ferai. J'ai de grands intérêts » à regler à la Cour de Delhi, & » d'autres à Ormus; après quoi rien » ne m'empêchera de regagner ma pa- » trie, ſi la Providence m'accorde la » conſolation de la revoir avant de » mourir ».

Comme les noms vous ſont connus, Madame, vous ſavez déja que Monſieur de Limeuil trouvoit un parent dans le vieillard qu'il venoit de ſecourir ſi utilement : il n'avoit pas voulu l'interrompre; mais il l'écoutoit avec cet air animé que donne la joie d'une douce ſurpriſe, & qui ne montre qu'une impatience modeſte de l'exprimer. « Monſieur, lui dit-il, il y a ici » pour moi plus d'une agréable ſur- » priſe; & le Chevalier de Monſau- » geon trouvera ſansdoute Limeuil fort » heureux d'avoir été porté par ſon

» étoile au fonds de l'Inde ; pour y
» conserver des jours si chers ? » Au
nom de Limeuil, le vieux Chevalier
fit une exclamation d'étonnement &
de joie, & fut quelque tems sans pouvoir donner d'autres signes de son
extrême ravissement. Pendant quelques
jours qu'il passa encore avec le Comte, il se fit expliquer par quelles circonstances il se trouvoit aumilieu de
l'Empire du Mogol, à la tête d'une
armée : & ayant bientot connu tous
les sujets qu'il avoit d'admirer & de
chérir cet aimable parent, indépendament de ce que lui dictoit sa reconnoissance, il ne voulut pas differer
d'un seul jour à lui en faire ressentir
les effets. Avant de le quitter, il lui
dit : « Mon cousin, dans ce pays-ci
» & surtout dans le métier que vous
» y faites, l'argent peut tirer tout
» seul de beaucoup de mauvais pas ;
» on ne sauroit trop y en avoir : ainsi
» j'exige que vous commenciez dès au-

» jourdui à vous servir d'un bien dont
» vous êtes héritier à plus d'un titre.
» Ce n'est pour moi que la partie la
» moins précieuse de ce que vous avez
» sauvé des mains des Kalers ; & je
» ne me flatte pas de trouver dans
» ma famille un autre homme aussi di-
» gne de posséder les richesses que je
» dois à mes longs travaux ». Monsieur de Limeuil, toujours généreux, voulut resister envain à une libéralité qu'il ne se croyoit pas, à la vérité, nécessaire : son parent le contraignit d'accepter des traites pour plus de cinq cent mille écus sur des marchands Danois & Hollandois qui étoient dans les meilleures villes du Dekan, & dont il pouvoit recevoir des fonds sur-le-champ, à chaque besoin qu'il en auroit.

Voila, Madame, quelles étoient les ressources qu'avoit le Comte, & qu'on ne lui croyoit pas : vous allez voir quel usage il sut en faire. En s'éveil-

lant au lever de l'aurore, il apprit qu'on appercevoit un mouvement séditieux dans la troupe des Cipayes, qui s'avançoit tumultueusement vers son logis ; & avant qu'il eut eu le tems de s'habiller, un Aide de camp vint lui dire que les soldats mutinés demandoient leur paye qu'ils sembloient croire que le Général François vouloit leur retenir ; & qu'on les voyoit dans ces dispositions funestes qui menacent la vie de leurs Chefs. A cette nouvelle, le Comte acheve de s'habiller à la hâte, sort & s'avance jusqu'au milieu des Cipayes d'un pas tranquille, en fesant signe de la main qu'il veut parler ; & s'adressant aux Officiers, il leur demande avec sévérité quels sont les auteurs de la confusion qu'il apperçoit, & d'où vient qu'on n'est pas prêt à partir, selon l'ordre qu'il en a donné la veille ? Ensuite se tournant vers les soldats dont quelques-uns fesoient entendre des murmures

confus, il leur dit du même ton sévére, *de quoi vous plaignez-vous ?* A cette demande, toute la troupe s'écrie qu'on retient sa paye, & qu'elle veut l'avoir & sur-le-champ. Monsieur de Limeuil fait signe une seconde fois qu'on l'écoute; & appellant les Officiers chargés du décompte, il s'enquiert d'eux si Moragirao n'a pas payé exactement la troupe, & combien il peut lui être du ? C'est alors qu'il apprit que Moragirao venoit de partir, après avoir fait entendre aux troupes que le Général François se retiroit & se proposoit d'emporter leur paye. Aussitot le Comte commande un Officier auquel il donne trente cavaliers des plus lestes, & le charge de courir après Moragirao & de le lui amener: il lui en donne un ordre par écrit, auquel il met sa *chappe*, ou cachet, avec celle du Soubab; par où il fait voir aux Maures qu'il n'y a rien de changé à son autorité. Cependant il

commande aux Cipayes de se former en troupe, ce qui s'execute sans resistance : alors il se rapproche de la tête du détachement, & demande si l'on a besoin d'argent en attendant qu'on ait eu satisfaction du Zemidar? Quelques voix sorties des rangs de loin en loin, firent entendre des cris assez foibles de *paye & d'argent*. Sur quoi le Comte adoucissant un peu la sévérité de son front, leur dit : *je suis toujours prêt à partager mon argent avec ceux qui partagent mes périls & mes fatigues* : & en même tems il se fait apporter plusieurs sacs de roupies & l'écrit qu'il avoit fait signer à Moragirao. Dès qu'on eut vu par les états des Majors, ce qui restoit dû par le traitre Zemidar, Monsieur de Limeuil le leur fit compter jusqu'au dernier sou ; ce qui acheva de remettre la tranquillité dans la troupe. On croyoit la scène finie ; mais le sage Général vouloit la terminer par une utile leçon.

Auſſitot qu'il voit tout rentré dans l'ordre ; il fait approcher l'Officier qui commandoit cette nuit ; & après une courte harangue ſur la néceſſité de l'obéiſſance, il lui fait trancher la tête devant la troupe, pour le punir de n'avoir pas empêché cette ſédition, ou de n'être pas venu l'avertir quand il l'a vu naitre. Après cet acte de juſtice, le Comte ordonne qu'on ſoit prêt à partir dans une heure, & rentre dans ſon logis pour reflechir ſur le meilleur parti que les circonſtances pouvoient exiger.

Quelqu'heureuſement qu'il fût ſorti de ce premier péril, ſa ſituation étoit encore embarraſſante, & tout ſon ſort devoit dépendre du bon ou mauvais parti qu'il prendroit en ce moment. Quoique Moragirao eût bien compté ſur le ſuccès de ſon lâche complot, cet homme qui donnoit toujours beaucoup à la peur, avoit caché ſoigneuſement ſa marche : il étoit peu vrai-

semblable qu'on le trouvât ; & il l'étoit beaucoup plus qu'il arriveroit au camp avant le Comte, & mettroit tout en usage pour faire dissiper son armée, n'ayant que cette ressource à tenter pour ne pas tomber entre les mains d'un Général auquel il venoit de faire les plus indignes outrages. Dailleurs Monsieur de Limeuil ne se trouvoit plus beaucoup d'argent, parcequ'il avoit fait de grands amas de toute sorte de munitions de bouche & de guerre, pour se mettre en état de pousser avec vigueur les opérations qu'il projettoit. A côté du danger de trouver son armée débauchée par le Zemidar, il en couroit un égal pour le sort de ses magasins : & s'il lui arrivoit de se retrouver dans le Dekan sans d'autres forces que le foible détachement qu'il y ramenoit, sans magasins & avec une caisse presque vuide, il alloit se voir arracher des mains en un instant tous ses premiers avan-

tages, obligé de reprendre à la source son expédition, & avec des difficultés plus grandes qu'il n'en avoit eu en la commençant. Ayant bien pesé ces inconveniens, & le peu d'espoir qu'il avoit d'arriver assez tot pour les prévenir, il prit un parti qui ne laissoit rien au hazard, & le mettoit en état, en tout événement, de réparer les maux que Moragirao auroit pu lui faire. Ce fut d'aller trouver les Marchands qui avoient les fonds du Chevalier de Monsaugeon, dont il n'étoit éloigné que de deux journées, & d'employer l'argent qu'il en recevroit, à soudoyer plusieurs corps de soldats Indiens blancs & noirs, qu'il avoit autour de lui de tous côtés, & avec lesquels il étoit bien sûr de rassembler en peu de tems des munitions, aussi-bien que les débris dispersés de son armée, qui n'auroient pas pu s'éloigner beaucoup de son camp. Cette résolution, une fois prise, il donna

ordre aux Cipayes de ſe mettre en marche pour regagner l'armée à petites journées; & ne prenant avec lui que l'eſcorte qu'il avoit amenée, il ſe rendit dans la plus grande diligence auprès des correſpondans de ſon parent. Ceuxci lui compterent non ſeulement les ſommes tirées ſur eux, mais lui en offrirent de plus grandes dont il ne crut pas avoir beſoin; deſorte que, ſans perdre un ſeul inſtant, le Comte reprit ſa route, envoyant de côté & d'autre des émiſſaires aux Chefs des troupes qu'il ſavoit être repandues aux environs, dont il eut, en quatre jours, raſſemblé près de dix mille hommes. Avec ce renfort, il gagna ſes quartiers le plus diligemment qu'il lui fut poſſible; & il y trouva ſon armée en deſordre, prête à ſe ſéparer ſur les fauſſes nouvelles qu'on lui débitoit, & Moragirao qui commençoit de mettre la main à un de ſes magaſins. La preſence du Comte, ſur-

tout accompagné comme il l'étoit, fit tout rentrer en un inſtant dans le plus grand ordre: on lui amena le Zemidar qui avoit été pris fuyant, & qu'on avoit eu de la peine à dérober à la fureur des ſoldats. Monſieur de Limeuil lui dit tranquillement qu'il falloit commencer par remettre au Tréſorier de l'armée ce qu'il avoit retenu de la paie du detachement de Raja-Zaïd, & qu'il ſeroit en priſon juſqu'à ce que cette ſomme fût comptée. Il ajouta que les circonſtances ayant exigé une augmentation dans l'armée, qui multiplioit la dépenſe, il étoit tems qu'il rendît compte des revenus de la Province qu'il avoit regie ſi lontems pour le Soubab; afinque les fonds dont il ſe trouveroit débiteur fuſſent verſés dans la caiſſe militaire. Moragirao qui croyoit aller au ſuplice, un peu revenu de la frayeur avec laquelle il étoit arrivé auprès du General, voulut éloigner cette idée de comptes qu'il diſoit

avoir rendus à Raja-Zaïd, & prétendant même être en avance avec lui. Mais Monsieur de Limeuil lui ferma la bouche : en lui disant qu'il savoit très-bien ce qu'il avoit perçu au nom de Raja-Zaïd & ce qu'il avoit payé à ce Prince : que c'étoit d'après ces deux points qu'il falloit calculer : & tirant de sa poche un état de dix lignes, il lui fit voir tout d'un coup de quelles sommes il se trouvoit réellement reliquataire, qui étoient immenses. » Vous aurez, » lui dit-il, la liberté nécessaire pour » préparer ce payement que je veux » avoir reçu dans dix jours ; mais vous » serez suivi partout de quatre gardes » qui me repondront de vous : après » cela, ajouta-t-il, on vous remettra » entre les mains de Raja-Zaïd qui vous » jugera, comme il trouvera apropos, » sur les conspirations & les autres » crimes que vous venez de com- » mettre contre son service ».

Cette intrigue s'étant denouée à tous

égards plus heureusement, pour le Comte, qu'il n'avoit osé l'esperer, il se voyoit à la tête d'une grosse armée bien approvisionnée, dont rien ne pouvoit plus retarder les opérations. Il est vrai qu'elle étoit en general composée de mauvais soldats ; mais ceuxci se trouvant opposés à d'autres de la même espece, l'avantage devoit être à coup sûr pour le parti qui avoit le Chef le plus habile & le plus courageux. Aussi Monsieur de Limeuil eut-il bientot conquis toutes les Provinces du Dekan, avec celles qui étoient cédées à la France ; & rien ne l'auroit empêché de regagner l'Europe, s'il eût pu remettre sa conquête en des mains capables de la conserver ; & il s'en falloit bien qu'il pût se le promettre. Deux des plus puissants d'entre les Princes auxquels il venoit d'arracher les Etats du Soubab, avoient été plutot chassés que défaits ; ils conservoient presque toutes leurs forces,

&

& n'attendoient que la retraite du François, pour rentrer dans un païs où ils craignoient peu de resistance de la part du foible Raja-Zaïd. Les choses étoient même à un point, qu'avec plus de courage & de talens dans ce Prince, sa situation n'auroit pas laissé que d'être difficile, dans un païs abandonné si lontems au desordre & épuisé par les rapines de tant d'usurpateurs; où il falloit se procurer, les armes à la main, les moyens de se tenir armé. D'un autre côté la Compagnie Françoise bien éloignée de compter sur des succés si rapides, n'avoit pris aucunes mesures pour conserver ses concessions, & ce n'étoit que dans de très-longs delais qu'elle pouvoit le faire: le sort de Raja-Zaïd lui étoit commun à cet égard. Il falloit donc que Monsieur de Limeuil, pour assurer sa conquête, attendît qu'on eût délibéré en France sur un envoi de troupes, & que ces troupes fussent arrivées: &

il falloit aussi qu'il affoiblît les ennemis les plus puissans de Raja-Zaïd, & qu'il leur enlevat quelques Provinces par lesquelles ils avoient une entrée trop ouverte dans le Dekan. Il ne pouvoit se faire aucun scrupule de suivre le progrès de ses victoires contre des voisins agresseurs, usurpateurs & coupables de mille inhumanités ; mais cette guerre portée audela des frontieres du Dekan pouvoit faire un trop grand éclat à la Cour de Delhi qui ne manqueroit pas de prétextes pour couvrir ses ombrages ; parceque'en allant attaquer chez eux les ennemis de Raja-Zaïd, il étoit presqu'impossible de ne pas passer quelquefois sur des terres du domaine du Mogol. Indépendament de tout cela, le Comte jugeoit bien que jamais Raja-Zaïd ne pourroit s'assurer de conserver ses Etats ni la Compagnie ses Provinces, si le Conseil de Delhi ne devenoit plus favorable au Soubab & n'approuvoit ses

traités avec nos François : desorte que Monsieur de Limeuil fit dépendre la solidité de tous ses avantages, d'une négotiation avec le Vizir ; & après avoir mis le meilleur ordre dans son armée, il partit pour la Cour de Delhi où il étoit demandé depuis quelque tems.

Romikan ne haïssoit pas seulement Monsieur de Limeuil, comme un homme opposé à son projet de mariage ; il lui savoit mauvais gré encore de mettre Raja-Zaïd en possession de ses Etats. L'avare courtisan qui se mettoit peu en peine que le Soubab mourût de faim, auroit voulu que ce Prince laissât à sa fille des droits qu'il esperoit faire valoir un jour, à son profit, au nom de cet enfant ; & dans cette vue il envénimoit tant qu'il pouvoit la conduite du Comte, d'après les pitoyables insinuations que l'inconséquent Kaja-Zaïd ne cessoit de lui donner. Le Vizir s'étoit moqué

dabord de tout ce qu'on pouvoit lui dire; il ne vouloit ſeulement pas s'entendre répéter qu'un étranger avec cinq-cents hommes de ſa nation, entreprît de conquérir de vaſtes Etats à cinq-mille lieues de ſa patrie: la nouvelle du Dekan ſoumis le jetta dans l'étonnement & l'admiration. Le Miniſtre vit qu'il étoit tems qu'il entrat dans une affaire qui lui devenoit perſonnelle par le danger de l'agrandiſſement de Romikan ſon ennemi déclaré, & par l'inconvenient de voir devenir trop puiſſant un Prince auquel il avoit fait de ſi grands outrages. Il ne penſa pas à s'oppoſer ouvertement à ſes ſuccés, parcequ'il ne le pouvoit pas ſelon les principes de la politique de cet Empire; mais il ſe propoſa de detacher du Soubab le Général François ſeul auteur de ſes ſuccés, en l'intéreſſant à entrer dans un parti contraire. C'étoit dans ces vues qu'il feſoit ſolliciter vivement Monſieur de Limeuil

de venir à la Cour ; & dont il lui auroit fait un ordre, s'il n'eût regardé cette formalité comme inutile avec un homme qui étoit à la tête d'üne armée victorieuse, & fort le maitre d'obeir ou de n'obeir pas.

Le Comte trouva à Delhi le Prince Raja-Zaïd auquel sa presence causa des terreurs, comme il n'en avoit pas encore éprouvé. Le foible Soubab assez éclairé pour connoitre l'étendue du genie de Monsieur de Limeuil, & quel ascendant il étoit capable de prendre, croyoit que ce General, après s'être servi de son nom pour conquérir, alloit le sacrifier à un juste ressentiment, & disposer de sa conquête avec le Vizir. Le Comte vit d'un coup d'oeil toutes ses craintes : pour rassurer le Maure effrayé qu'elles pouvoient porter à quelque sottise, autant que pour lui épargner l'embarras d'une inutile apologie, il lui dit presqu'en l'abordant : » Seigneur, épar-

» gnons-nous la contrainte d'une feinte
» vaine ; vous êtes un grand Prince,
» dont les ſentimens ne doivent pas
» être moins élevés que le rang : ſi
» j'avois le malheur d'avoir des torts
» avec vous, vous ſeriez aſſez grand
» pour me les pardonner ; & je vou-
» drois meriter ma grace ; mais ce que
» vous ne pouvez pas me pardonner,
» Seigneur, c'eſt d'avoir vousmême
» des torts avec moi. Je ne ſais pas
» affecter un attachement qu'on a re-
» jetté : je crois ſans peine que vous
» ne trouvez pas dans votre cœur
» dequoi vous promettre dans le mien
» des diſpoſitions favorables : mais
» ſouvenez-vous que votre cauſe eſt la
» mienne, à laquelle l'honneur du Roi
» mon maitre eſt lié ; & croyez qu'a-
» près tant d'efforts pour la relever,
» je ne viens pas ici la détruire ».

Le Vizir bien informé de tous les ſu-
jets de mecontentement que le Comte
avoit reçu de Raja-Zaïd ; donnant

d'ailleurs à ce General des marques sincéres d'estime, & disposé à le combler d'honneurs & de biens, s'attendoit à le detacher sans peine d'un Prince si peu digne d'en être servi. Mais Monsieur de Limeuil commença par oter au Ministre tout espoir de le séparer d'un parti que sa gloire lui fesoit une loi de soutenir. Sans se parer d'un attachement qui auroit été ridicule, il dit noblement à Nazer-Saéb : » Seigneur, je n'aurois pas du
» m'attendre sansdoute que dans les
» obstacles que je rencontrerois en
» servant Raja-Zaïd, les plus grands
» me viendroient de lui ; mais ma
» conduite ne dépend pas de la sienne :
» depuis que le Soubab a la parole du
» Roi mon maitre, je ne suis plus le
» maitre d'abandonner ses intérêts ;
» & je n'attirerai pas à ce Monarque
» un reproche que l'Europe jalouse ne
» peut lui faire, qui seroit d'avoir
» manqué une fois à ses engage-
» mens ».

Ce n'étoit pas assez pour le Comte de resister aux vues du Vizir ; il vouloit faire entrer le Ministre dans les siennes. » Seigneur, lui dit-il, si j'a-
» vois eu part aux délibérations de
» ma Cour, j'aurois combattu le pro-
» jet de porter notre commerce dans
» cet Empire : la fertilité de votre
» climat, supérieure à celle de tous
» les autres, & vos mœurs qui rejet-
» tent l'usage des productions de ma
» nation, font que nous vous por-
» terons, sans retour, d'assez grandes
» richesses, prix de notre industrie &
» des denrées utiles de notre sol, &
» au préjudice encore de nos arts qui
» peuvent nous fournir les superfluités
» que demande le luxe. Mais puisque
» ce sisteme a prévalu dans le Conseil
» du Roi mon maitre, c'est mon devoir
» de le soutenir de tous mes efforts :
» vous savez trop bien, Seigneur,
» qu'en le favorisant, vous suivez les
» intérêts de cet Empire ; j'ose ajouter

que

» que vous en avez de personnels à
» embrasser le parti auquel je me trou-
» ve lié. Souffrez, Seigneur, que je
» vous expose les raisons qui me le
» font penser, avec une franchise qui
» prouvera, mieux que les detours,
» mon respect pour un grand Ministre:
» ne savons nous pas l'un & l'autre
» quelles vues nous animent tous deux?
» Persuadé, comme vous l'êtes, que
» je rapporterai tout au succès des
» miennes, si vous y entrez, c'est que
» votre sagesse vous aura convaincu
» que je vous y invite sur des motifs
» solides. Romikan est votre ennemi
» & s'est déclaré tel: votre sureté est
» intéressée à mettre des bornes à
» l'aggrandissement de sa fortune; mais
» Raja-Zaïd, Seigneur, n'est pas votre
» ennemi; & quand il le seroit, vous
» auriez tous deux de fortes raisons
» pour vous rapprocher. Raja-Zaïd a
» besoin d'appui, & votre ambition
» doit être de laisser à vos enfans toute

» la grandeur que celle de leur nom
» & votre élevation leur préparent.
» Vous êtes dans un poste qui met à
» vos piés la moitié de l'Asie; & vous
» êtes par vousmême un de ses plus
» grands Seigneurs : mais souvenez-
» vous, Seigneur, que votre autorité
» ne passera pas à votre fils & qu'elle
» peut lui laisser des ressentimens &
» des haines. Que n'ajoutez-vous à
» l'éclat de sa race, l'alliance d'une
» maison chere à l'Empire, & surtout
» les droits utiles de la fille du Soubab,
» qui ne dépendent pas des caprices
» d'un Empereur »?

Le Vizir touché de cette noble franchise, en eut une égale pour Monsieur de Limeuil, auquel il dit sans detour qu'il n'avoit jamais eu envie de nuire personnellement à Raja-Zaïd, & qu'il entreroit avec joie dans toute sorte de traités avec lui, & rechercheroit son alliance, s'il ne le croyoit pas trop engagé, pour pouvoir disposer

de ſa fille en faveur d'un autre que du fils de Romikan. Le Comte lui répondit que l'obligation des engagemens étant reciproque, tous ceux du Soubah étoient rompus par l'exemple de Romikan qui, non content de ne tenir aucun des ſiens, feſoit encore des efforts pour traverſer la proſpérité de ce Prince; & qu'il n'étoit queſtion que de faire bien entendre cela au fils de l'Empereur, afinqu'il n'oſat pas reclamer l'autorité de ſon pere en faveur d'un favori de ſi peu de foi. Nazer-Saeb pouvoit facilement remplir les vues du Comte, ayant en main dequoi convaincre le jeune Prince des brigues que Romikan feſoit en ſecret pour arrêter les progrés de Raja-Zaid. Le fils du Mogol, Prince droit & timide, promit de ne pas dire un mot pour ſon favori, dont il condamna hautement la conduite: & le traité que propoſoit Monſieur de Limeuil fut conclu & bientot conſommé par la célébra-

tion du mariage ; au grand étonnement de Raja-Zaïd qui n'avoit besoin de rien moins que de si heureuses circonstances, pour ozer aller prendre possession des Etats qu'on venoit de lui conquérir.

C'est là, Madame, que commença la fortune de Monsieur de Limeuil. Le Vizir Nazer-Saëb entrainé par son admiration pour le Comte, autant que par l'intérêt qu'il avoit desormais à se l'attacher, le renvoya comblé des plus riches presens de l'Empereur & des siens, & revêtu du titre de généralissime, auquel on attache, dans cette Cour, un fonds pour l'entretien de cinq mille hommes de Cavalerie; ce qui fait un objet d'environ trois millions. Mais, aulieu d'un payement en argent, on donna à Monsieur de Limeuil une Province voisine du Dekan qui, en des mains si habiles, rapportoit quatre fois davantage. Voilà, ma chere, quel est cet Empereur,

qui vous donne une vaste Province ; comme on donne ici une petite pension sur le trésor royal, & que vous détrôneriez peutêtre avec dix de nos bataillons : tant les préjugés font que les choses ne soient plus ce qu'elles sont en ellesmêmes !

Le Comte mena avec lui dans sa conquête Raja-Zaïd & son gendre le fils du Vizir, jeune homme de la plus grande esperance, qu'il associa de ce jour à la défense & au gouvernement de ses Etats, & dont il lui fit insensiblement prendre seul les rênes ; accoutumant doucement le Soubab à se contenter de dépenser un assez gros revenu dans une vie molle & oiseuse pour laquelle il étoit né. Monsieur de Limeuil y passa plus de deux ans dans de penibles travaux ; occupé du soin d'affermir sa conquête au dehors contre d'ambitieux voisins qui firent des efforts longs & opiniatres ; & d'établir au dedans un meilleur ordre qu'on n'en

avoit jamais connu dans ces régions ? mais comme dans ces commencemens on ne perçut que difficilement les revenus, & qu'on n'en eut pas pour pourvoir aux dépenses nécessaires ; le Comte qui ne vouloit ni laisser son ouvrage imparfait, ni prolonger son sejour en Asie, n'hésita pas à y employer ses propres revenus, & pour de sommes immenses. Quand il eût tout pacifié, tout ordonné, il se hâta de repasser en Europe, où la fameuse ligue d'Ausbourg lui ouvroit d'autres scènes plus intéressantes. Il étoit alors à peine rembourssé du double des fonds qu'il tenoit de la libéralité du Chevalier de Monsaujeon : content de se trouver en état, avec ce bien, de servir sa patrie dans tous les emplois où l'on voudroit le mettre, il abandonna sans regret à la bonne foi des Indiens des trésors tels que peu de particuliers s'en étoient jamais vu. Le Vizir & son fils, reconnoissans comme

ils devoient l'être, mirent tout en usage pour le retenir jusqu'à ce qu'ils fussent en état de le rembouser & recompenser : quand ils virent que leurs efforts étoient inutiles, ils promirent de lui envoyer en France tout ce qu'il laissoit entre leurs mains : promesse qui fut ponctuellement exécutée.

Comme nous n'avions pu être prévenues sur le tems précis de son retour, nous nous trouvames ma tante & moi à dîner hors de Paris le jour qu'il y arriva, & où il ne fit que passer pour se rendre à Fontainebleau. On l'y retint assez lontems, tant pour se faire rendre compte de son voyage & de ses expeditions, que pour l'employer à quelques opérations économiques pour lesquelles il avoit des talens supérieurs. Il m'écrivit de là pour m'avertir du jour qu'il viendroit à Paris; me mandant qu'il comptoit que je lui

donnerois à diner chez ma tante, chez laquelle il arriva sur le midi.

La situation de mon cœur étoit équivoque. Je crois que j'étois touchée du retour d'un homme qui m'avoit été si cher, & que je revoyois plus aimable qu'il ne l'eût encore été ; mais j'étois effrayée, & ce sentiment étouffoit le premier. Comme le cœur du Comte n'étoit point intéressé à la scène ; qu'il ne l'étoit pas même par l'amitié, notre entrevue auroit été embarrassante avec tout autre ; mais pour lui, aussi éloigné de l'affectation que de la froideur, dure & mortifiante, il sauvoit tout par cette politesse delicate qui prenoit si facilement un caractere tendre, qu'à des yeux même étrangers, elle auroit rempli les bienséances de notre situation. Il y avoit mille details qui s'y rapportoient, qu'il employa fort delicatement pour empêcher que la scène ne devînt contrainte ou froide ; ce

qui eût été encore pis. Après les civilités qu'exigeoient les circonſtances, il ſe fit apporter force curioſités de toute eſpece qu'il avoit cru les plus capables de faire plaiſir à ma tante : il y en avoit beaucoup pour moi dans leſquelles mon goût étoit très-bien ſuivi, & ſurtout de ſuperbes pierreries que lui avoient donné le grand Mogol, & qu'il étoit parvenu, je ne ſais comment, à faire monter par les plus habiles mains, dans le peu de tems qui s'étoit écoulé depuis ſon arrivée. Il n'y eut pas juſqu'à nos domeſtiques dont ſa bonté ne l'eût fait ſouvenir : nos femmes ſurtout n'étoient pas oubliées ; elles eurent abondament des étoffes & des toiles du pays & de tout ce qui pouvoit être à leur uſage. Quand nous eumes aſſez admiré, tourné & retourné toutes ces raretés, Monſieur de Limeuil me dit : » Ce ne ſont pas ſeulement des bijoux » que je rapporte de l'Inde ; il me

» reste de grosses sommes de celles que
» j'ai reçu de la libéralité de l'Empe-
» reur, dont je vais chercher à faire
» des emplois utiles. Le Roi, pour-
» suivit il, veut bien que vous conti-
» nuiez de jouir de la pension de douze
» mille livres que sa majesté vous
» avoit accordée pendant mon ab-
» sence; j'en joindrai à cette somme
» une de vint-quatre mille livres à la-
» quelle vous ne devéz pas même vous
» borner, si vos besoins ou vos gouts
» étendent votre dépense audela;
» parcequ'eneffet je ne vous propose
» cette fixation de trente six mille li-
» vres pour le moment, que comme
» une idée relative au plan que j'ai for-
» mé pour vous préparer la prochaine
» jouissance d'une plus grande fortune,
» & qui sera très-considerable si les
» Princes que j'ai servi dans l'Inde sont
» fideles à leurs engagemens; je saurai
» bientot à quoi m'en tenir sur leur
» exactitude. En attendant, & comme

» la guerre allumée dans toute l'Europe peut me faire mener encore » lontems une vie errante, je vous » conseille de n'avoir pas d'autre mai- » son que celle de Madame votre tan- » te, que vous pourrez vous rendre » aussi commode que vous le désirerez » l'une & l'autre, sans craindre d'au- » gmenter votre dépense à laquelle » mon homme d'affaires satisfaira, sur » toutes les demandes que vous lui » ferez : après cela, & selon que mes » Indiens s'exécuteront, nous verrons » sur quel pié il conviendra de vous » mettre ».

Comme Monsieur de Limeuil achevoit de me dire cela, ma tante lui présenta deux de ses neveux auxquels elle avoit fait jusques là quelque bien, mais dont l'avancement alloit être abandonné, faute d'un peu de dépense à laquelle on ne pouvoit plus la resoudre. Monsieur de Limeuil qui l'avoit priée de faire diner ces jeunes gens

avec lui, les reçut de maniere à leur inſpirer une entiere confiance, & leur remit des commiſſions pour tous les deux dans le même Regiment, où il les prevint qu'ils ſeroient ſous la conduite d'un Officier du Corps qu'il leur nomma & auquel il les avoit recommandés. Il ajouta qu'ils étoient convenus d'une penſion de deux-cent piſtoles pour chacun d'eux, qui devoit être remiſe au même Officier, pour la gouverner à leur plus grand avantage. Au mot de penſion, ma chere tante s'écria qu'on ne parlat pas de cela, & qu'elle ne donneroit pas une piſtole ! Le Comte ne fit que rire de cette vivacité; & prenant de bonne grace la main de ma tante, il lui dit : ſouffrez, Madame, que ces arrangemens ſe faſſent entre ces Meſſieurs & moi. Et ſe tournant vers les jeunes gens ; » Meſſieurs, leur dit-il, la » premiere marque d'amitié qu'un cou» ſin exige de vous, c'eſt de permettre

» qu'il ſe charge des petits details de
» vos affaires, & qu'il ſoit votre tréſo-
» rier : vous ne pourriez pas refuſer
» juſtement cette preuve de confiance
» à un parent qui a été ſi lontems
» redevable aux vôtres » : & en diſant
cela, il leur mit à chacun une bonne
bourſe dans les mains. La bonne femme
ſe penchoit ſur moi toute ébahie ; &
me diſoit en joignant les mains : *Je
l'ai bien toujours dit que cet homme
avoit un cœur de Roi !*

Le Comte avoit prié ma tante de faire tenir ce matin ſa porte fermée, afinque nous puſſions nous entretenir librement de nos affaires domeſtiques : elle ne la fit ouvrir qu'à un de ſes parens, honnête homme, & qui par ſimplicité, plus que par malice, étoit entré dans une horrible tracaſſerie contre Monſieur de Limeuil ; mais qui lui avoit auparavant rendu quelques petits ſervices, avec des marques d'un véritable attachement. Il faut que vous

ſachiez encore, Madame, pour entendre le petit trait de bienfaiſance que je vais vous rapporter, que le Comte en arrivant à la Cour, & ayant trouvé les Miniſtres des Finances qui avoient ſuccédé à Monſieur Colbert, occupés d'expediens ruïneux, pour fournir aux dépenſes de la guerre, en avoit propoſé un fort ſage qu'on accepta & qu'on laiſſa preſque tout à ſa diſpoſition : ce qui le mettoit à portée de donner de fort bonnes places. Le parent de ma tante, chargé de beaucoup d'enfans & homme rompu aux affaires, étoit en état d'occuper une de ces places ; mais il ne s'attendoit pas à avoir diſpoſé Monſieur de Limeuil à l'obliger : il étoit venu pour parler à ma tante de quelqu'affaire dont elle l'avoit chargé ; & voyant le Comte occupé à diſtribuer des bienfaits, il lui dit en riant & ſans aucune prétention ſérieuſe, qu'il devroit bien ſe ſouvenir du pauvre pere

de famille. Le Comte qui avoit commencé de nous expliquer quelque chose, lui répondit poliment : *nous allons parler de cela tout-à-l'heure.* Quand il eut fini avec nous, il attira cet homme vers une fenêtre, & lui dit : » J'ai pensé que vous pourriez » faire passer à votre fils la place que » vous avez, qu'il doit être capable » de remplir ; & je vous ai destiné la » caisse du nouvel établissement, qui » vous vaudra douze mille livres par » année ; il faut s'occuper de votre cau- » tionnement qui doit être de quatre- » cent mille francs ». Notre homme se hâta de dire que ce cautionnement étoit beaucoup audessus de ses forces, & qu'il ne pouvoit disposer que de cinquante mille écus tout auplus. Je vous cautionnerai pour le surplus, répondit le Comte. Et comme on voulut alors se répandre, & avec raison, en remerciemens, Monsieur de Limeuil les interrompit en ajou-

tant : » Faites le plutot que vous » pourrez l'arrangement qui doit re- » garder votre fils, parcequ'il faudra » dans peu vous mettre en possession » de votre place. Si vous avez des » partis pour vos filles, faites-moi » savoir à quoi les prétendans sont » propres, je tacherai de leur pro- » curer ce qui pourroit leur conve- » nir ».

De mon côté, Madame, j'avois fait entrer un homme qui avoit toujours fait profession d'être mon ami; aussibien que celui du Comte, mais qu'il s'en falloit beaucoup que Monsieur de Limeuil le regardat sur ce pié là. Cet homme ci, engagé dans les affaires, étoit riche, mais avide de biens : il venoit, l'eau à la bouche, comptant que sur ce vain titre d'ami qu'il avoit si mal soutenu, comme vous verrez, Monsieur de Limeuil alloit lui abandonner ce qu'il y auroit de plus avantageux dans son affaire;

&

& aumilieu de ſes complimens empoulés, on appercevoit la confiance qu'il avoit de tout obtenir. Le Comte ne nous ſurprit pas peu, quand nous le vimes ne répondre que par de profondes reverences, avec ces fades proteſtations de *ne deſirer rien tant que de lui être utile... d'être charmé de faire ce qui pourroit lui être agréable... de ſe trouver déſeſperé s'il avoit jamais quelque choſe à lui refuſer...* Et plus l'homme revenoit à ſon point, plus Monſieur de Limeuil, ſans en toucher un ſeul mot, renforçoit ſes complimens & ſes courbettes; juſqu'à ce qu'il l'eût éconduit de cette façon, en l'accompagnant de reverences juſqu'à terre. Je ne ſaurois vous dire, Madame, quel fut notre étonnement de voir jouer cette comédie à Monſieur de Limeuil. Le parent de ma tante qui avoit du bon ſens, en fut encore plus ſurpris, & nous demandoit: „ Qu'a donc fait cet homme à Mon-

» sieur le Comte? je ne crois pas qu'il
» se soit en sa vie moqué de quelqu'un
» comme de lui » ! Le comte qui
avoit entendu cela en rentrant, lui
dit : « Je vais vous l'expliquer ; cet
» homme paroissoit desirer depuis fort
» lontems que je le crusse mon ami,
» lorsque je lui donnai une preuve de
» confiance : il me manquoit, pour
» l'expedition d'une affaire pressante,
» un peu moins de dix pistoles que
» je lui demandai, lui expliquant bien
» combien elles m'étoient nécessaires ;
» il m'écrivit deux pages de protesta-
» tions d'attachement, de desir de me
» rendre service, & combien il étoit
» désespéré de ne pouvoir me rendre
» celuila, comme excédant absolu-
» ment ses forces... Il ne me reste qu'a
» vous dire qu'il n'est jamais sans dix
» mille écus d'argent comptant ». Vous
pouvez juger, Madame, comme,
d'après cette anecdote, on applaudit
à l'accueil qui venoit de paroitre si

singulier. Il faut toutefois m'en excepter, moi qui trouvant qu'il n'étoit rien qu'avec le titre de mon ami, l'on ne dût prétendre, aurois voulu que Monsieur de Limeuil préferat à toute la terre quiconque portoit ce titre, bien ou mal aquis. Ce n'est pas que j'eusse alors toutafait les mêmes sentimens qui m'avoient autrefois rendue étrangere aux torts qu'on avoit avec mon mari, & peutêtre capable d'y sourire; mais comme je n'avois pas nonplus encore bien pris les sentimens contraires de ceuxla, je pouvois être déterminée par l'impression qu'avoient fait les premiers plus que par la raison & l'honnêteté. Ce fût par une de ces surprises auxquelles la situation de mon cœur me laissoit exposée, qu'il m'échapa de prendre la défense de ce singulier ami, & de dire à Monsieur de Limeuil, que j'en avois reçu des services qu'il n'ignoroit pas; qu'il savoit bien que cet homme m'avoit prêté

de l'argent & plus d'une fois : car je ne vous ai pas dit, Madame, que souvent, pour chagriner le Comte, je supposois de ces pretendus emprunts qui grossissoient mes embarras à ses yeux. Monsieur de Limeuil me répondit très-sérieusement : *Madame, songez qu'il y va de ma délicatesse ; s'il vous a prêté cent francs, je lui en prêterai cent mille toutes les fois qu'il en aura besoin ; mais je n'ai point de place à donner à des gens de cette espece ; il n'y a pas jusqu'à Jeannot, que je ne voulusse placer avant lui.* Jeannot, Madame, pour que vous le sachiez, étoit l'honnête sonneur de la paroisse. Ainsi, vous voyez qu'on peut être bon, sans être débonnaire ; & que la justice n'est pas incompatible avec l'extrême bonté.

Un peu avant le diner, on annonça à Monsieur de Limeuil deux jeunes parens qu'il avoit fait venir de Bourgogne, & qui, en arrivant, couroient

le chercher chez ma tante où ils avoient appris qu'il dinoit. C'étoient d'aimables enfans dont l'éducation n'avoit pas été négligée, mais qui alloient manquer de secours pour pousser leur carriere, par l'épuisement des ressources de leurs parens. Le Comte les embrassa plusieurs fois tendrement, & parut content de leur bonne mine, aussibien que de leurs reparties. Graces au ciel, leur dit-il, mes chers enfans, il n'est pas trop tard encore pour vous mettre dans la carriere de la fortune & de l'honneur : c'est dequoi nous nous occuperons à loisir à Fontainebleau où vous viendrez après demain me joindre. Ensuite il donna à l'aîné une bourse qui devoit leur être commune ; mais il exhorta le plus jeune à en laisser la disposition à son frere, & lui enjoignit de ne pas se séparer de lui un seul instant & de se conduire par ses avis : il les embrassa encore & ordonna à un de ses gens de les ra-

mener chez son homme d'affaires qu'il chargeoit de les lui mener le lendemain à Fontainebleau. Ma tante surprise de voir partir ces enfans, dit au Comte qu'elle s'attendoit qu'ils dineroient avec elle, & que cela ne devoit pas être autrement : mais Monsieur de Limeuil lui répondit : *Ils sont encore trop étrangers pour vous, Madame, pour rester dans cette circonstance ; souffrez seulement qu'ils vous demandent la permission de vous faire leur cour à l'avenir : aujourdui c'est ici une petite assemblée de votre famille, où nous devons rester seuls, pour nous entretenir librement de ce qui vous regarde tous.* Et quoique la bonne-femme pût dire, il les renvoya sur le champ.

A table, il anima notre diner par sa politesse toujours séduisante, & encore plus par sa complaisance à se livrer de bonne grace à la curiosité de ma tante qui ne fut pas reservée sur les questions, ni fort heureuse dans

leur choix. Il s'excusa de nous quitter de bonne-heure, sur l'obligation où il étoit de retourner le même soir à la Cour ; mais il prit la parole de ma tante pour une partie de promenade dont il vouloit nous donner le regal dans quelques jours. En effet ; huit jours après, il lui écrivit qu'il viendroit nous prendre un matin, pour nous mener voir sa première aquisition qu'il avoit faite.

Cette aquisition, Madame, étoit une maison de campagne plus agréable que belle, mais assortie de cultures, d'une menagerie, d'une basse-cour, & generalement de tout ce qu'il falloit pour occuper du matin au soir quelqu'un qui aime les details économiques : à quoi il faut ajouter qu'elle étoit située hors du chemin des grandes compagnies qui ne conviennent pas à tous les gouts ; & qu'on n'y pouvoit avoir que celles qu'on y meneroit. Ma bonne tante ne l'eut pas plutot

parcourue, qu'elle la regarda comme un vrai jardin d'Eden ; fesant l'énumération de tout ce qu'elle y trouvoit d'agreable ; ce qu'elle feroit de cet endroit ci, ce qu'elle mettroit dans celuila ; dequoi elle s'occuperoit le matin, dequoi à telle autre heure.... & ne cessant de repeter qu'elle seroit trop heureuse si elle pouvoit avoir une semblable maison ! Quand Monsieur de Limeuil l'en vit bien coëffée, il lui remit le contract par lequel on voyoit qu'elle étoit achetée au nom seul de ma tante. Vous n'avez pas vu de vos jours, Madame, une femme plus transportée : un héritage de vint mille livres de rente ne lui auroit pas causé un tel ravissement. Il est vrai, Madame, & peutêtre ne vous l'ai-je pas dit, que ma tante étoit reconnoissante, & surtout de ce qui tenoit des attentions. Elle a été sensible toute sa vie à celle qu'avoit eu le Comte d'étudier son gout & de le si bien saisir;
je

Je n'ai jamais été avec elle dans cette maison, qu'elle ne me fît, d'un ton de contrition, la recapitulation de tous les genres de tourment que nous avions fait endurer à ce pauvre Comte qui s'en vangeoit par des soins si obligeans.

De ce moment, nous ne le vîmes presque plus, pendant plusieurs années que dura cette guerre que la difference des saisons ne suspendoit pas. Il n'y joua pas dabord le rôle auquel l'appelloit son genie : dans nos idées, ce n'étoit rien pour lui d'avoir fait de grands exploits au bout du monde, d'avoir déployé des talens superieurs : la tirannique étiquette ou la mode qui regle nos armées comme les boutiques de nos merciers, ne fesoit de lui qu'un aventurier, & ne souffroit pas qu'il eût des commandemens avant les courtisans qui le précédoient dans l'Almanach Militaire. On crut faire beaucoup pour lui, en le mettant tout

d'un coup dans le premier grade des Officiers généraux : encore ne le demandoit-il pas ; tout emploi lui étant égal pourvuqu'il se rendît utile. Ne craignez pas, Madame, que je vous embarque de nouveau dans un long detail de ses exploits que vous connoissez assez par l'histoire des guerres qui en ont été le théatre ; je veux seulement vous rapporter quelquesuns des traits qui lui attirerent une plus grande attention de la Cour & la forcerent à deranger l'ordre des gradations, par lequel on se privoit d'importans services.

Dans le cours de sa premiere campagne qu'il fit en Italie sous le Marquis de M*** son parent, ce General, par une fausse manœuvre de l'une des deux armées, se trouva toutacoup investi dans une petite place fermée seulement de murs, hors d'état de soutenir un siege ; & avec cela il manquoit d'artillerie & avoit peu de

munitions. Le Marquis de M*** qui avoit fait ses preuves de valeur pendant plus de quarante années de service, se laissa là decourager subitement par la difficulté de sa situation : il étoit vieux, & l'on crut aussi qu'un peu d'avarice avoit determiné sa conduite, & qu'il craignit d'exposer aux suites d'une défense opiniatre, sa vaisselle & son argent : il parla de capituler à l'approche des ennemis. Monsieur de Limeuil considerant que cette place, peu importante par ellemême, le devenoit beaucoup, comme étant la clef du pays, & ouvrant aux ennemis une entrée libre dans nos conquêtes & jusqu'à nos frontieres, mit tout en usage pour faire prendre d'autres resolutions au General ; & finit par se jetter à ses piés, le conjurant de ne pas perdre en un instant le fruit d'une campagne heureuse & de ne pas ternir sa gloire & celle de tant d'ancêtres dont quelquesuns étoient par

ticulierement connus par plusieurs défenses de villes, poussées jusqu'aux plus étonnantes extrêmités. Le vieux Marquis que la terreur avoit saisi, ne voulut rien entendre, & chargea même le Comte d'aller faire la capitulation, & le lui commanda au nom du Roi, & en le menaçant de punir sa désobeissance. Le Comte répondit qu'il offroit sa tête sans murmurer; qu'il savoit que toute desobeissance devoit être punie, & que le salut des armées y étoit attaché : mais que la vue du chatiment ne l'empêcheroit jamais de desobeir, quand il seroit assuré de rendre un grand service. Et non seulement il desobeit, mais il fit ses efforts pour engager les Officiers superieurs à tenir un Conseil de guerre pour s'opposer à la resolution du Marquis de M***, & le dépouiller même du commandement s'il refusoit de se défendre jusqu'à ce que l'autre armée eût pu s'approcher & arrêter les

ennemis. Cette tentative de Monsieur de Limeuil fut regardée comme une singularité qui excita quelques plaisanteries ; mais quand on vit l'armée ennemie nous reprendre en peu de jours cinquante lieues de pays & entamer nos frontieres, on jugea autrement de cette idée, & l'on fut bien faché que tous les Officiers ne s'y fussent pas prêtés.

Quelque tems après, le Comte étant d'un gros detachement qui alloit pour degager une place importante assiégée & serrée de près, s'apperçut qu'on marchoit sans aucune précaution pour s'assurer de ce qui se passoit en avant, & de maniere à s'exposer à toute sorte de surprises : il en avoit dit modestement son avis & n'avoit pas été écouté. Le troisieme jour de la marche, on croyoit encore être à deux journées des ennemis ; l'ordre étoit donné pour partir le matin à l'ordinaire, sans le moindre soupçon.

Monsieur de Limeuil qui voyoit cette sécurité avec quelqu'inquiétude, & qui supposoit aux ennemis plus d'attention à observer nos mouvemens & à en profiter, étoit monté à cheval avant le jour, pour se porter en avant sur le terrein par où devoit deboucher notre petite armée : il n'avoit pas fait deux cent pas, qu'il sentit fondre sur lui toutacoup un Cavalier qui lui dit en saisissant les rênes de son cheval, qu'il est mort s'il ouvre la bouche; & au travers de l'obscurité il en demêla beaucoup d'autres qui l'investissoient. Le Comte sans aucun menagement pour sa vie, lache son pistolet dont il casse la tête au Cavalier qui l'arrêtoit, & s'enfuit autravers des autres, en criant de toutes ses forces; *à moi France.* Il fut assez heureux pour échapper au feu qu'on fit sur lui, & pour gagner un Corps de chasseurs qui étoit déja armé, comme devant faire l'avantgarde : le Comte les forma le

plus vîte qu'il put, & soutint avec ces braves gens pendant trois quarts d'heure le feu de l'armée ennemie, par où il donna à la nôtre le tems de s'armer & de se former. Un quart-d'heure plus tard, le detachement étoit surpris presqu'en chemise, & une victoire complette qu'il remporta, étoit changée en une honteuse defaite.

Sur la fin de cette campagne, le Comte se trouva d'une grosse armée qui ayant pénétré bien avant en Allemagne, alloit assieger une grande ville au fonds de l'Empire. L'armée, trop forte pour marcher ensemble, étoit partagée en deux divisions : le Marechal de B * * * commandoit la premiere, & avoit remis l'autre à un Lieutenant general, avec ordre de le joindre à certain jour sous les murs de la ville qu'il alloit assieger. Il arriva que le Maréchal de B * * * trouva dans le pays une armée qu'il n'y croyoit pas, qui étoit accourue subitement &

qui s'avançoit sur lui à grandes journées. La saison étoit avancée : il falloit investir une ville d'une enceinte immense, ce qu'on ne pourroit plus faire du moment qu'il faudroit tenir tête à une armée puissante qui se presenteroit sous les mêmes murs. Le General François ayant fort bien pensé que s'il donnoit à cette armée le tems d'arriver, il risquoit de perir avec la sienne dans un climat froid où l'on lui couperoit facilement les subsistances, & où il ne lui seroit pas plus facile de prendre des quartiers, tenta d'emporter par escalade une place dont rien n'empêchoit les approches ; & il y réussit. La seconde division de l'armée apprit cette nouvelle à six journées de là, dans un poste qui fermoit l'entrée du pays, entre des chaînes de montagnes d'un côté & des marais impraticables de l'autre ; qui par conséquent nous assuroit une communication par nos derrieres, & étoit

par là si important, qu'il n'y avoit que la nécessité de réunir l'armée pour ce grand siege, qui eût pu faire negliger le soin de l'occuper. Monsieur de Limeuil qui étoit dans cette division, n'avoit pas pensé que l'Officier qui la commandoit pût hésiter sur le parti qu'exigeoient les circonstances; il ne fut pas peu surpris de le voir determiné à marcher en avant, selon l'ordre qui lui en avoit été donné sur des motifs qui n'existoient plus. Il lui representa que quatre motifs également pressans devoient le faire écarter de cet ordre; qu'en premier lieu, il avoit eu principalement pour objet le siege de la ville, qui se trouvant inutile, rendoit aussi inutile la jonction pour cet égard: secondement, que le General, quand il avoit donné cet ordre, ne s'attendoit pas à trouver là une armée capable de nous couper, ce qui changeoit totalement la situation des choses; qu'en troisieme lieu, le Marechal

de B * * * qui n'avoit deja que trop de troupes dans la ville, ne pourroit pas y recevoir cette division que les ennemis empêcheroient de prendre des quartiers, & qui pouvoit perir dans les glaces & les neiges : quatrieme motif & le plus pressant, que nous n'aurions pas abandonné ce poste, que l'armée Autrichienne viendroit l'occuper & nous enfermer dans le pays à deux cent lieues du nôtre, où elle seroit la maitresse de nous consumer de famine & d'épuisement. Ses representations furent inutiles pour empêcher cette énorme faute, par laquelle une expédition qui avoit commencé heureusement & qui pouvoit faire une revolution dans le sisteme de l'Europe, nous devint très funeste par la perte d'une armée de cinquante mille hommes toute de troupes d'élite de la nation.

Mais le trait qui fit le mieux connoitre la supériorité des talens de

Monſieur de Limeuil & tout ce qu'on pouvoit attendre des reſſources de ſon genie, fut ce qui lui arriva avec le Prince de * * *, qui aux talens & à la valeur joignoit une droiture digne du grand nom dont il rehauſſa la gloire. Monſieur de Limeuil qui venoit d'un detachement, arriva auprès de ce General au moment qu'il alloit donner une grande bataille : les armées étoient rangées & prêtes à s'ébranler. Le Prince qui avoit fait plusieurs épreuves de la ſolidité des vues du Comte & de la juſteſſe de ſon coup d'œil, le mena ſur le champ voir ſon ordre de bataille, pour lui en demander ſon avis : Monſieur de Limeuil le trouva tel, qu'il nous expoſoit à une entiere defaite. Voici, Madame, ce que j'en ai conçu & que je ne vous expliquerai peutêtre pas trop bien. L'armée ennemie plus forte de beaucoup, preſentoit un front très-large, ſur un terrein abſolument uni : la nôtre étoit

étendue sur un front de même largeur ; ce qui donnoit deja un desavantage pris de l'infériorité du nombre, mais elle avoit encore dans son centre une inégalité de terrein qui augmentoit sur ses derrieres, & qui fesoit que, pour si peu que les ennemis nous eussent fait reculer, il leur auroit été facile de séparer nos deux aîles l'une de l'autre. Monsieur de Limeuil n'eut pas de peine à faire sentir au Prince toutes les suites funestes que pouvoit avoir cette disposition ; & il lui proposa en même tems un moyen de la faire servir à s'assurer une victoire complette : c'étoit de replier subitement notre aîle gauche sur la droite, & de la disposer de maniere qu'à l'instant que cette aîle droite, devenue par là la premiere ligne, chargeroit, cette seconde ligne se portat avec vitesse à droite & tournat en angle, pour prendre les ennemis en flanc & même gagner leurs derrieres. Par ce mouvement

qu'aida à masquer l'inégalité du terrein, & plus encore la rapidité avec laquelle il fut exécuté, toute la droite des ennemis ne trouvant personne contre qui combattre, fut inutile; tandis que leur gauche attaquée presqu'à la fois de front, en flanc, & bientot par derriere, fut mise dans une déroute qu'on ne put rétablir, & taillée en pieces. Le Prince incapable de dérober la gloire de personne, fit honneur de ce succès au Comte à qui il appartenoit tout entier, & lui rendit la même justice sur beaucoup d'autres non moins importans, qu'il dut ou à sa valeur, ou à la promtitude de ses ressources. Ces actions qui frappoient de plus près, firent mieux penser à tout ce qu'il avoit fait dans l'Inde: enfin le besoin de Chefs qui s'étendoit tous les jours avec les branches de cette guerre, & une espece d'acclamation générale qui sembloit demander qu'on passat pardessus

les regles en sa faveur, le porterent sur le théatre propre à faire éclater tout son merite : on lui donna presqu'à la fois tous les grades, & bientôt il eut les commandemens les plus importans.

Vous savez, Madame, comme il remplit, comme il surpassa l'attente de tout le monde. Il a été sansdoute fort heureux; mais si l'on en croit les plus habiles hommes de son tems, jamais il n'y eut dans des succés, moins de ce qu'on appelle fortune. Tous les principes de la science militaire gravés par ordre dans son esprit ; les actions des Capitaines de tous les tems, profondément méditées, avoient donné à son génie cette perception vive & sûre, qui lui fesoit voir tout d'un coup, d'une entreprise, toutes les difficultés & tous les moyens ; cette fécondité qui enfantoit subitement toutes les ressources que comportoient les circonstances. Joignez à ces lumie-

tes une ame vaste & forte qui, à force de se maitriser ellemême, maitrise, pour ainsi dire, les événemens, en mesurant toujours bien le dégré de vigueur qu'il faut pour les produire, en donnant à l'esprit cette netteté qui lui fait embrasser sans confusion tous les détails réunis & successifs qui doivent y concourir. Et c'est-là, ce me semble, Madame, le chef-d'œuvre des Capitaines, dont on trouve assez de braves & de clairvoyans, mais peu qui conservent & qui allient l'usage libre de ces deux qualités : car ou la fougue du courage étouffe la reflexion, ou la lenteur de la reflexion rallentit le feu du courage. S'il falloit surmonter quelque grand obstacle, le courage de Monsieur de Limeuil avoit cette chaleur qui embrâse, qui donne la vie à tout ; il n'étoit jamais emporté ; on eût dit qu'il y avoit en lui deux ames, une pour agir, l'autre pour observer, Il n'y avoit pas une partie de tout ce

qui entre dans les besoins de la guerre, qu'il ne connût assez pour l'executer luimême : toutefois il n'avoit garde de s'en emparer ; & il n'entroit dans les details, que pour faire voir à ceux qu'il en chargeoit, qu'il ne commandoit rien audessus de leurs forces, & qu'il sauroit bien juger de leur exactitude à l'accomplir. Par là, jamais le relachement ou la mauvaise foi ne retardoient ses entreprises. Si nous ajoutons qu'il n'y a peutêtre pas eu un Général qui connût mieux les hommes & jusqu'à quel point on peut porter leurs efforts, que ne pouvoit-il pas executer avec des soldats qu'il n'exposa à aucune fatigue, à aucun danger qu'il ne partageat avec eux; dont il n'exigea la pratique d'aucune vertu dont il ne leur donnat l'exemple, & qu'il avoit convaincus que sa vie ne lui étoit pas plus chere que celle du moindre d'entr'eux ? Il ne vivoit guères mieux qu'eux, excepté
dans

dans les occasions de représentation ; où vous n'avez pas vu d'homme plus grand, plus magnifique. Rien n'étoit souffert dans son camp, qui fût pour le luxe ; tout y abondoit pour la nécessité & la salubrité. Avec cela la joie regnoit dans son armée, tous les momens de repos s'y passoient dans les jeux : ses soins pour les logemens, l'habillement, le bon choix des subsistances, & surtout pour le secours des malades & des blessés, ne ressembloient à rien de ce qu'on connoit parmi nous. Et comme cette humanité active & tendre s'exerçoit également sur les vaincus ; que sa police dans les pays conquis, la sévere discipline dans laquelle il y contenoit ses troupes, & sa droiture dans l'exercice des droits du vainqueur, étoient portées à un point presque inconnu à la guerre ; jamais les peuples conquis ne le reçurent avec un visage consterné : & ne croyez pas toutefois que son humanité

prit quelque chose sur les intérêts de sa cause. Quand il commença de commander en Chef, cette réputation qu'il s'étoit déja faite d'être bon & tendre autant que courageux, fit croire qu'on le feroit relacher de beaucoup de droits rigoureux de la guerre. Il étoit entré victorieux dans un des Etats d'Allemagne, duquel il exigeoit pour contribution une grosse fourniture de grains. Les députés du pays se presenterent devant lui avec de grands complimens qui fesoient connoitre la confiance qu'on avoit en sa bonté, & qui cachoient sous de belles paroles un refus assez apparent de la demande qu'il leur fesoit. Monsieur de Limeuil leur dit pour toute réponse : *Je ne savois pas vous avoir donné lieu de croire qu'il fût si aisé de me refuser.* Et ladessus les députés de revenir aux louanges de son humanité, de sa clémence, & de dire qu'ils se flattoient de n'être pas les seuls à n'en pas res-

sentir les effets ! *Entendons-nous*, répondit Monsieur de Limeuil : *tout le mal que je pourrai me dispenser de vous faire, vous pouvez compter que je vous l'épargnerai; comme vous devez être assurés aussi que je ferai tout ce qui sera nécessaire pour l'avantage d'une cause juste : tant-pis pour vous, si par des refus & des resistances hors de saison vous aggravez les fléaux que la guerre entraîne.* Alors mes gens se retrancherent sur la prétendue impossibilité de se procurer une si grande quantité de grains. Mais l'habile Général qui savoit fort bien quelles ressources offroit chaque pays, ce qu'on y trouvoit de grains & par quelles routes il falloit les conduire, ferma encore la bouche à mes Allemans, en leur fesant toucher au doigt les moyens de remplir facilement sa demande; à quoi il ajouta: *Ce que je puis faire pour vous obliger, c'est de me charger de cet aprovisionnement que je vous ferai payer ; mais*

comme j'y commettrai des gens qui n'y apporteront peutêtre pas autant d'économie que vous pouvez y en mettre vous-mêmes, c'est à vous de voir si vous voulez augmenter une dépense que je vous laisse le choix de faire au moins de fraix que cela se peut? Les Germains voyant qu'on n'ébranloit pas les résolutions de cet homme, prirent le parti de s'executer de bonne grace, & fournirent ponctuellement la provision.

Voila, Madame, les principaux ressorts de cette suite étonnante de succés d'un Capitaine qui eut tous les moyens de supériorité que peuvent donner la nature & l'art, & qui sut même faire payer chérement ses fautes aux ennemis, par la promptitude des ressources par lesquelles il les répara toujours avec avantage. Vous avez ouï parler de ce qui arrêta le cours de ses exploits; mais peut-être n'en avez-vous pas bien su les vraies circonstances. Sur la fin de cette

longue guerre si glorieuse pour le Roi & pour ses Généraux, Monsieur de Limeuil commandoit deux armées combinées, conjointement avec un grand Prince notre allié, qui étoit entré secrettement dans le parti des ennemis, dans le tems même qu'il se battoit chaque jour pour le nôtre. Monsieur de Limeuil étonné de se voir prévenir sur des résolutions qui avoient été prises entre ce Prince & lui, l'observa avec attention, & s'assura bientot de sa trahison, quoiqu'il le vît exposer sans ménagement sa vie contre les ennemis même pour lesquels il nous trahissoit. Il le manda au Roi qui rejetta cet avis, & qui fit même connoitre à son Général qu'il ne le prenoit pas en bonne part. Monsieur de Limeuil qui n'étoit pas homme à avancer légérement une telle imputation, fit au Roi cette réponse.

« Sire. Je puis dire que le Ciel ne

» m'a pas donné un cœur méfiant !
» on peut me tromper quelque tems,
» quand il n'eſt queſtion que de mes
» intérêts, parceque je commence
» toujours par faire les ſuppoſitions
» les plus favorables : mais là où il y
» va de l'intérêt de l'Etat & de celui
» de Votre Majeſté, je ne ſuppoſe
» rien, & je cherche ce qui eſt. Que
» Votre Majeſté ſoit aſſurée que j'ai
» bien vu ce que j'avance, & que la
» choſe eſt comme j'ai eu l'honneur
» de le lui mander ».

Le Roi, croyant ſon allié offenſé par une accuſation que la droiture du cœur du Monarque ne lui permettoit pas d'admettre, rappella ſon Général; & ne fut bientot que trop convaincu de la juſteſſe de ſes obſervations. Cette circonſtance amena un peu plutot, pour Monſieur de Limeuil, le repos qu'alloit lui donner la fin de cette guerre, & dont il jouit juſqu'à ces tems, les plus merveilleux peutêtre

de notre histoire, auxquels les efforts de l'Europe conjurée, soutenus dans l'épuisement d'un regne si magnifique & si belliqueux, firent voir une seconde fois que ce trône subsistera; tant qu'il restera des François & un Roi du sang chéri qui leur en donne depuis tant de siecles. C'est dans ce repos, Madame, que je vais remettre Monsieur de Limeuil un moment sous vos yeux, avec ses vertus douces qu'il aimoit bien mieux exercer, que celles qui coutoient des larmes au genre humain.

Les premiers pas qu'il avoit fait à la Cour, avoient été de refuser des graces aulieu d'en solliciter. Un Général que la droiture du Comte l'avoit obligé d'accuser & de convaincre d'une faute grave, fut dépouillé de plusieurs grands emplois qu'on voulut donner à son accusateur. Monsieur de Limeuil nonseulement les refusa, mais il ne put s'empêcher de montrer un senti-

ment d'horreur, tel qu'auroit pu le lui causer l'offre de dépouillés fouillées de quelque grand crime. Les courtisans élevés la plupart sur des rivaux, & quelques-uns sur des amis qu'avoient renversé leurs cabales, trouverent cette delicatesse fort ridicule, & eurent la bassesse de le témoigner. Un mouvement d'indignation qui étoit fort naturel à Monsieur de Limeuil dans ces circonstances, l'emporta jusqu'à lui faire dire au Roi, en s'approchant de lui : *Ah Sire, de quelles gens vous êtes entouré!* Le Roi garda le silence avec un visage sérieux. Monsieur de Limeuil craignant que cette liberté ne lui déplût, ajouta d'un ton plus respectueux : *Votre Majesté excusera-t-elle la rudesse d'un soldat sauvage & nourri loin des Cours ?* Alors le Roi portant ses deux mains sur les épaules de Monsieur de Limeuil, lui répondit : *Monsieur le Comte, si j'avois eu le bonheur de vivre avec des hommes*

tels que vous, je meriterois peutêtre qu'on me parlat toujours comme vous faites. Il ne fut plus question de ces graces qu'il étoit si digne de refuser : il les reçut avec une noble reconnoissance, quand il les eut mieux méritées, & quand elles ne furent souillées des larmes d'aucun malheureux. Titres, ordres, gouvernemens, charges importantes, tout fut accumulé. D'un autre côté, les Princes Indiens fideles à leur devoir, Raja-Zaïd & son gendre, ne se contenterent pas de lui envoyer toutes les richesses qu'il avoit laissées entre leurs mains, & y en ajouterent de très considérables : ce qui fit que Monsieur de Limeuil se trouva dans le même tems comblé d'honneurs, & peutêtre le plus riche particulier de l'Europe. Cette excessive augmentation de richesses, qui me devint commune autant que je le voulus, ne me fit mettre d'autre changement dans ma maniere de vivre, que de faire ma

maiſon de celle de ma tante, où je trouvois dequoi loger tout le monde que mon rang m'obligeoit d'avoir : & ayant cru lire dans la conduite de Monſieur de Limeuil, qu'il ne ſouhaitoit pas avoir un domicile commun avec moi, je fus aumoins capable d'entrer une fois dans ſes ſentimens, juſqu'à ne pas avoir l'air de penſer à une choſe que je ne lui croyois pas agréable. Ce n'eſt pas qu'il ſe fût expliqué ladeſſus, ni qu'il eût mis aucune affectation à l'éloignement dans lequel nous continuames de vivre ; mais il me ſembla qu'il ménageoit habilement les circonſtances qui en feſoient naître le prétexte. Tant que dura la guerre, il fut preſque continuellement ſous le harnois, l'hiver comme l'été ; & le peu de tems qu'il paſſoit loin des armées, étoit donné preſque tout à la Cour, où, ſans aucun caractere de Miniſtre, il travailloit ſans relache aux plans des opérations qu'on méditoit,

fesant presque la besogne de feu Monsieur de Louvois, que lui seul peut-être étoit capable de remplacer. Dans cette situation, il ne lui falloit qu'un pied à terre dans les courtes apparitions qu'il fesoit à Paris ; & le Chevalier de Monsaugeon le lui avoit offert, avec un dessein bien concerté, si je ne me trompe, de nous l'enlever, ou plutot de l'éloigner d'un asile qu'il ne lui croyoit pas agréable. Ce vieux Gentilhomme, après avoir fait un tour dans sa Province, étoit venu fixer sa demeure à Paris ; & la premiere condition qu'il avoit fait avec Monsieur de Limeuil, étoit que celuici lui donneroit tout le tems auquel son devoir ou ses affaires le rendroient à la société. Quand le Chevalier m'eut vue, il pensa, d'après la connoissance qu'il avoit du cœur de son parent, que ce devoit être ma faute s'il ne lui trouvoit pas un vif empressement d'être réuni à une femme dont on van-

toit les graces : quelques mots échappés au zele du ſincere Dinval, fortifierent cette idée, & lui firent croire que le repos de Monſieur de Limeuil avoit été troublé : & comme le repos étoit le ſouverain bien aux yeux d'un homme qui n'en avoit encore pas eu de ſa vie, il s'arrangea pour en procurer à ſon parent dont il feſoit ſon idole. Il chercha juſqu'à ce qu'il eut trouvé une charmante maiſon, mais diſpoſée de maniere qu'il n'y avoit que ſon logement & un autre pour Monſieur de Limeuil, tel qu'il convenoit à un homme de ſon rang. Les événemens qui avoient préparé & ſuivi la rencontre des deux parens, & qui n'étoient ignorés de perſonne, rendoient cet arrangement tout naturel ; tandisque je me trouvois logée depuis lontems dans une petite maiſon où une bienſéance de même genre me retenoit. Dailleurs on ſavoit que Monſieur de Limeuil avoit acheté un

grand terrein mal bâti, où il travailloit à faire une magnifique maiſon, & dont il devoit proportionner la dépenſe à l'étendue de ſa fortune, qu'il ne recevoit de l'Inde que par des envois ſucceſſifs & aſſez éloignés ; à quoi il faut ajouter qu'il ne manquoit pas d'attentions toutes les fois qu'il venoit à Paris, & qu'il nous voyoit ſurtout à la campagne de ma tante où elle paſſoit les deux tiers de ſa vie, & où il venoit ſouvent dîner de Verſailles ; les devoirs qui le rappelloient là le jour même, étoient un prétexte qui auroit ſuffi à un amant pour l'excuſer de ne pas faire un plus long ſéjour. Si avec cela, vous vous ſouvenez, Madame, de cette politeſſe ſimple & touchante qui donne une empreinte de tendreſſe à tout ce qui en eſt ſuſceptible, vous pourrez facilement vous repreſenter qu'en le voyant auprès de moi, on auroit pu croire que j'étois plus heureuſe, &

que je le méritois. Cependant cette distance qui restoit entre nous, fit quelque sensation dans une classe à laquelle je commençois de tenir, & où l'indulgence même avec laquelle on jugeoit des agrémens de ma personne & de mon esprit, & de tout ce qu'on vouloit me trouver de propre à fixer un homme sage & delicat, étoit entiérement à ma charge. J'avois bien pu autrefois décrier impunément Monsieur de Limeuil dans une sphere obscure où je trouvois plus de petites idées analogues à mes insinuations; mais sur le théâtre où il étoit alors, avec les convictions que l'on y avoit de la delicatesse de son gout & de son exacte droiture, la moindre apparence de sa froideur me condamnoit. Parcequ'à la Cour on s'étoit mis en tête qu'il avoit été amoureux de moi, il suffisoit qu'il ne parût plus l'être, pour qu'on le crût mécontent; & Monsieur de Limeuil n'étoit pas homme à être

mécontent sans cause. Ainsi, ma chere, si j'avois été innocente, il auroit pu m'opprimer du poids de sa réputation, & avoir toute sorte de torts, sans qu'on eût voulu le croire. Cela fit que quand il eut un rang à la Cour, on parut en suspens sur le parti qu'on prendroit avec moi, & tenté de me laisser dans une espece d'incognito, comme pour se conformer à l'arrangement d'un mari qui m'y auroit condamnée. Monsieur de Limeuil qui vit fort bien cette incertitude, ne parut pas la pénétrer; mais il parla adroitement des raisons de convenance qui l'empêchoient d'avoir encore une maison, comme étant les seules qui pouvoient faire que nous n'étions pas ensemble; & il dit cela d'un ton qui sembloit reclamer pour moi tous les honneurs que je pouvois prétendre par les circonstances où il se trouvoit. Alors la Cour se tourna vers moi à bras ouverts, & me fit des merveil-

les. J'eus la sagesse de n'y pas paroître étonnée, ni trop charmée ; &, sans donner dans l'affectation de me cacher, je me rendis assez peu aux empressemens qu'on m'y témoigna, pour ne pas me donner l'air d'une parvenue qui se pressoit de jouir d'un éclat qui l'eût éblouie. C'est tout dire, que je n'y fis pas mal honneur au choix du héros : je ne prétends pas cependant que ce soit ce motif qui m'ait soutenue ; tout ce dont je puis me vanter, c'est qu'aumoins je n'avois pas dessein de le mortifier. Je ne crois pas, Madame, que ma conversion allat encore plus loin ; ma vanité fesoit le reste : comme je ne manquois pas de connoitre les meilleures façons pour réussir, & que j'étois alors sous des yeux dont le suffrage étoit de plus de conséquence, la vanité me fesoit m'observer de plus près.

Quant à mes sentimens pour Monsieur de Limeuil, je vous ai dit, Ma-

dame, que la diſpoſition en étoit équivoque. Je vous ai fait connoitre auſſi ma chere, que je n'avois pas peché par manquer de diſcerner ſes bonnes & grandes qualités ; ce qui feſoit qu'en jugeant alors de lui comme toute la France en jugeoit, je n'aurois pas été par cela ſeul beaucoup changée. Mais où auroit été le changement ? C'eût été de lui rendre enfin une juſtice que je lui avois refuſée ſi opiniatrément : c'étoit-là que je tremblois des conſéquences. Je trouvois bien bon pour ma tante ſimple & groſſiere, d'avoir attendu, pour le conſidérer, qu'il eût des richeſſes, des titres, des honneurs : mais moi, Madame, avec mon orgueil, je ne pouvois enviſager le reproche de tant de baſſeſſe ; & un peu de mauvaiſe honte feſoit preſque l'effet qu'avoit fait autrefois ma perverſité. Je n'étois jamais tentée de lui témoigner toute la conſidération qu'il meritoit, que je ne m'appliquaſſe la cruelle le-

çon que je lui avois vu donner à une autre femme : à une imbécille qui ne s'étoit pas avisée de lui trouver le sens commun, avant qu'il fût dans cette grande fortune, & qui dans un repas lui fit cent exclamations sur son esprit, toutes des plus impertinentes. Monsieur de Limeuil, fatigué de tant de sottise, lui répondit à la fin : *oui, Madame, il m'en est arrivé hier pour six cent mille écus, par un vaisseau venu de l'Inde.* Voila, Madame, ce qu'il me sembloit que j'allois m'entendre dire ; & que je crois bien que Monsieur de Limeuil ne dit pas pour cette femme seule, mais pour beaucoup d'autres fades adulateurs qui étoient-là, dont les sots complimens ne le touchoient pas plus que ne l'avoient touché leurs dédains injustes. Le ton qui me convenoit étoit celui de pénitente, comme n'ayant pas agi par manque de discernement, mais par des dispositions plus coupables. Mais j'étois fort

loin, Madame, de cette contrition qui nait de l'amour du bien qu'on a violé ; & je n'avois encore que celle qui fuit la crainte des peines, avec laquelle vous voyez bien qu'on pecheroit sans trouble, si l'on croyoit pouvoir toujours se cacher aux yeux du juge qui doit punir ; & qui fesoit, par exemple, que mes crimes me pesoient peu, tant que je ne m'en croyois pas convaincue. Vous vous souvenez, ma chere Comtesse, des inquiétudes que j'avois eu après la perte des coupables billets de Bergeron, & comme je m'étois ensuite persuadée qu'ils n'étoient pas tombés entre les mains de Monsieur de Limeuil, parceque je ne voyois pas qu'il me punît des crimes dont ils renfermoient le mistere ? Je fus lontems après bien convaincue qu'il les avoit trouvés ; puisque ma basse curiosité m'ayant, à mon ordinaire, fait fouiller partout, je les trouvai moimême dans un de ses portefeuilles ;

d'où j'eus encore l'effronterie de les enlever ; & de là, nouvel embarras qui me jetta dans une perplexe incertitude s'il les avoit lus, ou s'il ne les avoit pas lus ? toujours, sur cette conséquence que je tirois, que puisque mon juge ne prononçoit pas contre moi, il falloit que je ne fusse pas déférée à son tribunal. Voici, Madame, comment l'énigme de toute sa conduite avec moi, me fut enfin développée.

Dinval qui, comme vous savez, n'avoit jamais été mon partisan, me montroit alors dans ses regards un farouche chagrin qui sembloit condamner tous les respects qu'on me rendoit, & surtout l'indulgence avec laquelle me traitoit Monsieur de Limeuil luimême. Ce sévere ami savoit toutes les graces que Monsieur de Limeuil m'avoient faites, & que la perte de son bonheur, la ruine de tout le repos de sa vie, étoient les moindres torts

que j'avois avec lui : par un concours de deux fatalités singulieres, Dinval étoit instruit de mes deux plus funestes secrets. L'enfant dont j'avois voulu accoucher secrettement après mon mariage, étoit mort au berceau, & sembloit avoir enseveli avec lui le secret de ma foiblesse : mais il arriva que Dinval ayant été, dans ces derniers tems, rendu confident d'un mistere de même nature, s'étoit rencontré avec la sage-femme dont je m'étois servie, qui étoit si discrette, qu'au milieu de plusieurs histoires qu'elle lui fesoit pour le desennuyer, elle lui raconta la mienne tout au long. Vous voyez, Madame, que la connoissance de cette premiere aventure ne lui couta pas la moindre recherche : il dut la découverte de la seconde à son zele inquiet & curieux. Un voyage qu'il avoit fait avant que Monsieur de Limeuil revînt d'Asie, l'avoit rapproché de Bergeron qu'il avoit connu chez

moi, & qui voulut lui faire les honneurs de sa ville. Dinval avoit conservé dans sa mémoire une fort mauvaise opinion de mes liaisons avec cet étranger, dont il n'avoit pas pu cependant approfondir les progrés, ne m'ayant pas alors vue assez de suite. Un jour qu'il lui vit recevoir des lettres de France, il crut en appercevoir une de mon écriture, qu'il connoissoit à ne pas s'y tromper: un zele jaloux & ardent pour l'honneur de son ami, l'ayant emporté audela de sa droiture delicate, il gagna à force d'argent des suppots des postes, pour intercepter les lettres du jeune homme, & se rendit maitre d'une réponse qu'il me fesoit. Vous voyez, Madame, que j'avois la lâcheté de continuer un commerce si coupable, & d'autant plus honteux, qu'étant né d'une intrigue à laquelle mon cœur avoit pris un intérêt si foible, je n'avois point de sacrifice à faire pour suivre la loi sé-

vere du devoir, qui me l'interdisoit ! Mes lettres étoient froides, & l'on n'en pouvoit rien tirer qui fût à ma charge : mais il arriva que celle de Bergeron, par d'impertinentes réminiscences gazées comme elles pouvoient l'être par les tournures maladroites d'un petit esprit, décéloit assez jusqu'à quel point j'avois été criminelle avec lui. Voila, Madame, ce qui avoit envenimé ce noir chagrin de Dinval, qu'il n'étoit plus en son pouvoir de contraindre. Il n'avoit pas encore pu voir un quart d'heure Monsieur de Limeuil; je m'apperçus qu'il cherchoit avec inquiétude les occasions de l'entretenir, dont la premiere se presenta à la campagne de ma tante, où les deux amis s'étoient rendus dans le même tems. Ma curiosité, toujours alerte, étoit ici animée par les dispositions peu favorables pour moi, que je connoissois à Dinval, & qui me sembloient être encore chan-

gées à mon désavantage : j'épiai avec soin les deux amis, & je parvins à entendre leur entretien. Dinval le commença par exposer les incidens qui lui avoient fait apprendre dans quelles circonstances s'étoit fait notre mariage, & par reprocher à son ami d'avoir été, disoit-il, assez dupe pour se determiner sur une situation dont toute la suite de ma conduite avoit si bien prouvé que je meritois de subir les désagrémens. Monsieur de Limeüil lui répondit, avant tout, que cette ouverture expliquoit les apparences d'aigreur qu'il lui voyoit contre moi, & dont il le pria poliment de ménager aumoins les signes. Ensuite, pour me purger des soupçons d'une foiblesse méditée ou accompagnée de circonstances qui eussent tenu à la corruption de mon cœur, il lui rapporta fidelement la scène violente qui étoit née de notre querelle au sujet de Glacourt, & par quelle surprise subite de

sens,

ſens, nous avions été jettés l'un & l'autre dans une ſituation ſi oppoſée à celle dans laquelle nous avions cru devoir être toujours ; & lui fit tous les détails relatifs à cet incident, tels que je vous les ai expliqués, Madame. Dinval n'y vit pas de quoi ſe ſatisfaire, & ſoutint que la droiture & la delicateſſe de ſon ami étoient plus qu'à couvert par le ſoin qu'il avoit pris de ne pas m'expoſer au danger de le revoir, & par la déclaration qu'il m'avoit faite que, vu le parti qu'il prenoit de renoncer à tout engagement avec moi, les événemens feroient ſur mon compte.

Cette excuſe, répondit Monſieur de Limeuil, pouvoit être bonne, s'il n'eût été queſtion que de me juſtifier aux yeux du monde : je crois qu'il s'en ſeroit contenté ; mais elle ne me juſtifioit pas à mes yeux. Il eſt vrai que j'avois dit à Mademoiſelle de Mainville que je renonçois à elle, & que je

ne lui garantissois aucun des dangers qu'elle couroit à me revoir après cette déclaration : mais pensez-vous, Dinval, que lorsque partageant avec elle un délire que nous n'avions pu prévoir, je pressois sa foiblesse que mes transports pouvoient seuls consommer, elle n'ait pas cru que je rétractois les rigoureuses résolutions que le ressentiment m'avoit fait prendre ? Il falloit donc, pour que je pusse sans remords l'abandonner à sa destinée, que, libre dans le trouble qui nous possédoit, j'eusse suspendu le sien pour lui dire avant de poursuivre mon triomphe, *Mademoiselle, je ne reprends aucun de mes engagemens, & ne prétends pas me lier de nouveau, en profitant de votre foiblesse.* Voila la déclaration qu'il falloit que je lui eusse de nouveau faite, pour qu'elle ne pût rien prétendre, pour que je ne me trouvasse pas lié par un acte où j'aurois mis la reserve de ma liberté.

Vous ſuppoſez une choſe impoſſible, repartit Dinval, & peutêtre ridicule : un homme qui conſerveroit l'empire de ſes ſens aumilieu des avantages que lui laiſſeroit prendre une femme d'une ſi grande beauté, donneroit un exemple plus monſtrueux que louable.

Et dites-moi, Dinval, reprit Monſieur de Limeuil, de quel droit pourrois-je avoir ſuccombé ſeul impunément à une foibleſſe à laquelle j'ai eu aſſurément la plus grande part ? Et avec quelle juſtice en aurois-je rejetté tous les inconveniens ſur le ſexe auquel nous accordons moins de forces pour s'en défendre ? Voyez ſi c'eſt avec raiſon que vous me reprochez trop d'indulgence, & ſi la juſtice, & non la pitié ne dirigea pas mes pas ? Quoi qu'il en ſoit, j'en avois cette penſée ; & vous ſavez quels malheurs pouvoient être les ſuites de mon abandon. Une fille auſſi fiere, auſſi vio-

esprit qu'on avoit accoutumé malicieusement à se laisser emporter par son impétuosité. Vous voyez que Madame de Limeuil est changée : soyez sûr que sa raison & sa politesse, qu'aucune femme ne posséde à un plus haut dégré, lui redonneront bientot toute la douceur de moeurs qui convient à son sexe & à son rang.

Qui lui donnera des mœurs pures, s'écria Dinval emporté par son chagrin ! ce n'est pas son impolitesse, si brutale envers vous, qui excite ce que vous appellez mon aigreur ! Je veux dissiper votre illusion ! Je vais faire à votre cœur une plaie dont le mien saigne le premier ! Epoux crédule, autant que vous êtes grand homme ! lisez... sachez à qui l'honneur d'un homme tel que vous est sacrifié ; connoissez l'objet de votre indulgence.

Par quel hazard, lui demanda tranquillement Monsieur de Limeuil, ce

téméraire écrit eſt-il entre vos mains ? J'ai lieu de croire qu'il n'y feroit pas, s'il étoit parvenu jusqu'en celles de Madame de Limeuil ?

Mes yeux peu prévenus, répondit Dinval, & plus jaloux de votre gloire, m'avoient fait ſoupçonner autrefois un concert coupable, en voyant ici l'audacieux Bergeron. Vous ſavez qu'un voyage m'a ramené chez lui, il n'y a pas lontems : c'eſt-là qu'ayant eu de fortes raiſons pour préſumer une correſpondance ſuſpecte, j'ai mis tout en uſage pour intercepter l'offenſante lettre que vous tenez. L'odieuſe femme qui deshonore votre nom, ne l'a pas reçue : mais vous voyez de quels crimes elle renferme le ſecret ! Cette lettre eſt une réponſe, & en ſuppoſe beaucoup d'autres : moimême j'ai cru reconnoitre....

Il ſuffit, ajouta gravement Monſieur de Limeuil, je ſais tout le reſte. L'imprudence de cet homme....

Dinval ne le laissa pas achever. Vous le savez, s'écria-t-il tout transporté! & la coupable n'est pas punie. Quoi, Monsieur ! un homme comme vous abandonne le soin de sa gloire ! & par sa tolérance il enhardit l'audace des mauvaises moeurs !

Ecoutez, Dinval, repartit paisiblement Monsieur de Limeuil ; je tâche de ne pas me determiner sur le cri des passions, mais sur des principes dont je vous fais volontiers juge. Vous confondez ma cause avec celle du public : avant que les mœurs aillent à son tribunal, elles en ont deux autres, qui sont celui de l'époux & du pere de famille, & quelquefois elles peuvent ne pas sortir de ces deux premiers. Tant que l'offense est secrette, elle ne s'étend qu'à moi : ne suis-je pas le maître de la remettre ? & qui pourroit m'empêcher d'exercer ce droit ? Si le desordre avoit franchi le mistere & les limites du domestique,

alors

alors la société seroit offensée ; &, juge pour le public, je n'aurois pû m'empêcher de prononcer la correction, & de demander au Gouvernement la puissance executrice dont il est dépositaire ; parceque ma clémence auroit pû passer pour approbation des mauvaises mœurs, & que me rendant mauvais citoyen, elle me tourneroit à infamie. Puisque mon secret est toujours à moi, n'étant partagé que par mon ami, je ne rétracte point mon pardon, & je vous demande le vôtre.

Quel sera le fruit de tant de clémence, reprit Dinval plein d'étonnement & un peu d'admiration ?

Premierement, répondit Monsieur de Limeuil, aulieu d'un éclat qui perdroit ma gloire, (s'il est vrai, comme vous dites, qu'elle puisse dépendre des actions d'autrui) je conserverai à la société une femme qui peut l'orner, y faire honneur à mon choix, & j'ose ajouter, y donner bon exemple. J'ai

profondément étudié son ame depuis ce malheureux événement : soyez assuré qu'elle n'étoit pas naturellement infectée du goût des desordres qu'elle s'est permis, & que c'est ici la chute des Anges ; sa foiblesse a été le chatiment de son orgueil. Maintenant, Dinval, j'aime à lui voir celui de s'estimer après sa faute : cette fierté peut tenir à l'amour de la vertu même qu'elle a violée, ou dumoins y ramener. Je me garderai bien de l'abattre en l'humiliant : il faut lui laisser son orgueil qui commencera sa peine, & qu'il ne sera pas difficile de diriger ensuite vers un sincere retour.

Toutes les circonstances de sa chute, reprit Dinval, sont fort propres eneffet à blesser sa vanité, par le peu qu'elles lui laissent d'excuses ; & je crois qu'elle en pourra ressentir quelques remords : comme je crois aussi que le fier desir d'usurper tous les suffrages pourra la faire veiller sur elle

un peu plus qu'elle ne l'a fait. Mais quelle force promet cette vanité, à qui n'en a pas trouvé dans son innocence ?

C'étoit une innocence orgueilleuse, répondit Monsieur de Limeuil, qui s'est perdue, pour avoir dédaigné de se garder. Cette ame qui bravoit présomptueusement les écueils, en viendra à ce point de s'effrayer des moindres, & à trembler aux apparences du danger. Il n'importe que ce soit la vanité qui fasse les premiers pas de ce retour : ce n'est peutêtre pas une source assez pure, mais gardons-nous de la rejetter ; n'est-ce pas comme cela que nous sommes faits presque tous ? Et s'il étoit bien décidé que de la suite des mauvaises actions, nous n'eussions à redouter que les reproches de la conscience, combien n'en ferions nous pas qui sont épargnées à la société ? Je ne doute pas que ce principe ne s'épure dans Madame de

Limeuil ; & j'eſpere que vousmême, Dinval, la verrez quelque jour ſi accablée du poids de ſes remords, que la rigueur avec laquelle vous la jugez à cette heure, ſe changera en pitié.

Dinval ſecouoit la tête, comme un homme qui ne ſe croit pas acceſſible à ce ſentiment. Monſieur de Limeuil, ſans paroitre faire aucune attention à ce geſte, reprit ainſi ſon diſcours. Vous connoiſſez apreſent les motifs de la conduite que j'ai tenue ; voici celle que je me propoſe pour l'avenir, dont je ſuis bien-aiſe de prendre mon ami pour juge, & dans laquelle je le prierai même de me ſeconder. Il eſt important que Madame de Limeuil ne me ſache pas informé de ſes ſecrets ; cela me feroit perdre à ſes yeux une ſorte de dignité du caractere d'époux, que nos préjugés font dépendre de la conduite des femmes, & rendroit trop gênant le rôle que je dois jouer auprès d'elle : il eſt

donc de la même conſéquence que rien ne puiſſe lui faire croire que vous ſavez le même ſecret, parcequ'elle ne douteroit plus qu'il ne nous fût commun : mon ami ne voudra pas me faire perdre le fruit de ma clémence, qui eſt la ſeule reſſource qui me reſte dans ce déſagréable événement ? Pour allier cette clémence avec les devoirs que m'impoſe ma delicateſſe, j'ai à m'aſſurer que Madame de Limeuil rompe tout commerce avec Bergeron, & qu'elle ne le voie plus. Quant au premier objet, je n'ai qu'à chercher quelque tournure adroite pour lui faire entendre, ſans percer notre miſtere, combien une ſemblable correſpondance eſt honteuſe, en ce qu'elle ſemble annoncer une criminelle perſévérance dans l'amour d'un égarement dont l'abſence doit aumoins faire revenir ; & j'oſe prévoir qu'il n'en faudra pas davantage. Pour ce qui eſt de l'autre objet, vous m'y ſervirez, Dinval, en

employant les relations que vous avez auprés de cet homme, pour être toujours en état de m'avertir s'il devoit venir en France, & quel genre d'affaires pourroit l'y attirer : car il me sera facile en tout tems de lui en fermer l'entrée ; mais s'il devoit y venir pour des affaires utiles, je voudrois le faire indemniser par des voies détournées ; n'étant pas juste que dans le même tems que je pardonnerois à celui des deux offenseurs qui est le plus coupable envers moi, je fisse retomber toute ma vengeance sur l'autre. Je me propose encore de ménager les marques de ma confiance pour Madame de Limeuil, de maniere que, sans me savoir informé de ses fautes, elle ne me croye pas non plus aussi rassuré sur sa conduite, que j'ai pu l'être autrefois : il ne faut pas qu'une femme puisse se flatter d'en imposer toujours à son époux ; parceque c'est pour elle un motif de mepris, & une premiere ten-

tation qui peut donner de la force aux autres. Voila, si je ne me trompe, les soins que mon honneur & mon devoir exigent: je les suivrai rigoureusement; mais je ne mettrai point d'autres restrictions à mon pardon; & je n'épargnerai rien pour que nous puissions, Madame de Limeuil & moi, en recueillir tous les fruits, autant que notre situation le comporte. Si je puis m'assurer qu'elle ne troublera plus desormais le repos domestique qu'elle m'a ravi trop lontems: si je puis l'accoutumer à ne plus me fatiguer de ses plaintes de froideur, à ne plus reclamer l'effet du pouvoir de ses charmes, prétention bien légitime en d'autres circonstances, mais qui me montreroit en elle une orgueilleuse fierté trop peu abaissée par le sentiment de ses égaremens, & qui réveilleroit mon orgueil en me fesant souvenir qu'elle est les restes d'un vil adultere; à ces conditions vous me

verrez rentrer avec elle dans une ſo-ciété douce & polie, où je voilerai par des dehors impoſans le mur fatal élevé entre nous, & où mes atten-tions, mes égards, & d'aſſidues com-plaiſances, lui rendront aux yeux du public, tous les droits qu'elle a ab-jurés dans mon cœur.

A cela, Madame, Dinval ne répon-dit qu'en joignant les deux mains, & levant les yeux au ciel. La politeſſe qui rappelloit Monſieur de Limeuil au-près de ma tante, mit fin à cette importante conférence, j'étois prête de dire, à ce conſeil tenu ſur un ſujet ſi grave à la fois & ſi petit. Et ſur l'importance d'un tel conſeil, je ne puis m'empêcher, de vous propoſer comme un objet d'étonnement, de voir agiter avec ce ſérieux, la queſ-ſtion de l'honneur d'un grand'homme compromis par une ſottiſe d'une étour-die créature qu'il aura voulu nom-mer ſa femme ! Ne vous eſt-il jamais,

Madame, venu quelque doute dans l'esprit sur l'infaillibilité de ces hommes, législateurs de tout ce qui est reglé ici bas, qui, ayant des coffres forts pour garder leur argent, ont mis leur honneur (qu'ils disent estimer plus) en dépôt en des mains si fragiles? Et ne trouvez vous pas que les Orientaux entichés de la même manie, sont aumoins un peu plus sages par la précaution qu'ils y mettent de garder le gardien?

Mais vous voulez savoir quelle impression fit sur mon ame la conviction de la découverte de mes égaremens? Elle y jetta, Madame, la consternation, la honte, le dépit, la rage contre Dinval dont la vue me devint odieuse, autant que celle de Monsieur de Limeuil me fut redoutable. Je restai tout le jour enfermée dans le lieu d'où j'avois entendu cet entretien; & dans toutes les occasions que j'eus le reste de cette année, de voir les

deux amis qui ne se quittoient presque pas, je prétextai toujours quelque incommodité, pour me soustraire aux yeux de deux hommes dont l'un excitoit mon ressentiment, tandis qu'un regard de l'autre me fesoit mourir de confusion. Mais c'étoit une confusion orgueilleuse : il étoit décidé que je n'en imposois plus à l'homme dont j'avois jusques-là exigé arrogamment l'estime ; je ne pouvois plus me préférer à ses yeux, à toutes les autres femmes : ce superbe mepris que j'avois affecté pour elles, cette noire malignité avec laquelle je ne cessois de les déchirer, retomboient sur moi ; il n'y avoit plus de retour à mes prétentions, il falloit renoncer à médire, comme un fripon démasqué renonce à parler de vols ; mon rôle étoit désormais de me tenir humble & tremblante sous les yeux d'un juge offensé, trop heureuse qu'il voulût ne pas déchirer le voile qui couvroit mon infamie ! Voila,

Madame, quel fut le premier châtiment d'un cœur orgueilleux. Vous voyez cependant que j'étois confondue, ſans être contrite : il falloit d'autres convictions, d'autres ſpectacles, pour me mener juſques-là.

Parmi les perſécutions que j'avois fait eſſuyer à Monſieur de Limeuil, par ma jalouſie, il y en avoit eu dans leſquelles je portois l'inquiétude & la perverſité, juſqu'à l'accuſer ſur les plus légers indices, & quelquefois contre mon propre ſentiment ; mais auſſi il y en avoit eu de fondées ſur des raiſons apparentes, ſur les dépoſitions de témoins, vils à la vérité, mais qui ſoutenoient des choſes très graves, & qui les circonſtancioient très bien. Telle étoit, par exemple, une intrigue que je l'avois accuſé d'avoir avec une femme qu'il voyoit aſſez aſſiduement, & dont j'avois corrompu juſques aux domeſtiques, qui m'en diſoient des choſes horribles.

Monsieur de Limeuil à qui je fis à ce sujet de longues & violentes querelles, m'assuroit très sérieusement qu'il ne s'étoit jamais rien passé de deshonnête entre cette femme & lui : il alloit plus loin, « Vous savez, me disoit-il, » que je la connois depuis lontems, » & peutêtre n'ai-je pas été sans quelque gout pour elle, qui peut s'être » réveillé du depuis. Mais, outre que » je ne vois rien dans sa conduite qui » puisse m'y faire présumer du dérangement, je crois que si elle devoit » avoir une foiblesse, ses préférences » tomberoient sur un autre que moi. » Je ne condamne pas, ajoutoit-il, » des soupçons que peuvent vous donner des rapports revêtus de quelque » vraisemblance ; mais comme c'est » un grand inconvenient pour une » ame honnête, de prononcer injustement sur l'honneur d'autrui, & » surtout sur celui d'une personne de » votre sexe, je voudrois que vous

» demeuraſſiez, aumoins, partagée
» entre les témoignages d'une vile
» canaille qui ne parle que pour gagner
» votre argent, & les déclarations
» préciſes que je vous fais; un autre
» en exigeroit peutêtre davantage ».
Il exigeoit beaucoup trop, Madame; je ne voulois pas mettre tant de ſageſſe dans mes jugemens; & ce commerce criminel que je ſoutenois, ne devoit pas être moins aſſuré que mon exiſtence : de là venoit que j'entrois en fureur en me voyant contredite, tandiſque Monſieur de Limeuil n'étoit pas peu irrité de me voir ſi opiniatrement perſuadée d'une choſe qu'il ſavoit ne pas exiſter. Vous allez voir, Madame, comment je fus forcée enfin à retracter un jugement téméraire qui m'avoit fait ſi lontems accuſer Monſieur de Limeuil de fauſſeté. Mais, pour que je puiſſe vous expliquer ſans de longs details ce qui avoit donné lieu à une rencontre aſſez ſinguliere,

il faut vous dire qu'autrefois & dans le tems même que Monsieur de Limeuil avoit fait connoissance avec cette femme, elle avoit une intrigue avec un jeune étourdi assez aimable, très-lié avec Monsieur de Limeuil & qui avoit rendu le Comte confident de cette amourette, beaucoup plus que celuici ne le vouloit : avec cette clef, vous entendrez facilement le reste. Il y avoit assez lontems que Monsieur de Limeuil n'avoit vu cette femme, lorsque le hazard nous rassembla tous à une maison de campagne voisine de celle de ma tante où nous nous trouvames le même jour à diner. Vous croirez facilement, Madame, qu'il suffisoit de mes anciennes idées, pour me faire faire des observations qui furent encore reveillées par un air intrigué que je vis à la Dame & un soin assez visible de chercher l'occasion d'entretenir Monsieur de Limeuil. Elle y parvint enfin l'après dinée, pendant

qu'à la faveur d'un assez beau jour d'automne, tout le monde étoit repandu dans le jardin. Cette femme avoit attiré Monsieur de Limeuil dans un cabinet de charmille ouvert de plusieurs côtés, & où elle pouvoit lui parler sans indécence, à la vue de vint personnes dont ils étoient seulement assez éloignés pour n'être pas entendus : mais ils ne s'étoient pas apperçus que votre effrontée amie s'étoit glissée, avec la souplesse d'un serpent, entre un mur de derriere & la partie de charmille qui y aboutissoit & qui étoit assez épaisse pour la cacher parfaitement ; d'où elle ne perdit pas une de leurs paroles. La conversation commença avec un ton de colere, de la part de la Dame, par lequel ma curiosité fut de nouveau aiguisée : cela rouloit sur un papier qu'elle avoit mis entre les mains du Comte comme ils s'approchoient du cabinet, & qui n'étoit autre chose que des fragmens

d'une lettre écrite par ce jeune amant de la belle à Monsieur de Limeuil & par laquelle il paroissoit que celuici avoit été dans la confidence de tout ce qui se passoit entr'eux, jusqu'à avoir été témoin de choses très-particuliers. Un peu d'obscurité qui regnoit sur les details dont quelques-uns étoient perdus avec des parties de la lettre, ayant laissé croire à cette femme que Monsieur de Limeuil n'avoit pas aumoins des convictions, & que tout se bornoit à des indiscrétions de son étourdi d'amant, qu'elle esperoit pouvoir démentir, elle marquoit un violent courroux, d'avoir été, comme elle disoit, le jouet de deux jeunes têtes; ajoutant qu'elle ne se seroit pas attendue à trouver le sage Monsieur de Limeuil complice d'une si indiscrete témérité, & le pressant de lui expliquer le mystere de cette lettre qu'elle avoit recouvré depuis peu avec beaucoup d'autres
papiers

papiers du même jeune homme, qu'elle avoit fait retirer des mains d'un hôte, chez lequel il les avoit laissés negligemment. Monsieur de Limeuil tacha de detourner cette femme de l'éclaircissement qu'elle cherchoit, & employa avec beaucoup de circonspection toute sa delicatesse; pour la rassurer sur les impressions qu'elle craignoit que la lettre n'eût fait sur son esprit : mais elle, malheureusement curieuse, & qui se flattoit peutêtre de trouver dans les details dequoi faire prendre le change à l'homme dont elle redoutoit le mepris, se mit à le presser plus fortement, jusqu'à paroitre offensée de son discret silence.

Monsieur de Limeuil n'avoit garde de se rendre; Madame, lui dit-il, quand il se vit trop pressé, vous me faites injustice si vous me croyez complice de l'indiscrétion de mon camarade; mais je vous mortifierois en

vous dissuadant, & vous trouverez bon que je ne le fasse pas. Tout cela ne fesoit qu'animer la curiosité de la Dame, trop agitée pour reflechir sur l'inconvenient des indiscretes demangaisons de trop savoir. Elle redoubla ses instances, employa les prieres, les reproches, les injures même, pour le faire parler.

Faites-vous quelque fonds sur mon honneur, lui dit paisiblement l'homme inébranlable ? Je vous déclare que vous me trouverez toutafait innocent, mais que vous serez desesperée de savoir les choses qui me justifient : voyez apresent si vous exigez un éclaircissement qui ne peut être d'aucune utilité, & qui vous affligera ? Il vouloit la quitter après ces paroles ; mais elle plus acharnée que jamais à chercher la mortification qu'il vouloit lui éviter, devint furieuse, & protesta qu'elle ne le laisseroit pas aller qu'il n'eût tout expliqué. C'est alors qu'après avoir

encore proteſté contre la violence qu'on lui feſoit, il lui developa en peu de mots toute l'énigme.

» Deux jours avant celui auquel » cette lettre me fut écrite, lui dit-il, » je me trouvai chez mon ami & le » vôtre, avec lequel j'avois deſſein de » paſſer l'après dinée; mais il me dit » qu'il attendoit une viſite qui l'obli» geoit à ſe trouver ſeul; & ſur cela » je voulus le quitter à l'inſtant même. » Lui, ſoit qu'il ne fût pas convenu » clairement de l'heure, ou qu'il eût » l'indiſcretion, plus coupable encore, » de m'expoſer à percer le myſtere » de ſon rendez-vous, il me retint » malgré moi, en m'aſſurant que je » pouvois être encore là deux heu» res : & toutesfois je n'y avois pas » été dix minutes, qu'une femme » parut à la porte de ſon apparte» ment : je ne fis point de difficulté de » me cacher dans l'embraſure d'une » ancienne porte que couvroit la ta-

» pisserie, me promettant bien que
» mon ami, par égard pour la Dame
» & pour moi, romproit aussitot son
» rendez-vous de quelque maniere
» adroite, à quoi il étoit doublement
» obligé en ce que la voix de sa mai-
» tresse que je connoissois trop bien,
» ne me laissoit plus ignorer aucune
» partie du secret. Mon étonnement
» fut égal à ma mortification, quand
» je vis que l'indiscret, laissant la
» Dame dans la fausse sécurité de n'a-
» voir d'autres témoins que les murs
» de cette chambre, se prévaloit de
» cette confiance pour lui faire un
» outrage qui rejaillissoit sur moi!
» Cependant la nuit survenue les obli-
» geant à moins de precaution, il
» donna la main à cette femme, ce
» qui me fit sortir le dernier, & juste-
» ment offensé d'un procédé aussi des-
» honnête. La lettre imprudente que
» vous tenez est la reponse de celle
» que je lui écrivis pour lui faire les

» plus vifs reproches. Ne croyez pas,
» Madame, ajouta Monſieur de Li-
» meuil, que ce ſoit moi qui ai con-
» ſervé ce téméraire écrit : je l'avois
» apeine lu que l'étourdi qui en étoit
» l'auteur, ſurvint & l'arracha de mes
» mains; & ſi je ne m'y oppoſai pas,
» ce fut par la perſuaſion où je fus
» qu'il le reprenoit pour s'aſſurer da-
» vantage de ſa ſuppreſſion ».

Imaginez, Madame, tous les car-
reaux de la foudre tombés à la fois
ſur une pauvre femme qui ne man-
quoit pas de fierté. Cependant elle
ramaſſa ſes forces & finit cette étrange
ouverture par un retour héroïque de
franchiſe qui ne me ſurprit pas moins
que tout ce que j'avois entendu.
» Monſieur, dit-elle au Comte, quand
» elle fut un peu revenue de ſa conſter-
» nation, depuis le tems dont vous par-
» liez vous m'avez témoigné quelque
» gout pour ma perſonne; & il n'y a
» pas lontems encore que j'ai pu vous

» croire des desirs pour ces medio-
» cres appas que vous prisiez trop
» sansdoute; de mon côté je vous ai
» toujours fait entendre que je vous
» favoriserois par préférence à tout
» autre, si je n'étois audessus de ces
» foiblesses qui troublent la raison de
» mon sexe & préparent sa honte &
» ses remords. Je vous demande com-
» ment après ce que vous aviez su &
» vu, vous avez pu supporter si lon-
» tems qu'une hypocrite créature se
» parat à vos yeux d'une insolente
» prétention de sagesse, sans venger
» votre pénétration offensée, à la-
» quelle j'ai voulu si présomptueuse-
» ment en imposer » ?

Souvenez vous, Madame, lui répondit Monsieur de Limeuil, que ma pénétration ne m'a pas fait percer le mystere dont j'ai été, malgré moi, fait confident; j'ai du être, à l'égard de ce secret, comme les murs inanimés auxquels il a été confié de la

même maniere; & j'en suis si persuadé, que je ne crois pas que la violence que vous m'avez faite, m'excuse suffisament de vous l'avoir repeté. Mais quand même une coupable curiosité, ou moins de soins de votre part pour la voiler, m'auroient fait pénétrer votre conduite; je n'aurois pû vous reprocher de me la dissimuler, tant que vous ne me donniez point de droits sur vous : & loin de pouvoir vous taxer ici d'hypocrisie, j'ai du vous tenir compte du soin que vous preniez de garder votre reputation à mes yeux, & de ne pas donner votre suffrage à des foiblesses auxquelles le cœur peut se laisser entrainer en les condamnant.

Vous êtes indulgent, Monsieur, répondit cette femme, & fort delicat; je sais qu'on ne subit jamais avec vous toute la peine de ses fautes. Mais dites-moi, Monsieur, croyez-vous que sans aucune prétention à la vertu, qu'on

ne perd qu'une fois, il n'y ait pas des dégrés dans l'infamie, & des mesures de crime auxquelles on peut s'arrêter, en n'accumulant pas égarement sur égarement?

Je vous avois bien dit, Madame, reprit Monsieur de Limeuil, que l'explication que vous exigiez pourroit faire faire des reflexions fort tristes : mais enverité je ne vois rien ici qui doive donner lieu aux vôtres ; & si vous pensiez qu'elles se rapportassent aux sentimens que j'ai & que j'ai toujours eus à cet égard, je devrois vous déclarer que vous les outrez beaucoup.

Je n'ai pas du m'attendre, Monsieur, repartit la belle, que vous répondriez directement à ma question ; c'étoit trop exiger de votre franchise : mais je sais ce que vous auriez répondu si votre politesse, votre indulgence ne vous eussent retenu ; & je me fais la réponse. Voici, Monsieur, ce que je veux

veux ajouter : puisque vous savez ce que je vaux, je vous parlerai un langage sincere. Ce n'est ni l'amour de la sagesse, ni une froide indifference qui m'eût mis à l'abri des desirs, qui m'ont fait resister aux vôtres : c'est un orgueilleux espoir d'usurper l'estime d'un homme tel que vous, qui a balancé la tentation, beaucoup plus dangereuse de votre part, qu'elle ne l'a jamais été de toute autre ; soyez assuré que si elle m'eût été offerte, quand je connus l'étourdi qui s'est joué si lachement de ma foiblesse, il n'auroit jamais aquis le droit de le faire ; & qu'avec un cœur peu chaste, je serois peutêtre aumoins irreprochable du côté des actions : je dois vous dire après cela que je ne suis pas capable de passions fort vives : je suis bien sure que celle que vous pourriez avoir pour moi le seroit encore moins, si toutefois on peut donner ce nom à un gout auquel les sens prendroient

part tous seuls ; ainsi nous ne serons ni l'un ni l'autre en danger de la vie, pour avoir étouffé ce penchant ; cependant il n'est pas sans force de mon côté : vous m'avez violemment tentée, & il ne tiendroit qu'à vous de me tenter encore : il est vraisemblable que si vous m'attaquiez, apresent que j'ai perdu l'illusion de vous en faire accroire, vous me vaincriez sans beaucoup d'efforts. Voyez, Monsieur, si je puis encore valoir la peine que vous me sauviez d'un nouvel égarement que vous êtes, ce me semble, seul capable d'ajouter à celui par lequel je me suis deshonorée à vos yeux ?

Madame, répondit Monsieur de Limeuil d'un ton ému qui fesoit connoitre l'impression que ces héroïques aveux avoient fait sur son ame, je n'ai presque plus de regret à un éclaircissement douloureux, mais qui m'a fait lire dans un cœur que je ne con-

noiſſois pas aſſez. Si je ſuis trop foible pour donner un ſi bel exemple, j'oſerai aumoins ſuivre de loin le vôtre : je ſacrifie de ce moment tous mes autres ſentimens (que vous venez de rendre plus vifs qu'ils ne le furent jamais) à celui d'eſtime & à l'ambition de meriter la vôtre que je mets à un prix que je m'efforcerai toute ma vie de vous prouver.

Vous voyez aſſez, Madame, combien je me trouvois audeſſous d'une femme qui avoit été l'objet de mes plus cruels mepris ; & avec quelle defiance cet exemple devoit me faire revenir ſur tant de jugemens téméraires ? Mais il faut que je vous diſe encore quelque trait des galanteries de Monſieur de Limeuil : vous ne le connoitriez pas bien, ſi vous ne ſaviez pas ce qu'il étoit dans ces foibleſſes même dont il n'a pas été exemt.

Un jour au retour d'une campagne, il fut arrêté aſſez lontems dans une

auberge à une journée de Paris, par un accident arrivé à sa voiture ; & il trouva là deux femmes qui alloient aussi à Paris : l'une veuve fort éveillée & même étourdie, & l'autre, qui étoit sa sœur, une belle fille de vint-cinq ans, douce, modeste & de la figure la plus touchante. Monsieur de Limeuil qui, pendant qu'on reparoit sa voiture, avoit voulu changer de linge, étoit en robe de chambre lorsqu'il rencontra ces femmes, les ayant trouvées dans une salle de l'auberge où il entra sans les y savoir. Il leur fit ses excuses sur cette surprise & sur l'état où il étoit : mais il trouva des femmes peu embarrassées & qui l'embarrasserent peu, la veuve aumoins qui parloit pour toutes les deux. Monsieur de Limeuil, après s'être amusé du babil de la petite Provinciale, & voyant qu'il ne falloit pas avec elle beaucoup de cérémonies, demanda aux deux sœurs la permission de diner avec

elles, qu'il obtint très-facilement, & se retira pour aller s'habiller. Ces femmes, sans se douter de l'importance de celui avec qui elles venoient de se lier si familierement, l'avoient pris, sur sa bonne mine, pour un homme comme il faut : elles se disoient, quand il les eut quittées, que c'étoit certainement un Colonel. La veuve qui avoit resté jusques là enfermée à faire une toilette longue & bizarre, descendit par curiosité dans les cours de l'auberge, trouva à chaque pas des grands valets de bon air auxquels elle entendit repeter le nom de Monseigneur ; & ayant bientot apperçu de loin le maitre qui étoit habillé & portoit les marques de l'ordre, elle courut, les bras levés, vers sa sœur, en lui disant d'un ton ébahi : *c'est un gros Seigneur, il a un cordon bleu comme le Prince de Vendome !* Monsieur de Limeuil s'apperçut, en les rejoignant, que l'éclat de son rang les avoit un peu deconte-

nancées; mais avec sa politesse si douce & si séduisante, & la bonne disposition qu'avoit la veuve à se familiariser, il leur eût bientot redonné du courage; & en moins d'un quart-d'heure il sut leur histoire & les affaires qui les menoient à Paris, pour lesquelles on ne manqua pas de lui demander sa protection. L'aînée, veuve d'un Officier tué depuis peu à la guerre, étoit chargée de deux enfans assez grands pour commencer de servir selon les usages reçus: elle venoit demander de l'emploi pour eux, quelque grace pour elle-même, & poursuivre le jugement d'un procès qui étoit tout l'espoir de sa fortune. La cadette, demoiselle sans bien, & qui avoit mieux aimé rester fille, que se marier très-mal, suivoit sa sœur à Paris, pour la suivre, sans espoir & sans desseins. C'étoit ainsi qu'on en parloit; mais quelques petites mines de la veuve qui ressembloit

à une intriguante comme jamais rien n'y ressembla, sembloient faire entendre des desseins plus étendus, & d'assez grands espoirs fondés sur les appas de cette cadette. Pour ne pas vous ennuyer, Madame, cette femme (je veux dire l'aînée) qui avoit appris au fonds de sa Province, qu'on ne se cachoit pas plus à Paris pour vendre une femme, que pour une autre espece de marchandise, & que c'étoit même un des commerces qui ne fesoient pas déroger, ne s'étoit efforcée d'y attirer sa sœur que pour la mettre à l'enchere, se reservant bien interieurement, comme vous pouvez croire, d'avoir ses épingles sur le marché. Comme tout ce qui environnoit Monsieur de Limeuil, le lui fit croire puissant, riche & magnifique, & qu'elle ne manqua pas de s'appercevoir qu'il étoit fort content de la petite personne, elle regarda ce rencontre comme un effet de sa bonne fortune qui

lui épargnoit l'embarras de chercher des acheteurs dans le vaste marché de Paris ; & pour en profiter autant que cela se pourroit, elle fit tout ce qu'il falloit pour mettre son effet en vente. La Demoiselle sage de bonnefoi n'entroit point dans les vues de son aînée, qu'on ne lui avoit même fait entendre qu'avec menagement : mais il arriva qu'elle fut vivement touchée du merite de Monsieur de Limeuil, & qu'étant franche, peu bien élevée & sans experience de passion, ses yeux naturellement tendres en exprimerent sans detour une très-vive qui s'allumoit toutacoup dans son cœur : ce qui fit que Monsieur de Limeuil qui ne pouvoit se meprendre au manege de la veuve, & que sa modestie empêcha d'expliquer dans son veritable sens le langage des yeux de la sœur, crut celleci d'accord de tous les projets de la premiere & les suivit avec delicatesse : & sa delicatesse, en menageant

la pudeur de cette belle fille, la fit s'embarquer sans defiance dans une affaire dont elle ne vit pas les conséquences, ou dumoins que très-confusement. Monsieur de Limeuil, avant d'entrer dans aucunes vues intéressées, avoit dit à la veuve qu'elle pouvoit à l'instant écrire pour se faire envoyer ses enfans dont il offroit de se charger; & que quant à son procès, du moment qu'il se seroit assuré qu'il étoit juste, il employeroit ses amis pour le faire expedier & le solliciter: il convint ensuite avec elle d'un logement où il pût la retrouver à Paris; & ils se séparerent de l'air de gens qui ont ensemble un marché auquel il ne manque que les formes & la delivrance. Quand ils se revirent à Paris, la Demoiselle vit bien qu'elle s'engageoit plus sérieusement qu'elle n'avoit eu dessein de le faire. Monsieur de Limeuil qui traitoit assez rondement avec la veuve, n'employoit au-

près de l'autre que des ſoins galans qui acheverent d'embraſer le cœur de la pauvre fille, & qui fortifierent ſi bien ce penchant né dès le premier jour, qu'elle s'étourdit ſur tout ce que ſa ſageſſe lui avoit dicté juſqu'à cette heure, & ſe laiſſa mener ſans reſiſtance ſur la pente de ce doux torrent. Mais quand il fallut en venir à la concluſion; la voix de cette vertu qui n'étoit qu'endormie, ſe fit entendre plus fortement qu'on ne s'y étoit attendu. Monſieur de Limeuil qui vouloit laiſſer à la belle la gloire d'un peu de reſiſtance, & qui trouvoit peutêtre, avec tous les hommes, que le triomphe feroit d'autant plus doux, qu'il lui couteroit plus, crut devoir ſe rendre preſſant pour l'honneur de ſon ſexe... Cet honneur, ma chere, remarquez-le bien, qui conſiſte à nous encourager, à perdre gayement le nôtre! Quand la Demoiſelle ſe vit attaquée tout de bon, elle repouſſa

doucement le galant, une larme sur le bord de ses paupieres : » Monsieur, » lui dit-elle, je ne vois que trop que » je vous ai donné droit à tous les » avantages que vous vous attendez à » remporter sur moi, & que j'ai trop » peu de force pour me défendre ; » mais je vous supplie de ne pas me » presser à cette heure ; je ne puis pas » sitot me resoudre à des sacrifices que » j'esperois ne faire jamais » !

Monsieur de Limeuil ému de ces paroles, comme si elles l'eussent tiré subitement d'un profond sommeil, se leva brusquement d'auprès de cette fille ; & après avoir fait quelques tours dans la chambre d'un air agité, il se rassit auprès d'elle, & ne lui laissa voir que ce visage sérein, doux & persuasif, qui inspire la confiance & va remuer les secrets jusqu'au fonds des cœurs. Mademoiselle, lui dit-il, en prenant affectueusement une de ses mains qu'il mit dans les siennes, j'ai

le bonheur de pouvoir faire quelque chose pour celui de votre vie, tenons ici un conseil de confiance pour savoir en quoi il peut consister : ce n'est plus à un amant que vous parlez ; ouvrez votre cœcr à frere, à un ami qui veut chercher à vous rendre heureuse. Quelles vues, Mademoiselle, vous amenoient à Paris ?

Je suis convaincue, Monsieur, qu'on en a eu pour moi de très-condamnables, dont il est naturel que vous m'ayez crue de moitié : je puis cependant vous assurer que je ne les avois pas même pénétrées, & que si maintenant je parois y être entrée, je me suis laissée entrainer par un penchant qui m'a mené plus loin que je ne croyois.

Il est rare, Mademoiselle, que le merite & les agrémens procurent seuls des mariages, & surtout dans cette ville où l'intérêt regne plus aveuglement : mais ils attirent des recherches

d'une autre eſpece ; n'aviez-vous pas deſſein, Mademoiſelle, de répondre à celles que votre beauté devoit naturellement vous attirer ?

Non enverité, Monſieur : dailleurs je ne ſuis pas intéreſſée, & dans quelques termes que je fuſſe avec vous, je ne conſentirois jamais à jouir d'un éclat de fortune qui ne feroit que donner de l'éclat à ma honte ; & vous pouvez être aſſuré, Monſieur, que s'il y avoit entre nous moins d'inégalité tant du côté du rang que des biens, j'aurois eu un peu moins de repugnance à vous donner toutes les preuves d'amour, que j'aurois pu regarder comme le prix du vôtre.

La droiture ne me permet pas, Mademoiſelle, d'affecter des ſentimens dignes de ceux que vous avez l'indulgence de me témoigner ; je ne dois rien diſſimuler d'une mepriſe que j'ai deſſein de reparer, & qui eſt la faute des perſonnes qui ont cru pouvoir

penser pour vous comme pour elles : je vous avoue qu'en sollicitant vos plus précieuses faveurs, j'ai cru ne faire que me mettre à la place que pouvoit prendre un autre, qui n'auroit peutêtre pas eu pour vous les mêmes égards.

Vous ne pouviez pas penser autrement, Monsieur ; cependant, si je me connois bien, les offres que j'aurois pu recevoir d'autre part ne m'auroient pas ébranlée. Croyez, Monsieur, que je ne vous en impose point ; je tiens encore à l'amour de la vertu que j'ai presqu'abandonnée ; dailleurs je suis sure que vous me mepriserez, & cette pensée suffiroit pour empoisonner tous les plaisirs que je pourrois trouver en me livrant à ma tendresse : vous voulez que je vous ouvre mon cœur ? il est fort combattu, Monsieur ; je ne me soucie point de vos biens, je voudrois vous voir, vous aimer ; mais je voudrois conserver ma sagesse & votre estime.

Vous l'aurez, Mademoiselle ; & vous n'en devrez pas la perte à mes coupables efforts. Si aulieu de cette vertu qui parle dans votre cœur avec toute sa force ; il ne vous en restoit qu'un foible rayon apeine capable de vous éclairer, je ne pourrois chercher à l'éteindre sans une lacheté extrême. Loin de couvrir de criminelles fleurs le précipice d'où votre sagesse vous éloigne, je dois vous en montrer la profondeur. Sachez, Mademoiselle, que le pouvoir des hommes est impuissant pour indemniser les femmes des sacrifices publics qu'elles font à nos foiblesses : rejettées de la société ; averties plus d'une fois, par des cris insultans, qu'elles sont audessous de la derniere de leurs servantes ; il faut, que pour gouter quelques plaisirs tumultueux qui sont seuls à leur usage, elles deviennent hautement frivoles & même dépravées ; & pour quelques jours d'ivresse, qui

s'écoulent comme l'ombre d'un matin, elles se préparent une affreuse solitude pour le plus long cours de la vie. Me preserve le ciel que vous me deviez un sort qu'il vous est facile d'éviter ! Vous n'avez plus d'amant, Mademoiselle ; vous avez un frere : ce titre, que j'espere que vous ratifierez, vous donne sur moi des droits plus étendus & met mon amitié à son aise ; je me croirai permis de sacrifier beaucoup plus au soin d'assurer le repos & la vertu d'une sœur, qu'à celui d'encourager les foiblesses d'une maitresse. Mais pour ne plus revenir sur l'agréable traité qui se fait aujourdui entre nous, vous trouverez bon, Mademoiselle, que je fasse desormais mon affaire de votre destinée, sans vous opposer à aucun des soins que je pourrai me donner pour cet objet ; & souvenez-vous, Mademoiselle, que si le sang m'avoit donné des sœurs, elles seroient nées pauvres comme

vous,

vous, & n'auroient pas d'autres droits sur mes biens, que ceux qu'a ma sœur adoptive.

Vous voudrez peutêtre savoir, Madame, ce que devint cette beauté ? je vais vous le dire en peu de paroles. Monsieur de Limeuil, après cette explication, prit un tout autre ton avec la veuve, & lui dit de tourner son gout pour l'intrigue, vers de plus honnêtes objets : il la chargea de chercher pour sa sœur un mari qui eût des talens propres à le faire avancer & d'un caractere à la rendre heureuse, sans avoir aucun égard au manque de fortune qu'il se proposoit de suppléer ; & de ce moment, il ne les vit plus. La veuve toujours alerte, eut bientot deterré un Cavâlier, homme de quelque naissance & sans biens, assez doué de talens & encore plus ambitieux, qui se fit presenter à Monsieur de Limeuil, comme au protecteur de ces femmes. Monsieur de

Limeuil l'assura qu'il vouloit toute sorte de bien à cette famille ; & que, pour faciliter le mariage de la Demoiselle, il étoit prêt à donner une dot convenable à sa naissance & à solliciter pour celui qui l'épouseroit toutes les graces auxquelles il pourroit aspirer. De là, entrant sur le champ en matiere, il s'enquit des vues du Cavalier & des choses à quoi il étoit propre ; & ils furent bientot convenus de tous les points. Le galant tout échauffé de la perspective de sa fortune, crut qu'il n'y avoit qu'à aller recevoir l'aveu de la belle qu'il supposoit d'accord de tout ; mais celleci l'ayant arrêté aux premieres ouvertures, lui demanda s'il savoit à quoi elle devoit la protection de Monsieur de Limeuil, & si ce Seigneur lui avoit dit qu'il n'avoit tenu qu'à lui que ce fût le prix de sa foiblesse ? & elle lui raconta son histoire dans la plus exacte verité. Le jeune homme, delicat comme on l'est dans

ce pays là, répondit qu'il ne pouvoit qu'admirer une ame aſſez grande pour s'élever jusqu'à cette héroïque franchiſe; & que ce lui ſeroit un garant de la fermeté d'un cœur qui avoit pu ſe retirer d'une ſi dangereuſe tentation : il n'en parut pas moins ardent dans ſa pourſuite. La Demoiſelle ne ſe rendit pas ; & même cette intrépidité du Cavalier ne lui plut pas dabord ; » Monſieur, lui dit-elle, je ne » ſais pas ſi vous trouverez en moi » dequoi raſſurer ſi pleinement votre » delicateſſe, je ne puis pas aumoins » encore la juſtifier : l'homme qui a » eu la généroſité de ne pas prendre » ſur moi tous les avantages que lui » donnoit ſon merite, eſt encore trop » preſent à mon cœur pour que j'oſe » vous l'engager : ſi vous voulez, » Monſieur, eſſayer de l'y combat- » tre, je ne m'y oppoſe pas; & vous » pouvez aumoins être aſſuré que je » ne vous y donnerai des droits, que

» quand vous pourrez les avoir sans » partage ». Le Cavalier accepta le defi ; & comme il étoit assez honnête homme, ses assiduités eurent du succès : il épousa la belle qui est une femme vertueuse & très-estimée ; & dont je ne saurois pas l'histoire si elle ne l'avoit ellemême divulguée, en donnant un exemple de droiture qui sera imité fort rarement.

Ceci vous explique, Madame, sans que je vous le dise, que si Monsieur de Limeuil donnoit dans une galanterie, il s'accommodoit d'une femme toute corrompue, & qu'il ne vouloit pas la corrompre : ainsi sa delicatesse étoit le rebours de celle des autres : il trouvoit plaisant qu'on donnat ce nom au rafinement de volupté qui, pour immoler une victime à sa debauche, fait faire, à l'égard d'une femme, l'équivalent d'exhorter un guerrier à lacher le pié devant l'ennemi ou à endurer des coups de baton. Je vais

vous faire voir comme, sur cet article; il étoit même inaccessible à la tentation.

Dans le tems que sa gloire & sa fortune fesoient le plus de bruit dans le monde, il rencontra dans son chemin une de ces vendeuses de chair humaine que le hazard n'y amenoit peutêtre pas tout seul. C'étoit, s'il vous plait, Madame, une mere, née & alliée de parens honnêtes; mais dissipée, gourmande, avide de parure & de plaisirs; & qui, pour trouver les fonds de ces dépenses que sa fortune ne lui donnoit pas, n'avoit rien imaginé de mieux que de vendre sa fille qu'elle étoit depuis lontems fort impatiente de voir à bon point pour cela. Elle ne pouvoit pas manquer de chalans: l'enfant étoit un petit trésor de perfections; avec presque tous les traits de beauté, elle étoit pétrie de ces graces touchantes qui engagent toute une ame: si quelque chose devoit faire craindre de ne pas la débiter, c'étoit l'horrible

inhumanité qu'il y auroit eu à s'immoler une telle victime ; mais les debauchés, ma chere, sont pour l'innocente jeunesse, comme les loups ou les bouchers pour les agneaux. Monsieur de Limeuil n'ayant pas manqué de se recrier sur les charmes du bel ange, la mere qui crut que son hameçon avoit pris, lui fit entendre assez clairement qu'il ne tenoit qu'à lui d'en faire l'emplette : sur quoi ce généreux homme animé d'un tout autre sentiment que celui qu'on lui attribuoit ; entra avec empressement dans le marché & avec la chaleur de quelqu'un qui craignoit de le laisser à un autre. Il auroit été bien faché, je vous assure, d'y laisser rien d'indécis ; & le delai qu'il fut obligé de prendre jusqu'au lendemain, lui parut apeine assez court pour lui donner toutes ses suretés, tant il étoit effrayé de l'idée de voir tomber l'innocent agneau dans les griffes de quelque bête carnassiere.

Auſſitot qu'il eut quitté cette femme ; avec laquelle il étoit convenu, ſans héſiter, d'une très-groſſe ſomme, il courut chez la Ducheſſe de N*** qui a fait voir par la conduite de toute ſa vie, qu'il n'eſt pas impoſſible d'allier une piété ſolide avec la politeſſe des Cours ; & il l'eut bientot fait entrer dans ſes vues. Après avoir enſuite pris les autres précautions néceſſaires pour aſſurer l'execution de ſon projet ; il alla le lendemain de grand matin chez ſa négociante, accompagné de la Ducheſſe qu'on feſoit marcher à toute heure pour une bonne action. En abordant la mere, il lui preſenta un contrat de la ſomme dont ils étoient convenus, en lui diſant que cet acte qui en aſſuroit la propriété à ſa fille, la feroit jouir des intérêts dont il ſuppoſoit qu'elle feroit un bon uſage ; & il demanda en même tems que l'enfant lui fût remis. Cette femme aſſez effrontée pour tenir tête à un homme

de ce rang, & avec une si mauvaise cause, prit un ton fort haut, s'emporta, & demanda insolemment à Monsieur de Limeuil s'il croyoit la jouer comme une imbécile ? Celuici, déployant toute sa dignité, lui répondit d'un ton froid, mais ferme : Madame, la vivacité est de tous les Orateurs, celui qui me persuade le moins ; il vaut mieux que vous m'accordiez une audience paisible : voilà un ordre supérieur qui me mettra en état de disposer de Mademoiselle votre fille, si vous n'aimez mieux executer paisiblement la convention par laquelle elle doit être remise en mes mains ; & vous voyez assez qu'il ne vous seroit pas avantageux de me forcer à faire usage de l'autre moyen. Et presentant aussitot la main de fort bonne grace à la petite fille qui ne comprenoit rien à ce qu'elle voyoit, il lui dit de ce ton séduisant auquel rien ne peut être insensible ; » Mademoiselle, vous allez
» suivre

» suivre votre tuteur qui cherchera
» tous les moyens de vous rendre
» heureuse, & Madame la Duchesse
» qui sera pour vous une mere tendre
» & dont vous voudrez bientot me-
» riter les bontés : abandonnez-vous
» avec confiance à tout ce qu'elle
» ordonnera pour perfectionner votre
» éducation & vous rendre aussi ac-
» complie en toute sorte de vertus,
» que vous l'êtes par les charmes de
» la figure : n'épargnez rien pour vos
» commodités & pour satisfaire vos
» penchans généreux, quand vous
» verrez des malheureux accablés par
» l'infortune ; vous avez un héritage
» assez considerable que je gouvernerai
» jusqu'à ce que vous puissiez en char-
» ger l'homme que vous aurez trou-
» vé digne de le partager avec vous ;
» & surtout, Mademoiselle, souve-
» nez-vous que vous devenez aujour-
» dui la fille de la plus respectable
» femme de France, & que vous devez

» soutenir l'honneur de ce titre glo-
» rieux qu'elle veut bien vous accor-
» der ». Cependant il entraînoit la petite personne qui se laissoit mener en pleurant, mais sans résistance : il la laissa à Madame de N*** qui la garda quelques jours pour l'encourager, & la remit ensuite à l'Abesse de M*** qui en fit en peu de tems une petite merveille : elle avoit heureusement un fort bon naturel, & par un autre bonheur, moins conforme à sa destinée, elle avoit reçu une éducation fort pure ; sa mere ayant fait, par intérêt, ce qu'elle devoit faire par honneur, & l'ayant très-soigneusement gardée, depeur que quelque Lubin téméraire vînt déconcerter ses avares projets. Cette aimable fille a été richement mariée, & est une des plus vertueuses & des plus charmantes femmes que je connoisse.

Remarquez, Madame, que je n'étois pas à Paris quand Monsieur de

Limeuil eut cette aventure, il m'en auroit fait les honneurs, tant cet homme généreux cherchoit à relever ma bassesse à mes yeux même. Mais la Providence en ordonnoit mieux que lui, en me tenant éloignée en ce moment. Moi, ma chere, digne de participer à cette grande action ! moi, digne de recevoir ce dépot dans mes mains impures ! Que direz-vous, si je vous confesse qu'aux premieres nouvelles que j'eus de cette histoire, j'en jugeai aussi peu charitablement que j'avois fait en beaucoup d'autres circonstances, & qu'il me fallut toutes les convictions ? Toute la différence que je commençois d'y mettre, c'étoit que je ne me refusois pas à ces convictions, que j'allois même presqu'au-devant d'elles, & que j'en étois fort touchée. Tandisqu'il m'en-venoit de toutes parts, Monsieur de Limeuil m'accabloit du poids de sa générosité.

Quand le Chevalier de Mainville me fut dans une opulence qui ne pouvoit laisser aucun desir à la plus ambitieuse, il lui prit une envie de se repentir d'avoir retenu mes biens. Plein de ce remords qui ne valoit plus ce qu'il auroit valu six ans plutot, il se detourna de trente lieues pour chercher Monsieur de Limeuil dans une Province qu'il traversoit, & où il entendoit à chaque pas dire des prodiges de toutes ces étonnantes vertus, qui fendoient le cœur de ce pauvre homme. Monsieur de Limeuil étoit là dans une de ses plus belles maisons où le vieux Chevalier, par une idée un peu romanesque, se presenta sous l'*incognito*, en s'annonçant pour un vieux militaire qui demandoit gîte, en comptant sur la courtoisie du Seigneur Chatelain. Huit ou dix années de difference, à un âge qui touchoit à la décrépitude, & encore passées dans le menage qui ne précipitoit pas

peu la courſe du vieillard, l'avoient rendu autant meconnoiſſable qu'il vouloit l'être, pour un homme qui ne l'avoit vu qu'un moment & dans une conférence aſſez vive pour ne lui avoir pas laiſſé faire beaucoup d'attention à ſes traits : auſſi il fut le maitre de jouer tant qu'il voulut ſa comédie ; mais il ne la ſoutint pas lontems. Comme il ſavoit que Monſieur de Limeuil & moi avions éprouvé des néceſſités réelles, & que nous avions été preſque reduits aux ſecours de ma tante qui nous les feſoit acheter par des procédés aſſez durs ; & qu'il avoit ſu auſſi quelque choſe des perſécutions que j'avois fait eſſuyer à M. de Limeuil, qu'il attribuoit au chagrin de nos embarras domeſtiques, il ſe jetta aſſez maladroitement dans tous ces details, avec un air de componction qui ne pouvoit qu'ouvrir les yeux de ſon hôte. Monſieur de Limeuil fort étonné de cette maſcarade, ſe plaignit gala-

ment de ce qu'il avoit voulu lui faire une surprise & se hâta de le rassurer sur les regrets qu'il ressentoit du passé : mais le bon homme achevé par cette générosité & se rappellant plus vivement que jamais tous les genres de tors qu'il avoit eus avec cet excellent homme, s'attendrit & pleura comme un enfant. Son retour sur luimême ne se bornant pas à de stériles remords, il déclara qu'il alloit me restituer tous les biens qu'il avoit retenus contre le témoignage de sa conscience ; aimant mieux laisser ses enfans pauvres, que leur transmettre des droits dont il n'avoit ja mais reconnu la légitimité : & il pria sérieusement Monsieur de Limeuil de prendre de concert avec lui toutes les mesures nécessaires pour assurer cette restitution. Monsieur de Limeuil étoit fort éloigné de désirer ni pour lui ni pour moi des biens dont nous n'avions que faire ; & il auroit bien plutot donné des siens, s'il eût

fallu, pour assurer la fortune de ces enfans qui n'étoient coupables de rien; mais voyant le vieillard constant dans sa resolution, avec cette opiniatreté qu'il avoit toujours eue en toutes choses, il previt bien que le bon homme viendroit à Paris me faire les mêmes offres & me presser beaucoup de les accepter. Monsieur de Limeuil ne pouvoit pas s'y rendre en ce moment, parcequ'il étoit retenu dans sa Province par des choses qui étoient du devoir de ses charges : cependant il n'auroit pas voulu que je laissasse échapper cette occasion de faire une grande générosité qui me coutoit si peu, attendu l'état de ma fortune; & il ne vouloit pas nonplus m'y pousser par des insinuations assez claires pour m'en ôter tout l'honneur, ni me proposer d'avance un prix qui n'y laissat plus de désintereffement. Pour concilier tous ces motifs delicats, il m'écrivit dabord naturellement ce qui s'étoit passé entre

Monsieur de Mainville & lui, & l'opinion où il étoit que le vieux Chevalier viendroit me faire les mêmes offres; & il n'y ajouta aucun conseil qui eût pu faire croire qu'il se défioit de moi. Mais il fit en même tems venir à Paris, sous quelque prétexte, un homme d'esprit qui lui étoit sincérement attaché & qu'il instruisit sur la maniere de me faire ma leçon. Cet homme fit son rôle fort adroitement & avec toute la delicatesse de son maitre; ce qui ne m'empêcha pas de me douter du dessein qu'on avoit: desorte que le Chevalier me trouva toute préparée. Je ne sais pas, si je présume trop de moi, Madame; mais il me semble que j'aurois été capable toute seule de cette générosité. Quand j'eus épuisé les argumens honnêtes pour rassurer la delicatesse de mon vieux oncle, je pris une autre tournure qui me fit assez d'honneur dans le public. Je dis à Monsieur de Mainville que puisqu'il

ne vouloit pas se trouver d'assez grands droits sur les biens qu'une autorité suprême lui avoit adjugés, je consentois à les reprendre de ses mains, pour lui en faire du fond de mon cœur un don sincere. Cette ratification, lui dis-je, n'étant que pour votre delicatesse, il ne faut pas, Monsieur, d'autre forme, puisque les voies les plus légales assurent ces biens à Messieurs vos enfans qui ne peuvent m'y reconnoitre aucun droit : daignez donc, Monsieur, les recevoir de ma main, pour vous & pour eux qui en devroient hériter vraisemblablement dans toutes les suppositions que vous pourriez faire. J'ajoutai qu'il connoissoit assez les sentimens de Monsieur de Limeuil, pour s'assurer qu'il feroit de bon cœur les mêmes ratifications pour la part d'intérêt qu'il pouvoit y prendre. Le Chevalier fut confondu de cette conclusion : il me dit qu'il viendroit mettre sa femme & ses enfans à mes piés,

pour recevoir mes générosités & m'en faire leur hommage. Monsieur de Limeuil n'eut pas plutot appris ma bonne conduite, qu'il m'écrivit une magnifique lettre pour me féliciter du triomphe que je venois de remporter sur Monsieur de Mainville: mais ne croyez pas qu'il s'en tînt à des éloges & des félicitations : il me manda qu'il étoit juste qu'il me rendît le patrimoine que j'avois perdu par les sacrifices généreux que j'avois voulu lui faire ; & que ce devoit être une chose à part du droit commun que j'avois sur tous ses biens. On me remit, avec son paquet, des contrats qui m'assuroient en propre des terres & des parties pour cent mille livres de rente, qui étoit apeuprès ce que Monsieur de Mainville avoit voulu me restituer. Je vous assure, Madame, que je fus comme étourdie de cette espece de coup de générosité. Quand je vis Monsieur de Limeuil qui revint bientot à Paris, il

me trouva aussi embarrassée de mon trésor, qu'Arlequin du sien : que voulez-vous, lui dis-je, Monsieur, que je fasse de ces richesses ? gardez-les, je vous en conjure ; ne croyez pas que j'aie pensé un moment à les recevoir. Je vous épargnerai volontiers les embarras, répondit Monsieur de Limeuil, & je continuerai d'en être l'économe ; mais les revenus vous en seront comptés exactement : c'est votre patrimoine dont la jouissance ne doit rien diminuer de celle qui vous appartient sur mes biens. J'eus beau contester encore : il finit par me dire que c'étoient les gens qui savoient se passer de biens, qui devroient en avoir beaucoup ; & qu'ils n'étoient bien que dans leurs mains.

Ainsi, Madame, je devins, malgré moi, une Dame à coffre fort : je n'en fus pas, par bonheur, plus fiere : j'avois deja de fréquentes envies de ne l'être à aucun égard : je devenois assez à

admirer comme avoit admiré Pauline de Mainville ; mais quand je voulois chercher les autres parties de cette Pauline, l'effroi m'arrêtoit aux premiers pas : je voyois l'homme élevé ſur les nuées ; mes yeux n'oſoient regarder en bas pour voir où j'étois. Il étoit reſervé à une puiſſance irreſiſtible de les ouvrir douloureuſement pour que je me viſſe toute entiere.

Quelques affaires jointes à des devoirs de bienſéance determinerent ma tante à faire un voyage en Champagne, qui devoit la mener de là juſqu'à Dijon. Je voulus la ſuivre, par amitié, à ce que je prétendois, mais veritablement pour ſatisfaire un deſir inquiet que je me croyois de m'éloigner de tous les lieux où j'étois, & qui en étoit un que je ne connoiſſois pas encore bien, de m'éloigner de moi-même, qui commençois d'être l'objet qui me deplaiſoit le plus. Comme nous étions un jour prêtes à diner dans une auberge, nous

fumes tout-à-coup allarmées par des cris perçans qui retentissoient dans toute la maison, qui nous apprirent bientot qu'une jeune personne de qualité qu'on conduisoit aux eaux de Plombieres venoit d'avoir un accident qui la laissoit mourante entre les mains de ses femmes. Un je ne sais quel effroi qui remua mon cœur plus que ne doit le faire la situation d'une femme inconnue & qu'on n'a pas même vu encore, me fit courir toute tremblante vers cellela. J'avois bien raison d'être émue, Madame; qui diriez-vous que je trouvois là ? L'infortunée, ou plutot la divine Monroze qui mouroit depuis lontems d'une maladie de langueur; & qui par docilité, plus que par aucune esperance, se laissoit mener partout où l'on vouloit; mais ce voyage même, entrepris imprudemment dans un état désespéré, hâtoit la fin de sa vie : ses forces totalement épuisées ne laissoient plus

d'espoir de la mener plus loin ; & c'étoit de ce lieu qu'elle alloit partir d'un monde si peu digne d'en être orné plus lontems. Que je fus touchée, ma chere Comtesse ! & que j'eus lieu d'admirer aumilieu d'un spectacle si affligeant ! Elle n'étoit même presque pas maigrie. Séparez, si vous le pouvez, dans votre imagination, toutes les graces, tous les traits de beauté, de la vie ; tout y étoit, hormis cela. Cependant, Madame, dans cette triste rencontre où mon cœur fut si cruellement déchiré, j'eus un fort grand bonheur : mes soins plus éclairés que ceux de ces femmes que leur douleur avoit troublées contribuerent à retirer la malade d'un évanouissement qui avoit paru mortel, & nous valurent quelques instans précieux dont je recueillis tout le fruit. Jour terrible & cher à ma mémoire ! qu'il est gravé profondement dans mon ame, ma chere Comtesse ! il commença mon supplice ; mais

un supplice que j'ai le bonheur d'aimer !

Quand Mademoiselle de Monroze se reconnut & qu'elle eût su qui étoit la femme qu'elle voyoit à côté de son lit & dont on lui dit qu'elle avoit reçu des secours utiles, elle laissa voir une joie que vous concevriez difficilement dans de telles circonstances : mon nom seul remplit subitement ses yeux d'un éclat qui auroit pu faire croire qu'elle recouvroit toute sa santé. Ah, Madame, me dit-elle en me tendant sa belle main, quelle joie le ciel m'envoie au dernier instant de ma vie ! Le Medecin qui la suivoit & les autres personnes qui se trouvoient autour d'elle eurent beau dire, elle voulut absolument qu'on nous laissat seules ; & l'exigea avec une autorité dont elle usoit rarement. Belle Duchesse, me dit-elle, quand nous fumes seules, vous ne savez pas combien j'ai désiré de vous connoitre ? Il me semble en-

vérité que je pouvois avoir cet honneur & que nous pouvions être amies, si l'excellent homme l'eût approuvé : mais il ne faut pas le blamer, il a toujours de bonnes raisons pour determiner sa conduite : ce n'est pas sa foiblesse qu'il aura craint ; il aura voulu menager celle du monde qui ne trouve pas en soi des motifs de supposer des sentimens purs. Enfin, ajouta-t-elle, je rends graces au ciel de m'avoir procuré le plaisir de vous connoitre avant de mourir : vous recevrez mon testament pour votre illustre époux ; ce sont, Madame, les vœux ardens que je fais en mourant pour qu'il soit heureux avec vous, & que j'espere que le ciel exaucera ; oui, ma chere Duchesse, je l'espere ; vous jouirez ensemble du bonheur dont sont dignes deux personnes d'un merite si distingué !

Le ton plus qu'humain avec lequel cette invocation simple fut prononcée

&

& les reproches qu'elle fesoit à mon féroce cœur, le briserent ; je fondis en larmes, sans pouvoir répondre.

Quoi ! ma chere Duchesse, me dit-elle en prenant mes mains, vous pleurez ! mon état vous toucheroit-il à ce point ? . . . .

Fille incomparable, lui dis-je, en baignant de mes pleurs ses mains que je pressois des miennes, je pleure sur vous, moins que sur moi. Ce juge suprême qui vous ouvre des bras paternels, presse une ame coupable qu'il force à se rendre justice. Soyez sure que, satisfaite d'être encore plus près que vous ne l'êtes du terme de ma carriere, je voudrois, à ce prix, vous voir unie à l'homme dont vous étiez seule digne, & qui seul étoit digne de vous ! . . . .

La sincérité éclatoit sansdoute dans cette déclaration : la généreuse Monroze en fut attendrie. Madame, me dit-elle, vous avez le cœur fort bon ;

je vois que le ciel n'a pas retranché ce don de tous ceux qu'il a réunis pour faire de vous une merveille : vous aurez eu quelques torts en votre vie, parceque vous tenez à l'humanité qui n'en peut être exemte ; mais quand vous savez en porter un jugement si sévére, ils vous donnent peutêtre un nouveau prix. Je vous parle peu poliment, ajouta-t-elle, avec une charmante douceur : je meurs, ma belle Duchesse ; pardonnez une fille qui vous admire & qui vous aime ; faites grace à la franchise de ses derniers instans : je présume d'après vos généreux regrets, que vous avez eu quelques chagrins qui auront troublé le repos de votre illustre époux & le vôtre ; mais dites-moi, Madame, je vous en conjure, parmi ces chagrins, en est-il quelques-uns auxquels j'aie eu part ?

Je lui répondis, sans hésiter, que mes plus téméraires ombragés l'avoient

toujours respectée, & que l'admiration dont je savois qu'un grand homme étoit plein pour elle, n'avoit jamais donné sujet aux injustices que je lui avois fait éprouver.

Que Dieu en soit loué ! s'écria la mourante : graces au ciel, ce seroit le seul remords que pourroit me causer la tendre amitié que je lui ai vouée & que je lui conserve jusqu'au dernier soupir : n'y consentez-vous pas, ma chere Duchesse ? & ne voudrez-vous pas vousmême l'en assurer ? Ensuite l'indulgente, ou plutot l'abusée Monrose, se félicitant de me trouver des marques sinceres de repentir, me rassuroit de bonne foi sur la prétendue facilité de reparer mes torts, & parloit avec complaisance des beaux jours que je pouvois préparer à l'homme dont la félicité lui étoit tant à cœur. Mais le ver rongeur qui venoit d'entrer dans mon ame en pénétroit tous les replis, & developoit toutes les affreuses

images du passé que mon endurcissement avoit voilées : je m'indignois d'une indulgence si peu méritée, prête à faire les plus terribles confessions, si l'honneur du nom que je souillois & la crainte de trop affliger l'amie plus digne de le porter, n'avoient retenu ma langue. Il faut que je vous dise, Madame, une pensée assez bizarre que m'inspira l'agitation de mes esprits. Mademoiselle de Monroze étoit certaine de toucher à sa deniere heure, & n'y étoit pas moins resignée : elle me disoit avec une inaltérable sérénité, » qu'elle ne se trouvoit pas » malheureuse de mourir jeune ; que » l'événement qui termine le voyage » de la vie étoit le même dans tous » les tems ; qu'en comparaison de la » plus petite partie imaginable de l'é» ternité, cent ans étoient comme dix, » comme dix minutes ; que ce n'étoit » pas une mediocre consolation pour » elle de mourir dans mes bras ; qu'elle

» savoit qu'elle alloit passer des miens
» dans ceux d'un père miséricordieux
» & tendre ; qu'elle retrouveroit sa
» chere maman, moimême bientot &
» notre respectable ami ; qu'alors elle
» jouiroit dans un heureux sejour du
» commerce de ces grandes ames,
» sans les restrictions de ces nœuds
» passagers qui isolent nos affections
» & les rétrécissent... ». Ce n'étoit
pas avec une femme comme cellela
qu'il falloit écarter les idées de la derniere
scène qui alloit se passer & qu'elle
redoutoit si peu. Voici donc, Madame,
ce qui me vint dans l'esprit.
Sans faire rougir le front de la vertueuse
Ecossoise, sans lui reveler un
odieux mystere qui auroit flétri le
calme de ses derniers momens, je lui
fis entendre que j'étois coupable de
très-grands torts envers l'homme qui
avoit toute sa vénération ; je lui proposai
de demander ma grace, de me
laisser une lettre qui feroit comme son

testament, qui seroit pour Monsieur de Limeuil, comme une lettre venue du ciel où elle alloit entrer, & qu'il regarderoit comme un ordre de Dieu même, dicté par un de ses Anges. Comme je m'échauffai beaucoup sur cette idée qui me paroissoit fort heureuse, Jenny Monroze entrainée par mon enthousiasme & par l'excellente douceur de son naturel, parut dabord disposée à me satisfaire; mais une subite reflexion l'ayant ramenée, elle me dit avec un aimable souris: Comptez, ma chere Duchesse, qu'il y auroit dans cette action quelque chose de singulier & peutêtre de romanesque que l'homme sage n'approuveroit pas. Et puis, ajouta-t-elle, quel besoin avez-vous d'exciter son indulgence? Puisque vous voulez être tout ce qu'il merite, il ne vous resistera pas plus que lorsqu'il vous préfera à toutes les autres beautés qui pouvoient le toucher. Je

ne pouvois pas dissiper son illusion, par les raisons que je vous ai dit, Madame ; mais je conçus facilement que mon idée étoit aussi deraisonable qu'elle le jugeoit.

Cependant, Madame, pendant que ma douleur étoit suspendue par le charme d'entretenir cette aimable fille, ses dernieres forces s'épuisoient ; elle ne vecut pas toute la nuit. Sur le matin, elle se fit apporter une cassette d'où elle tira deux portraits. Vous voudrez bien, Madame, me dit-elle, vous charger pour votre illustre époux, du portrait de ma mere qui étoit devenue la sienne par sa tendresse ; & après l'avoir baisé tendrement, elle me le remit. Voila le mien, me dit-elle ensuite ; que je vous prie de garder pour vous souvenir de moi. Il sera en deux endroits, lui dis-je en le recevant, presque étouffée de mes sanglots ; soyez assurée, Mademoiselle, que mon cœur me le retracera toute ma vie

sans le secours du précieux monument que vous m'accordez. Je ne sais si elle m'entendit ; tant ma voix étoit suffoquée ; mais elle me pria de lui prêter des ciseaux. C'étoit pour couper une boucle de ses beaux cheveux qu'elle me donna en me disant d'en faire un noeud qui seroit celui de l'amitié dont nous venions de nous lier & que nous renouvellerions bientot dans une vie plus heureuse. Je ne pus voir cette action qu'elle fesoit avec tant de sensfroid, sans être saisie d'un transissement terrible : ces cruels ciseaux fendirent mon coeur en deux, & aujourdui même en me le rappellant, il me semble qu'il en saigne encore. Enfin, Madame, l'ange partit pour sa vraie patrie. C'est en ce moment sans doute, que le ciel ouvert pour recevoir son citoyen, répandit jusques sur moi cette lumiere pénétrante qui dissipe les ombres les plus épaisses : c'est alors que je puis dire que les

écailles tomberent de mes yeux. Je contemplois dans une douloureuse admiration ces restes inanimés d'une femme angelique qui, en éprouvant ces tendres affections dont le succès peu heureux avoit peutêtre consumé sa florissante jeunesse, n'avoit pas seulement connu un desir coupable dont le souvenir pût troubler son ame prête à se jetter dans les bras purs de la Divinité : tandisque moi, ayant les voeux les plus doux de mon coeur satisfaits, sans passions vives, sans être entraînée par ces prestiges de l'empire des sens ou par l'éclat d'un séducteur aimable, j'avois flétri par une infame prostitution tous ces dons précieux dont le ciel m'avoit si libéralement pourvue ! Je m'étois avancée pour embrasser une derniere fois le corps de l'incomparable étrangere ; mais l'horrible image de mon avilissement s'étant tout-à-coup presentée à mon esprit, je reculai avec une sorte d'effroi ti-

aîde, & comme craignant de fouiller par mon attouchement impur ces chastes & respectables reliques. Je me retirai dans ma chambre où je restai presque tout le lendemain, la tête appuyée sur une table, mon visage dans mes deux mains, sans qu'on pût me faire quitter cette situation. Je voulus rester encore là trois jours, jusqu'à ce que j'eusse vu embaumer les restes de la belle Monroze & que je les eusse vu partir pour l'Angleterre où l'on alloit les déposer auprès de ceux de ses ayeux.

Ma tante qui vit que je continuois d'être dans le même état dans lequel ce spectacle m'avoit laissée, abrégea ses courses en Champagne, dans l'espoir que je trouverois à Dijon plus de secours pour dissiper ma douleur. La bonne femme l'attribuoit toute au regret qui pouvoit me rester de la mort de Mademoiselle de Monroze : j'en étois fort touchée assurément ; mais

je ne pouvois en avoir qu'une douleur douce, un tendre souvenir, plutot qu'une grande affliction : je devois avoir la même opinion qu'avoit eu cette héroïque fille, de son passage de cette vie à une autre ; & la trop regretter eût été s'élever contre son bonheur. Ma tante ne savoit pas que mon trouble naissoit de ma conscience enfin éclairée, juge desormais inséparable qui, pour me chatier, peignoit à mes yeux le tableau de ma vie. Et la pauvre femme savoit encore moins qu'elle alloit mettre ellemême devant moi un miroir où je me verrois dans une autre classe de mes défauts, dont le remord alloit augmenter celui que je ressentois deja pour mes crimes.

Nous étions attendues à Dijon chez une de mes parentes qui avoit marié depuis un an sa fille aînée (riche héritiere) à un Gentilhomme fort considérable de la même Province, honnête homme, bien fait; mais d'un esprit

mediocre, & aumoins trop doux & trop endurant pour les personnes avec lesquelles il étoit tombé. La jeune femme étoit jolie, aimoit son mari & en étoit jalouse à la rage : elle avoit su si bien prendre son ascendant, que le pauvre homme étoit gardé comme un prisonnier d'Etat ou comme une sultane : & la mere, sotte jusqu'à l'extravagance, applaudissoit à tous les emportemens, à toutes les impertinences que ce beau procédé fesoit naître, les partageoit & étoit capable de les exciter. Je pus dès le jour même de notre arrivée m'appercevoir de l'inquiétude de la petite personne : le Marquis de R * * * son mari ne put pas me dire un mot obligeant, avoir la moindre attention; qu'elle ne le relevat avec une aigreur maladroite; voulant faire passer les choses les plus simples, pour des galanteries méditées; me disant de ne pas m'y fier; que Monsieur en débitoit autant à toutes les femmes;

qu'il étoit amoureux de toutes ; qu'il ne voyoit pas un chat coëffé ſans le convoiter, &c. & je ne ſais combien d'autres groſſieretés ſemblables qu'elle accumuloit pour m'avertir, avec cette politeſſe, que je ne devois pas attribuer à mon merite les attentions du Marquis, & pour me premunir contre l'envie d'y être ſenſible. Une diſtraction que je devois aux differens devoirs de civilité que j'avois à remplir là, m'ayant miſe aſſez loin de moi-même, je fus dabord étonnée de trouver tant d'impoliteſſe dans une femme de ce rang, comme ſi je n'avois de ma vie vu rien de ſemblable ; mais un retour ſubit ſur moi arrêta bientot mes reflexions, lorſque je vins à y reconnoitre la groſſiere politique dont j'avois fait uſage dans les mêmes occaſions, & que la Marquiſe copioit ſi fidelement, qu'elle ſembloit m'avoir dérobé mes themes.

Le lendemain, m'étant lévée d'aſſez

bonne-heure comme c'étoit ma coutume, & ayant mis la tête aux fenêtres pour prendre l'air, je vis un homme qui d'une fenêtre d'un apartement peu éloigné du mien, descendoit avec une corde un vase qu'on remplit de lait dans la cour, & qu'il fit remonter ensuite & emporta dans la chambre. J'avois à côté de moi une de mes femmes qui sourioit à la vue de cette singularité, comme si elle en eût su le mystere. Quelle est cette cérémonie, lui dis-je d'un air surpris ? Madame, me répondit-elle, c'est du lait pour Monsieur le Marquis, qu'il prend dans son lit. Et pourquoi cette maniere de recevoir ce lait ? fis-je. » C'est » que Madame la Marquise met tous » les soirs le scellé aux portes de son » appartement avec un cachet par» ticulier qu'elle seule garde ; & qu'il » est défendu au valet de chambre & » aux femmes qui couchent dans cet » appartement de toucher à aucune

» porte, que Madame ne soit levée » & n'ait visité ses scellés ». La bonne langue qui me fesoit cette explication retenoit politiquement une forte envie de rire que je ne manquois pas de discerner à merveilles, & qui m'avertissoit assez de toutes les applications. Lorsque tout le monde fut assemblé avant dîner, nous vîmes venir une bonne femme que la Marquise avoit mandée : c'étoit une couturiere qui demeuroit dans la même rue & vis-à-vis les fenêtres de cet hôtel. Madame de R * * * lui ordonna avec hauteur de se defaire sur-le-champ d'une certaine ouvriere qu'elle avoit vue à ses fenêtres, & qu'elle prétendoit avoir surprise à faire jouer la prunelle avec son mari. Remarquez, Madame, qu'il ne se passoit guéres de jour qu'elle n'éxigeat la même chose, comme je l'appris des plaintes soumises de cette pauvre femme qui representoit inutilement que depuis plus de six mois

elle ne pouvoit point garder d'ouvrieres & quelle se voyoit hors d'état de faire son metier & nourrir ses enfans. La Marquise lui répondit, pour consolation, qu'elle n'avoit que des coquines qui cherchoient à débaucher Monsieur le Marquis, & que puisqu'elle s'opiniatroit à en recevoir toujours de la même espece, on alloit lui faire ordonner de quitter le quartier. La vieille Marquise applaudit toutafait à cette menace si dure, & promit de parler incessament aux Magistrats pour en obtenir l'ordre que sa fille desiroit.

L'après dinée il vint une jeune marchande avec des merceries qu'on avoit demandées; comme le Marquis y regardoit avec les autres, sa femme s'avisa de supposer ou de croire que ses regards tomboient sur la marchande, & que celleci les lui rendoit : elle courut comme une furie sur cette fille à qui elle détacha le plus rude soufflet,

& d'un second tems elle alla donner des coups de piés au Marquis dans les os des jambes. Et à tout cela, la mere d'applaudir.

Chaqûe jour étoit marqué par quelque scène de çette espece : & à force d'en faire sur la jalousie, on s'étoit accoutumé à des vivacités brutales auxquelles les moindres incidens donnoient lieu. Le lendemain au moment que nous allions nous mettre à table, une petite chienne qui se mettoit à tout moment sous les piés des gens, se rencontra malheureusement sous ceux du Marquis que quelqu'embarras obligea de marcher à reculons à l'entrée de la salle ; & la petite bête qui fut veritablement très-meurtrie, se mit à jetter d'horribles cris. Vingt honnêtes gens qu'il y avoit là, dont quelques-uns étoient fort étrangers, ne purent contenir l'emportement de la Marquise ; elle s'élança sur son mari avec je ne sais quel meuble dans les

mains, dont elle alloit peutêtre lui couper le visage, s'il n'eût esquivé le coup; & ayant arraché de ses mains la bête qu'il caressoit pour l'appaiser, elle la jetta brutalement contre le mur de toutes ses forces : après ce bel exploit, elle passa dans l'antichambre, d'où sa mere vint nous dire qu'elle se trouvoit mal, & voulut engager impérieusement le mari à l'aller consoler & la ramener : le Marquis, rouge de colere, & qui nous exhortoit à nous mettre à table, répondit *qu'à la bonne-heure*, & continua de nous presser de manger le souper qui se gâtoit. Les gens qui connoissoient la maison, se regardoient, surpris de voir à Monsieur de R*** cette fermeté dont il avoit donné si peu d'exemples : c'est qu'ils ne savoient pas que cet homme pacifique poussé à bout par des traitemens qui devenoient chaque jour plus horribles, avoit enfin formé le projet hardi de s'affranchir de cette tirannie,

& qu'il n'avoit pas remis plus loin qu'au lendemain à l'excuter. Ce projet, Madame... mais je veux vous laiſſer la petite ſurpriſe de la ſcène qui vous l'expliquera aſſez : la voici.

Ce jour là, qui devoit être ſi memorable dans cette maiſon, auſſitot que nous fumes ſortis de table, le Marquis dit, d'un ton aſſez aſſuré, qu'on mît les chevaux à ſon caroſſe. Et ladeſſus la mere & la fille de s'écrier à la fois : *Pourquoi faire ces chevaux ? où voulez-vous donc aller ?* Monſieur de R*** répond froidement qu'il veut aller prendre l'air, qu'il en a beſoin : & les femmes de repliquer : *Quelle fantaiſie vous prend ſubitement ? voila une ſinguliere idée ! Eſt-ce que les autres vont prendre l'air ?* C'eſt un gout que j'ai, reprend le Marquis ; & en même tems il repete & d'un ton plus ferme, qu'on mette ſes chevaux & promptement. *Eh bien*, diſent alors les femmes, *M. Cravettes vous ſuivra.* Ce

Monſieur Cravettes, Madame, étoit une eſpece d'avoué nourri miſéricordieuſement dans la maiſon, qu'on donnoit au Marquis comme un Eunuque pour le ſuivre, & ſans lequel il n'alloit pas à la garderobe. Monſieur de R *** avoit répondu qu'il n'avoit que faire de Monſieur Cravettes; mais les Dames ſans faire attention à ce qu'il diſoit, crioient toutes deux au vieux bon-homme : *Monſieur Cravettes, vous irez avec Monſieur le Marquis... allons donc, Monſieur Cravettes ... depêchez-vous...* Le Marquis qui ne vouloit pas mettre d'obſtacle à ſa ſortie, prit ſon parti ſur un point aſſez indifférent, & dit que ſi Cravettes vouloit venir, il étoit le maitre : ils partirent. Le peu de myſtere que la jeune Marquiſe mettoit à ces étranges précautions, fut cauſe qu'on parla de celle qu'elle venoit de prendre : un cavalier qui étoit en poſſeſſion de s'expliquer fort librement ſur toutes choſes, lui dit des

vérités fort vives sur ces impertinens procédés auxquels il donnoit sans aucun adoucissement les noms convenables, & il ne les épargnoit pas plus à la stupidité endurante du Marquis ; mais Madame de R*** s'en moquoit, contente de maintenir son despotisme qu'elle croyoit avoir affermi & rendu inébranlable. Elle avoit peutêtre remarqué que je ne donnois pas des signes d'approbation : peutêtre, pour en obtenir, ou peutêtre aussi, parce-qu'elle savoit qu'il ne me convenoit pas de les lui refuser, elle me dit d'un air assuré : *N'est-il pas vrai, ma cousine, qu'il n'y a que ce moyen pour avoir des suretés contre les sottises des maris ?* Je ne pouvois pas raisonnablement penser qu'elle le dît pour me faire un reproche qui auroit rejailli sur elle trop visiblement ; mais comme pour moi qui me connoissois bien, le reproche étoit dans la chose, je rougis comme un fer ardent, & je lui ré-

pondis d'un ton fort humble : *J'ai été pour cette methode, ma cousine, mais on ne peut pas en être plus desabusée que je le suis.* Cette conversation n'avoit pas duré lontems lorsqu'on entendit rentrer le carosse & qu'on vit bientot monter Monsieur Cravettes, mais le visage allongé, pâle, les yeux rouges & effarés, enfin avec tous les signes d'une vraie consternation. Sans remarquer dabord tous ces signes allarmans, on lui crie de deux côtés : *Où est Monsieur le Marquis, Monsieur Cravettes ?* Le pauvre homme couvert de sueur & branlant ses bras pendans, répond d'un ton pitoyable : *Ah Madame la Comtesse ! ah Madame la Marquise !* & tombe à genoux sans pouvoir en dire plus. Aussitot, Madame, vous auriez vu les deux femmes s'élancer sur lui comme deux furies, & le secouant chacune de son côté par les épaules, s'écrier d'un ton d'énergumene : *Que dites-vous, Monsieur Cra-*

vettes ! ... Monsieur Cravettes ! que dites-vous ! ... qu'avez-vous fait de Monsieur le Marquis, Monsieur Cravettes ! parlez donc Monsieur Cravettes ! où est Monsieur le Marquis ! ... Plus elles le pressoient de parler, & plus elles l'en empêchoient, le secouant d'une si terrible maniere, que le pauvre homme en étoit presqu'aux abois.

Pour vous le dire sans detour, Madame, Monsieur le Marquis s'en alloit bien loin : après s'être assuré de l'approbation de son pere qui lui avoit conseillé de venir manger ses choux, plutot que de mourir à petit feu sous les griffes de sa megere, il avoit gagné son valet de chambre qui, depeur d'être decouvert, s'étoit contenté d'emporter dans ses poches quelques hardes de voyage, & avoit arrêté des chevaux. Il attendoit son maitre à cent pas de la ville, dans une maison dont ils étoient convenus. Le Marquis étant arrivé au lieu indiqué, fit arrêter son

carosse ; & Monsieur Cravettes ne fut pas peu surpris de voir son valet de chambre lui presenter des bottes que Monsieur de R *** mit fort diligemment, se disposant à monter sur un des deux chevaux qu'on tenoit là tous prêts. Le pauvre Cravettes foudroyé à cette vue, se jetta à genoux dans les boues, en tendant des mains suppliantes au Marquis, & lui criant lamentablement : *Que faites-vous, Monsieur le Marquis ! ... vous me perdez..., Monsieur le Marquis, au nom de Dieu !...* Le Marquis qui étoit deja à cheval, lui répondit gaiement, en donnant des deux : *Adieu, Monsieur Cravettes ; portez vous bien, mon ami, & recommandez moi fort à nos femmes.* Quand le bon homme fut parvenu, non sans peine, à expliquer tout cela, voila nos deux femmes (qui pouvoient s'attendre à quelque chose de plus affligeant) qui s'abandonnent à une desolation extrême ; & c'est, Madame, ce spectacle

qui remettoit ſous mes yeux, comme en un miroir, la rage que j'avois reſſentie quelquefois en voyant ma victime s'échapper de mes mains, qui m'a fait avoir le plus d'horreur de moi-même; qui m'a fait gemir davantage ſur la dépravation de l'humanité qui peut ſe degrader aſſez pour faire aimer ſon metier au bourreau, & lui donner du regret de ne plus le faire!

Nous voulumes calmer ces femmes, en leur feſant obſerver qu'il n'y avoit là nul ſujet de s'affliger: *mais, Madame*, diſoit-on, *pourquoi ſe deſeſpérer? il ne lui eſt point arrivé d'accident!* Nous les feſions extravaguer davantage, ſurtout la jeune Marquiſe qui s'arrachoit les cheveux, ſe meurtriſſoit, & qui tomba dans des ſincopes ſi violens, que tout le monde en fut touché, malgré le peu de diſpoſition qu'on avoit à s'attendrir pour elle. La violence de ſon état qui pouvoit faire craindre des ſuites, fit recourir au ſeul

expédient qui se présentoit. On étoit persuadé que Monsieur de R.*** alloit chez son pere ; & il ne pouvoit pas faire une grande diligence, monté comme il l'étoit. On fit mettre sur le champ six bons chevaux à un carosse dans lequel la mere courut sur les traces de son gendre, accompagnée de ma tante & d'un ami de la maison : on me laissa pour consoler la jeune Marquise.

Le Marquis qui ne voyoit ni maux ni dangers ici bas, après sa delivrance, s'étoit arrêté tranquillement à trois lieues, comme s'il eût mis un monde entre lui & sa redoutable moitié ; & s'épanouissoit dans sa joie, ni plus ni moins que pourroit le faire un damné échappé par quelque soupirail de l'enfer. Je vous laisse à penser, Madame, quel coup de théatre ce fut pour lui, que la terrible apparition de sa belle mere ? cependant il fut dabord assez ferme ; les prieres, les larmes & les promesses de conversion ne l'ébranle-

rent pas. Mais on lui dit que sa femme étoit grosse, ce qui se trouva vrai eneffet ; & on le menaça de tous les malheureux événemens que pourroit causer sa fuite : il se rendit à cette menace, & revint comme un pendu qu'on a repris fuyant la corde au cou.

Voila, Madame, le nouveau sujet de reflexions que m'offrit ce voyage : il n'est pas nécessaire de vous dire celles que je dus faire ; elles se presentent assez, si vous vous souvenez que je me connoissois enfin & qu'une main qui pressoit mon ame coupable me fesoit me juger sans partialité. Je vis cette difference entre ma cousine & moi, que la Marquise qui ne gardoit point de mesures étoit punie par l'indignation générale qu'elle excitoit & qu'on lui fesoit assez sentir : & je crus devoir prononcer contre moi avec d'autant plus de sévérité, que je me voyois jugée avec indulgence par le public, acause d'un peu d'attention

que j'avois eu à me cacher, & surtout par la sagesse de l'homme qui n'avoit jamais ouvert la bouche sur ses disgraces. De ce moment, ma chere, l'image du passé s'établit devant mes yeux comme un hideux fantome qui leur déroboit la lumiere du jour, & les affligeoit encore en perçant les ombres de la nuit : tout le present avec l'opulence & les honneurs qu'il m'offroit, fut pour moi comme s'il n'étoit pas ; & je regardai ma vie comme un chatiment que je supportois avec resignation. Dans cet état qui valoit moins que la mort de quelques autres, Dinval.... (j'allois dire le farouche Dinval, parcequ'il étoit juste) vint porter le dernier coup à cette ame dépouillée de toutes les facultés pour sentir les plaisirs, mais dont la sensibilité étoit devenue plus forte pour les peines.

Dinval toujours inquiet dans son zele ; incapable de prendre son parti

fur les malheurs de fon ami , & defefperé de voir étouffées dans fon fterile célibat toutes les vertus domeftiques dont il eût donné l'exemple, forma le projet de brifer les nœuds mal affortis qui l'engageoient. Il vint dabord affez adroitement, me mettre fur des généralités qui menoient à fa matiere, qu'il entama avec tous les menagemens que les circonftances pouvoient lui fournir ; fe montrant animé par l'intérêt commun que nous y avions Monfieur de Limeuil & moi ; infinuant que nous étions bien jeunes encore l'un & l'autre ; que nos humeurs qui avoient peu fimpatifé, pouvoient mieux s'affortir dans d'autres liens ; qu'avec de l'argent & un grand credit on trouvoit des expédiens à tout ; que je n'ignorois pas tous les exemples qu'on avoit de mariages ainfi diffous ; que j'avois deja cent mille livres de rente en propre, & que je devois bien être affurée que Monfieur de Limeuil ne

s'en tiendroit pas à cela, pour me mettre en état de choisir le parti que je voudrois à la Cour, &c. enfin il n'auroit pas fini si je ne l'eusse arrêté sur ces details qui étoient tous également inutiles : un mot unique suffisoit. Malgré tout ce que je savois de l'indulgence de Monsieur de Limeuil, & l'immutabilité que je lui connoissois dans ses resolutions généreuses, je crus entendre un arrêt qu'il avoit dicté lui-même : qui ne l'eût cru, Madame ? qui n'eût pensé que son indiscret ami lui prêtoit sa voix ? Je baissai, ou plutot je laissai tomber ma tête, comme une criminelle à laquelle on lit sa condamnation à mort ; & ne me trouvant pas encore la force de delier ma langue glacée, je fis signe à Dinval de la main de ne pas continuer. » J'en-» tends très-bien, Monsieur, lui dis je » enfin, ce que vous voulez m'expli-» quer ; les details sont inutiles : mais » je demande une grace, & je vous

» prie de l'obtenir pour moi : j'ai dans
» l'esprit qu'avant qu'il soit un an
» d'ici, il arrivera des changemens qui
» rendront inutiles les expédiens que
» l'on cherche : si, contre mon at-
» tente, les choses étoient encore alors
» dans le même état, je donnerois les
» mains à tout ce qu'on voudra; & je
» ne demanderai qu'une cellule pour
» pleurer & prier le ciel de suppléer,
» s'il se peut, par une surabondance
» de bonheur, celui que j'ai fait perdre
» à un grand homme ». Dinval, mal-
gré sa sévérité, ne peut être insensible :
je vis qu'il me fuyoit, pour ne pas
paroitre attendri. Je fus prête, Ma-
dame, à prononcer dans un doulou-
reux dépit, que sa vertu étoit plus
dure que celle de son ami ; mais je
me souvins qu'il n'étoit pas ma Partie,
mais mon juge. Comptez, ma chere,
que si Monsieur de Limeuil eût été
juge de la femme d'un autre, sa justice
auroit enchaîné la clémence qu'il lais-
soit agir en ma faveur.

Mais Monsieur de Limeuil, Madame, ne se feroit pas érigé témérairement en juge, quand un époux ne vouloit pas prononcer. Ce généreux homme apprit avec un veritable ressentiment la demarche inconsidérée de son ami. » Je n'aurai pas beaucoup de » peine, lui dit-il, à vous convaincre, » quoique trop tard, de la legereté » d'une telle entreprise : avez-vous » oublié dans quelles dispositions j'é» tois pour Madame de Limeuil, qui » sont encore fortifiées par sa bonne » conduite que vous n'ignorez pas? » Qui vous a donné le droit de la » punir, quand je la pardonne? & » par quelle opiniatreté venez-vous » me faire perdre le fruit de ma clé» mence, en me rendant complice » d'une dureté plus grande peutêtre » que ses égaremens? comment pour» ra-t-elle croire eneffet que je naie » pas dicté cette inhumaine proposi» tion, & que vous vous soyez mis au

hazard

» hazard d'être desavoué d'une ouver-
» ture d'une telle importance ? Mais
» dites-moi, ami, trop ardent, par
» où j'ai pu vous faire penser que j'a-
» chêterois quelque espece de bon-
» heur que ce fût, d'une injustice ; &
» que parceque j'ai quelque grandeur,
» je voudrois qu'on foulat aux piés les
» loix les plus saintes, pour me faire
» changer de femme à mon gré ? Sa-
» chez que plus je suis vu de la société,
» plus je me crois soumis aux institu-
» tions qui la maintiennent, parceque
» c'est par les plaies que leur font
» mes pareils, qu'elles périssent, &
» les Etats avec elles ; & que c'est un
» foible malheur de voir troubler par
» quelques chagrins la douceur du re-
» pos domestique, mais que c'en est
» un horrible, d'être injuste & mau-
» vais citoyen ». Monsieur de Limeuil
ne s'en tint pas à cette reprimande :
il dit à son ami que, pour donner
une preuve non équivoque du desaveu

qu'il fesoit de son injuste demarche; & quelque prix qu'il attachat à son amitié, il devoit s'abstenir de le voir & que surtout il le prioit de ne pas se presenter devant moi qui ne pouvois le voir qu'avec repugnance. Dinval convaincu de la force de ces considérations que son enthousiasme lui avoit cachées, reconnut de bonne foi sa faute, & se soumit au chatiment qui étoit fort rigoureux pour lui. Monsieur de Limeuil m'écrivit aussitot qu'il avoit appris avec un étonnement dont il ne revenoit pas, l'étrange demarche de son indiscret ami; & que s'en trouvant offensé, il l'avoit prié de ne plus le voir & de paroitre encore moins en ma presence. Il ajoutoit qu'il ne fesoit point d'apologie pour luimême, se flattant que je ne le croirois pas de moitié de cette absurde imagination. Oh combien de bénédictions je donnai à sa magnanimité! Vous le savez, murs qui me vîtes si lontems

prosternée pour obtenir du ciel qu'il versât toutes les siennes sur cet homme si généreux ! J'eus besoin de la religion pour mettre des bornes à ma reconnoissance, pour ne pas souhaiter que ma mort prochaine fît pour lui ce qu'auroient pu faire les expédiens que sa générosité lui fesoit rejetter.

Quand j'avois voulu faire entendre à Dinval qu'un pressentiment secret me présageoit cette mort prochaine, je parlois de bonne foi, Madame ; une je ne sais quelle voix me disoit au fond de mon cœur que mon état alloit changer ; & c'est de ma mort que je croyois être avertie. Aumilieu de ma resignation, une chose me coutoit plus que les autres : je n'avois jamais été chez l'homme dont je portois le nom ; j'avois un desir d'enfant, une maladie de voir aumoins avant de mourir une de ses maisons, celle de Bourgogne surtout qu'il avoit retirée la premiere des mains de ses créanciers,

moins magnifique que les autres, mais qui lui étoit plus chere ; où reposoient les cendres de ses peres, où il avoit marqué une place pour les siennes, & où je n'osois pas même demander si celles de votre coupable amie seroient reçues auprès des restes si chers. Pressée de ce désir inquiet, j'imaginai un assez bizarre moyen pour le satisfaire. Il vous faut savoir, Madame, que le chagrin ou plutot le remord qui me bourreloit, influoit visiblement sur ma complexion ; tout le monde s'appercevoit que j'étois changée. Les Medecins qui supposoient quelque altération dans la poitrine, me pressoient d'aller boire ces eaux tant vantées des Pyrenées, auxquelles on attribue de si salutaires effets. Et moi, Madame, je m'en défendois parceque je savois le mal sans remede ; & que je craignois encore l'affectation d'aller forcer, pour ainsi dire, Monsieur de Limeuil à me recevoir malgré lui dans ces Provinces

où il étoit alors & la plus grande partie du tems dans la plus ſuperbe de ſes maiſons. Auſſi en lui demandant l'avis des Medecins & de toutes les perſonnes qui ſe joignoient à eux, je ne lui en parlai que comme d'une choſe que je rejettois abſolument, par la perſuaſion où j'étois de ſon inutilité. Monſieur de Limeuil m'écrivit qu'on ne pouvoit pas ſe tromper à ces eaux, n'y ayant peutêtre pas de maladie à laquelle elles ne fuſſent propres; qu'elles étoient ſurtout merveilleuſes dans tous les cas qui menaçoient d'un dépériſſement; & que ſur la moindre apparence de m'en trouver bien, il ne falloit pas héſiter à reſoudre un voyage qu'il étoit aiſé de me rendre agréable. Il me mandoit de me tenir prête à partir au commencement de Mai, & qu'il donneroit ordre à tous les details néceſſaires pour me faire voyager commodement. Enhardie par cette approbation ſi préciſe, je n'attendis pas le tems preſcrit,

parceque ce voyage me parut une occasion propre à satisfaire mon envie ; & l'impatience m'emporta. Je pris par la Bourgogne d'où je devois passer en Languedoc ; & comme la maison paternelle de Monsieur de Limeuil n'étoit qu'à une journée de la route, je me fis mettre dans le chemin qui y menoit, accompagnée d'une seule femme & d'un valet de chambre, après avoir fait marcher en avant tout le monde que j'étois obligée de mener avec moi. Je ne manquai pas de faire demander le maitre à la porte, comme si je m'étois attendue à l'y trouver, & de paroitre fort mortifiée de son absence. Il étoit deja tard ; restoit l'embarras très-plausible de ne savoir où aller chercher gîte : je m'étois détournée, dis-je, pour voir M. de Limeuil qui me fait l'honneur d'être de mes amis ; trouverai-je à coucher dans le voisinage ? Un Officier du chateau, homme simple & honnête, qu'on avoit fait

appeller, me répondit qu'il ne croyoit pas que je pusse penser à aller plus loin, que quoique je ne dusse pas être si bien que si M. le Duc avoit l'honneur de me recevoir, je trouverois dans la maison dequoi souper & que j'y serois bien couchée : je ne contestai pas pour accepter son offre, & j'entrai. Je n'entreprendrai pas, Madame, de vous expliquer avec quelles palpitations, avec quel transissement je visitai cette maison & surtout la chapelle où je lus sur des marbres funebres les noms des ayeules auxquelles j'étois si peu digne de succéder. La vue d'une pierre plus recente que les autres, & que je savois n'être pas le tombeau du pere de Monsieur de Limeuil, que j'avois vu plus loin, me fit demander ce que c'étoit ? Ma demande fit changer de visage à tous ces gens de la maison qui étoient là autour de moi. L'Officier me répondit en portant son mouchoir sur les yeux : nous esperons mourir tous,

Madame, avant que ce tombeau s'ouvre, c'est celui que Monseigneur a marqué pour lui. Je ne crois pas qu'il soit possible d'éprouver un plus terrible serrement de cœur que celui que me causa cette réponse : je sentis une sueur froide se repandre subitement sur tout mon corps ; & je ne sais comment je pus me soutenir avec le tremblement qui agitoit tous mes membres. Cependant je voulus considérer cette redoutable pierre : Monsieur de Limeuil y avoit mis une inscription modeste qui marquoit que c'étoit sa maison où il entreroit quand il auroit fini son voyage, & où il esperoit que ses os reposeroient en paix par la clémence du pere des misericordes. Les bras croisés, les yeux immobiles, je lisois ces tristes caracteres ; & soyez sure, Madame, que je fesois des vœux non moins sinceres que ceux de ses domestiques, pour que mon tombeau fût fermé sur moi, avant que

celuila s'ouvrît. Je sortis de là si saisie, si mélancolique, que je n'eus envie de rien plus voir, & je priai qu'on me menat dans ma chambre. La premiere chose qui y frapa mes yeux, fut mon portrait, Madame, à côté de ceux du pere & de la mere de Monsieur de Limeuil : il y avoit été mis dans le tems de notre mariage ; & quoique Monsieur de Limeuil ne l'y vît peutêtre pas sans peine après les fautes qui me rendoient indigne de me trouver auprès de la femme respectable que j'imitois si peu, il ne voulut pas l'en faire ôter : c'eût été publier mon arrêt & l'executer en effigie. Une vieille gouvernante de la phisionomie la plus heureuse vint dans cet appartement donner ses ordres, pour que toutes choses fussent dans la regle & qu'il ne manquat rien pour mes commodités. Comme je ne connoissois pas encore les deux figures qui étoient à côté de la mienne, je lui demandai

qui étoit cette femme de bon air que je voyois là. C'étoit, me répondit-elle, madame la defunte Comtesse qui étoit la meilleure maitresse qu'on pût voir : c'étoit ici sa chambre, Madame, qui est toujours celle des maitresses de la maison. Vous n'y avez pas encore vu votre maitresse d'apresent, repartis-je ? Hélas ! non, Madame, me dit la bonne femme prête à pleurer : je n'ai pas eu ce bonheur ! J'ai eu bien des chagrins, Madame, depuis la mort de ma bonne maitresse ; & j'ai bien versé des larmes en voyant des étrangers dans cette maison ! graces au ciel notre bon maitre les en a chassés ! J'esperois qu'il nous meneroit notre jeune maitresse & que je la verrois avant de mourir : mon fils me dit qu'elle est belle comme une Déesse ; mais elle ne veut pas quitter ses villes, & je mourrai sans avoir cette consolation ! Votre fils, dites-vous ? repris-je, assez effrayée comme vous pouvez

croire, de me trouver plus connue que je ne voulois ; où est il votre fils, Madame ? Il est auprès de Monseigneur, me répondit la bonne vieille ; il a l'honneur d'être un de ses secretaires. Cette réponse me remit un peu ; mais je trouvois apeuprès le même sujet d'effroi dans mon portrait qui étoit si ressemblant, qu'on ne pouvoit pas s'y meprendre : par bonheur j'eus à faire à des yeux simples, peu habiles à faire ces comparaisons, & que la timidité empêcha peutêtre de m'envisager assez attentivement pour saisir mes traits. Cependant, Madame, tous ces souvenirs que me rappelloit cette courte conversation : les images de ces femmes vertueuses auxquelles je n'avois succédé que pour flétrir le nom qu'elles honoroient ; l'idée qui se presenta à mon esprit, qu'aucune autre ne le porteroit après moi, & qu'on se felicitoit peutêtre de ne pas laisser une postérité dont le sang seroit souillé

par celui d'une coupable mere ; l'idée de ne me trouver une nuit dans cette chambre qui auroit du être la mienne, que furtivement & comme une aventuriere de Roman : tout cela, ma chere, me crevoit le cœur ; je paſſai dans un cabinet ſous quelque prétexte, ne pouvant plus tenir contenance ; & je me mis à pleurer juſqu'à ce que j'entendis ma femme de chambre qui me cherchoit pour m'avertir qu'on m'avoit ſervie à ſouper. J'avois apeine touché à ce ſouper fort bien entendu, je vous aſſure, fort delicat, qu'on vint me dire que Monſeigneur ſeroit encore à tems à me faire les honneurs de chez lui, qu'il étoit à la porte du chateau. Je fus fort heureuſe de n'avoir pas plus mangé, car je crois que la revolution que cette nouvelle me fit, m'auroit étouffée. Cependant il n'y avoit pas de tems à perdre, pour me ſouſtraire à ſa vue, étant naturel qu'il me fit demander la permiſſion de me voir auſſitot qu'il me ſauroit là. Je fis

venir l'honnête Officier qui m'avoit si bien reçue ; & je le chargeai de dire à son maitre qu'il m'obligeroit en me dispensant d'avoir l'honneur de le voir ce soir : alléguant que j'étois presque deshabillée & que j'avois d'ailleurs un assez grand mal de tête qui m'obligeroit à me mettre au lit dans un moment. Qand j'eus renvoyé cet homme, j'ordonnai à mon valet de chambre, ou plutot je le priai comme qui prie son maitre, de faire l'impossible pour me tirer de là avant le jour & sans que Monsieur de Limeuil s'en apperçût. Vous voyez bien, Madame, que cela n'étoit pas seulement vraisemblable, si je n'avois eu à faire à l'hôte le plus généreux & le plus discret qui fût sous le ciel. Il fut moins étonné d'apprendre qu'une femme qui disoit être venue pour le voir se cachat à ses yeux, quand on lui eut repeté un nom de Marquise que j'avois pris, si extraordinaire qu'il n'en avoit de sa vie oui

prononcer un ſemblable : & lorſqu'on alla lui dire enſuite que mon valet de chambre cherchoit à gagner les gens de ſes écuries, pourqu'ils me donnaſſent mes chevaux & m'ouvriſſent les portes dans la nuit, il défendit qu'on apportat aucun obſtacle à mes deſirs & commanda qu'on executat tout ce que j'exigerois. Ainſi, Madame, j'en ſortis en aventuriere, plus encore que je n'y étois entrée, & le cœur navré, comme vous pouvez croire, du rôle humiliant que je jouois.

Monſieur de Limeuil ne paſſoit à ſa maiſon de Bourgogne que pour quelques affaires de peu d'heures ; il alloit à Paris dans le généreux deſſein de me conduire luimême aux eaux. Le lendemain, après avoir donné ſes ordres, il partit de bonne-heure, & comme il avoit pris des chevaux frais, il me joignit avant la fin du jour & avant que je fuſſe rentrée dans la grande route. Je vous laiſſe, Madame, à juger

de ſa ſurpriſe lorſqu'en voyant de quelle maniere j'allois, il ne put plus douter de la maſcarade que je venois de faire ? Eh mon Dieu, Madame, me dit-il, où allez-vous donc ! Je vais Monſieur, lui répondis-je aux eaux que vous m'avez conſeillées. Je vous pardonnerois, reprit-il galament, d'avoir preſſé votre depart, ſi vous vous arrêtiez un peu plus à vos haltes. Je lui dis ladeſſus que j'étois partie plutot qu'il ne m'avoit mandé, pour lui épargner des ſoins que je craignois que ſa politeſſe ne lui fît prendre : & je me cachai le viſage dans mes deux mains. Allons, Madame, repartit-il de bonne grace, vous avez voulu ſuivre un exemple de Monſieur le Chevalier de Mainville, mais vous lui en donnez de meilleurs que ceux que vous prenez de lui. Il me dit après cela qu'il n'alloit à Paris que pour me prendre ; & que puiſque j'étois toute embarquée, il n'y avoit qu'à laiſſer

voguer la galere, & qu'il alloit être mon Fourrier. Je vous aſſure, Madame, que j'eus un fort bon Fourrier, bien entendu, bien honnête; & que ſi j'avois pu ſéparer la femme coupable de la femme ſenſible, reconnoiſſante & même épriſe (je ne l'avois jamais été davantage) mon tems ſe ſeroit paſſé fort agréablement. Monſieur de Limeuil envoyoit toujours devant lui pour faire préparer des relais, deſorte qu'il y avoit chaque jour la moitié de ſes chevaux qu'on menoit en main : ce qui feſoit que nous avancions beaucoup, ſans aller de la viteſſe fatiguante de la poſte. La neuvieme journée que je ne croyois pas être la derniere, nous changeames pluſieurs fois entierement de chevaux, ſans que je m'apperçuſſe que c'étoient des relais des écuries mêmes de Monſieur de Limeuil, qui me fit faire ce jour là preſque le double de chemin, pour gagner, diſoit-il, un meilleur gîte
où

où il me promettoit de me faire reposer. Il s'arrangea si bien que nous n'y arrivames que de nuit & presqu'à onze heures. Malgré la précaution qu'on eut de ne pas trop nous éclairer, je fus frappée d'un certain air de grandeur dans les cours & l'étendue des batimens, qui perçoit quoique foiblement autravers des ombres. On me mena par des corridors assez tortueux, dans un petit appartement simple mais d'une élégance qui me surprit encore, quoique Monsieur de Limeuil m'eût fait tomber pendant toute la route dans de fort bonnes auberges & surtout dans le Languedoc où elles m'avoient paru étonnantes en comparaison de celles de nos Provinces : mais je trouvois là un gout & un air de bonne maison qui sembloit incompatible avec l'idée de cabaret. On nous servit sur le champ un souper qu'un postillon qui nous devançoit avoit commandé, & pendant que nous soupions, on fit

ſouper dans un cabinet voiſin deux de mes femmes, afinqu'elles puſſent me coucher auſſitot que je ſortirois de table, & ſe coucher ellesmêmes pour ne pas être expoſées à m'éveiller. L'heure rendoit toutes ces attentions naturelles & écartoit les ſoupçons. Je me couchai dèſque nous eumes ſoupé, & comme on m'avoit annoncé que nous ſejournerions le lendemain, je dormois encore à neuf heures. Mes deux femmes qui en ſe levant trouverent ouvertes les portes contiguës à mon logement, qu'on leur avoit dit la veille être fermées à demeure, ſe répandirent partout où ces iſſues les menoient; & ayant bientot vu dequoi il étoit queſtion, elles revinrent comme des folles ouvrir les rideaux de mon lit, en me diſant de me lever pour voir l'auberge qui en valoit la peine. Je pris ma robe, moitié endormie encore; & ſans faire preſque d'attention aux tranſports de ces folles qui

ne ſe poſſedoient pas, je les ſuivis
Elles avoient raiſon, Madame, de dire que l'auberge valoit la peine d'être vue. Après avoir traverſé quatre ou cinq petites pieces de degagement, toutes plus delicieuſes, je me trouvai dans un vaſte & ſuperbe appartement, où éclatoit tout ce que la magnificence, l'art & le gout peuvent réunir. Les croiſées en étoient ouvertes ſur un immenſe jardin où les oreilles & les yeux étoient bientot attirés par mille eaux jailliſſantes qui ſe jouoient dans les nues & retomboient entre les plus riches figures & les arbres les plus delicieux. Je fus, je vous aſſure, Madame, auſſi ſotte que mes femmes : mes enfans, leur dis-je, que ſignifie tout ceci, êtes-vous bien ſures que nous ne dormons pas ? Nous avons tout touché, Madame, me répondirent les folles, ce n'eſt pas une viſion ; & elles me menerent à un cabinet de toilette où elles feſoient reſonner à

mes oreilles les vases précieux dont la richesse & le gout, aussibien que de toutes les autres parties, étoient au-dessus de la définition. Monsieur de Limeuil ayant appris que je me répandois deja dans le palais magique, accourut aussitot m'y chercher : je le rencontrai sur mes pas richement paré, radieux, concentrant en lui seul toute cette grandeur dont ces entours éclatans n'étoient que des signes foibles qui ne fesoient que l'ombrer doucement aussitot qu'il paroissoit. Monsieur ! Monsieur ! lui criai-je d'aussi loin que je le vis, n'y a-t-il ici rien à craindre ? vous êtes un terrible enchanteur ! nous assurerez-vous que vous ne faites que de ces palais ? Madame, me répondit-il avec sa grace ordinaire, je vais vous donner vos suretés, en vous remettant la baguette du Mage : & eneffet il me presenta galament une gaule qu'il avoit par hazard dans les mains : vous gouver-

nerez, ajouta-t-il, les genies qui opérent nos prodiges, dont j'ai l'honneur de vous presenter le principal. En disant cela, il me montroit le vieux Chevalier de Monsaujeon qui, augurant bien de mon air composé & modeste, m'embrassa cordialement, & me dit que j'étois mille fois la bienvenue, & que ce soleil leur manquoit pour mettre ce beau séjour dans toute sa splendeur. C'est donc ainsi, Monsieur, dis-je à Monsieur de Limeuil après avoir embrassé son oncle, que vous vous vengez de mes équipées de Chevalier errant ! Madame, me répondit-il agréablement, j'aime à ne rien devoir, nous voila quitte; il falloit bien que je fisse chou pour chou ? Ah Monsieur ! lui dis-je, attendrie presque jusqu'aux larmes, on reconnoit bien le vôtre pour être de votre jardin !

Cependant, Madame, je fus bientot entourée, pressée même de plus de quatre-cent domestiques de tout

rang, dont on ne pouvoit modérer l'empreſſement. Leur adorable maitre me fit de fort bonne grace leurs excuſes ſur cette vive ardeur de me voir, me diſant que ſi je ne leur accordois cette ſatisfaction, ils auroient l'eſprit ſi troublé, qu'il ne feroit pas poſſible d'en tirer le moindre ſervice. Il les feſoit paſſer devant moi l'un après l'autre, m'expliquant avec bonté les emplois d'un chacun, & feſant ſes obſervations ſur leurs bonnes qualités & leurs ſervices. Après cela il fallut m'habiller & me parer même pour ſoutenir la ſolemnité des circonſtances; ma toilette n'étoit pas encore finie, qu'on m'annonça les nieces de Monſieur de Limeuil, deux jeunes femmes charmantes qu'il avoit mariées à ſes neveux & qu'il aimoit d'autant plus qu'elles lui donnoient de beaux enfans & lui formoient une ſociété delicieuſe. Elles ſe promenoient, pendant ſon abſence, dans des jolies mai-

fons qu'elles avoient au voisinage & où elles aimoient à aller quelquefois se delasser de la pompe de la cour de leur oncle. Un exprès parti dans la nuit étoit allé les avertir de notre arrivée ; & vous voyez, Madame, avec quelle promptitude elles venoient se ranger à leur devoir, dont le cher oncle ne leur tint pas peu de compte. Les graces de ces aimables femmes, leur douceur charmante, & les manieres tendres & honnêtes avec lesquelles elles me traiterent, leur gagnerent entierement mon cœur, avant qu'elles me l'eussent demandé. Nous n'étions pas à dîner que le château commença à se remplir, & avant que la journée fût finie j'eus une cour de cent personnes de considération.

Je voudrois, Madame, vous dire quelque chose de cette étonnante maison & de la maniere dont on y vit. N'allez pas vous faire une idée de la grandeur de Monsieur de Limeuil, sur

ce que vous en avez vu ; & si vous voulez le connoitre par ce côté, venez le voir ici, mon amie. A la ville nous sommes, ce me semble, si petits, si serrés, je dirois volontiers si mesquins, que nous ne pouvons nous y trouver que comme à l'auberge : & sansdoute il en est demême de tous les grands Seigneurs. Premierement l'étendue & la richesse des biens de Monsieur de Limeuil sont quelque chose d'inconcevable pour ceux même qui savent avec quels grands trésors il les a formés. Les plus considérables de ses domaines sont des augmentations qu'il a faites au patrimoine de l'Etat ; dans cette partie, par exemple, il a fait des villes & de riches hameaux sur de vastes deserts où il n'y avoit que des loups & quelques maigres troupeaux errans pendant une partie de l'année. Il n'y a pas dix ans que les marais, les bruyeres & les ronces couvroient ces vastes terreins d'où l'on

a vu comme ſortir de leur ſein, une floriſſante Province. Il n'a fallu pour cela que faire une modique avance en meubles, uſtenſiles, ſubſiſtances & betail, pour faciliter l'établiſſement d'une multitude de familles auxquelles il a partagé ſes terres : & vous pouvez bien penſer qu'au bruit de cette libéralité ſi ſage, les Colons lui ſont venus de toutes les parties du Royaume & des pays voiſins. Par là, des bras mercenaires que la pauvreté condamnoit à vivre pour autrui, devenus proprietaires & peres de famille, avoient formé leur héritage avec cette ardeur que donne la propriété, & cette ſorte d'enthouſiaſme qui ſuit ordinairement les entrepriſes nouvelles & qui opére tous les prodiges qu'on veut, quand il eſt habilement dirigé. Quant à l'autre eſpece de terres, Monſieur de Limeuil achetoit à tout prix celles de ces proprietaires abſens qui ruinent le pays en emportant les revenus dans un au-

tre, & les partageoit ensuite à des païsans, leur fournissant les moyens de les améliorer si elles en avoient besoin : & tant les unes que les autres, il les leur donnoit toujours en propriété sous la redevance d'une portion convenue à prendre sur les fruits ; desorte que son revenu n'étant qu'une très-petite partie de celui du Colon, il intéressoit ce Colon à l'augmenter, pour augmenter sa propre richesse. Aussi, Madame, cela lui réussissoit-il si bien, que son argent ne lui auroit pas plus rapporté dans des entreprises de finance. Monsieur de Limeuil au contraire n'achetoit jamais les fonds des proprietaires residens, que l'indigence ou les accidens funestes forçoient de vendre. Aussitot qu'il apprenoit qu'un de ses vassaux ou emphithéotes manquoit d'aisance, il vouloit en savoir la cause, visitoit ses terres, les examinoit, & dressoit luimême un état des dépenses qu'il y falloit faire pour

les reparer ou les améliorer : il en donnoit aussitot les fonds dont il re-glôit les remboursemens dans des tems éloignés & sur des produits qu'il designoit lui même. Une centaine de mille écus qu'il fesoit circuler de cette maniere dans ses terres, rentrant successivement pour fournir tour-à-tour aux besoins renaissans, y répandoient l'aisance & la prospérité. Les Gentils-hommes envers lesquels cette générosité étoit plus desintéressée, parcequ'en général ils contribuent peu au revenu du seigneur dominant, & que leurs redevances se bornent pour l'ordinaire à des hommages & d'autres stériles devoirs, n'étoient pas pour cela plus mal partagés : il n'y en avoit pas un dont il n'eût rendu la situation riante. Il vous faut savoir encore, Madame, que la plus grande partie de ces choses s'étoit faite pendant que le service de l'Etat le retenoit à plus de deux cent lieues, & par la justesse & la précision

des ordres qu'il donnoit ; qui suppléoient presque sa presence. Il en étoit de même de ses maisons qui surprenoient encore plus. Pourvuqu'il eût été vint-quatre heures sur un terrein pour en saisir en grand les situations respectives, il se fesoit ensuite envoyer des plans de toutes les parties sur lesquels il vouloit faire travailler ; & du bout du monde, du milieu d'une armée & des soins qu'elle entraine, il traçoit, dans des momens de delassemens, les divers ouvrages de toute espece, ordonnoit en detail les approvisionnemens des materiaux, des subsistances, indiquoit jusqu'aux machines qu'on devoit employer selon la situation des lieux, en designoit de simples & de peu couteuses pour transplanter des arbres tous venus, fesoit marcher ensemble toutes les parties de décoration & d'ameublement qui demandent des aprêts & du tems, formoit de la même main ses fermes, ses

menageries, donnant les états des beſtiaux de toute eſpece, preſcrivant les divers ſoins qu'ils exigeoient, reglant juſqu'à la diſtribution des ſubſiſtances pour les hommes & pour les animaux, les methodes pour les conſerver, pour ſe les procurer avec le choix & l'étendue des terres qu'il falloit employer pour chacune. Enfin, Madame, j'ai vu de ces details, ils ſont nets, courts, faciles; & toutefois ils embraſſent tout & arrangent tout: vous diriez qu'il n'y a pas une pierre poſée, pas un buiſſon planté dont il n'ait marqué la place. En liſant je n'étois plus étonnée de tout ce que je voyois executé & en ſi peu de tems. Et ladeſſus je me ſouvenois de Charlemagne allant & venant d'un bout de l'Europe à l'autre, ſubjuguant tous ces peuples divers, les poliçant, les gouvernant, cultivant avec cela les ſciences & les arts, fort adonné aux plaiſirs: & de là reglant de ſa propre main

l'administration des fermes de ses immenses domaines, gouvernant ses basses-cours & ses jardins. Mais qui vous diroit, Madame, de quelle maniere on vit dans cette delicieuse maison ? vous ne connoissez rien assurément où il y ait plus d'ordre ; & vous ne pourriez pas dire en quoi cet ordre consiste : on n'y sent pas un seul instant la froide & tirannique étiquette. Comme il faut toujours plusieurs tables & quelquefois un assez grand nombre, elles sont tenues tour-à-tour pendant quatre, six ou huit jours par les nieces de Monsieur de Limeuil & par quelques autres femmes des plus considerables qui forment ellesmêmes leurs bandes ; ce qui fait naître un amusement dans la société, par les petites brigues galantes qui se font pour être mis dans la bande qu'on désire. Les femmes s'amusent ensuite à imprimer elles-mêmes les rôles de ces tables dans des cartouches galans qui portent cha-

eun le nom d'un Salon, comme d'Apollon, de Mars, de Diane & autres; avec la date des jours pour lesquels le rôle est fait, & ensuite les noms des personnes qui doivent en être. Quand on arrive au château on va prendre chez le Chatelain un numero pour son logement qui est aussi designé par quelque nom des divinités de la fable, pris des décorations qui le distinguent : c'est au même lieu qu'on va la veille des parties de chasse ou d'autres promenades, se faire écrire sur le livre de l'Ecuyer pour faire savoir si l'on veut en être, & de quelle maniere on veut aller, si c'est en voiture ou à cheval; les femmes y envoient pour elles les hommes de leur connoissance. Dans l'antichambre de chaque appartement il y a une petite planche longue pendue au mur, sur laquelle sont imprimés à des rangs séparés les noms des differens mets qu'on peut servir pour le dejeûné, avec un trou à côté de chaque rang : on n'a le

matin qu'à mettre ou faire mettre une cheville qui y tient, dans le trou qui est à côté de la chose qu'on désire ; un Officier qui fait sa tournée à neuf heures, prend une note sur son livre, & ce que vous avez fait marquer vous est porté exactement. Si l'on ne veut rien, on laisse pendre la cheville. A quelqu'heure de la nuit que vous eussiez besoin de secours, vous n'avez qu'à sonner, pour en avoir sur le champ : il y a toutes les nuits dans chaque quartier du château quelques domestiques de garde dans une salle où sont les sonnettes de tout ce quartier ; & la maison n'est jamais sans deux habiles Médecins & d'autres personnes experimentées dans tous les arts qui dépendent de la medecine. Je ne vous dis rien de la propreté de ces logemens & des commodités de toute espece qui y abondent à l'usage des deux sexes : tout cela est remis à vos gens, quand vous arrivez, avec des

états de ce qu'on leur donne ; & les Officiers de la maiſon, ſans ſe rendre importuns, ſans vous gêner, ſavent fort bien ſurveiller votre monde pour que rien ne ſoit ſali, ne ſoit dégradé. L'exactitude du ſervice eſt quelque choſe dont je ne crois pas qu'on voie d'autre exemple ; & Monſieur de Limeuil n'a pourtant pas beaucoup de peine à s'en aſſurer : il eſt exactement le pere de ſes domeſtiques, & vous croyez bien qu'il les paie & les entretient bien, & qu'ils ſont ſoignés humainement dans leurs maladies : il ne les commande qu'avec honnêteté, prétendant que le pacte qui lie le domeſtique au maitre n'exclut pas même la politeſſe : avec cela il ne veut jamais leur faire un reproche : il veut qu'on redreſſe avec bonté les fautes d'ignorance ou de maladreſſe ; mais qu'on n'en pardonne pas une de negligence ou de mauvaiſe volonté : quand on les engage, on leur explique clai-

rement le genre & l'étendue du service auquel ils sont destinés, & s'ils s'en contentent, on les avertit que la premiere omission sera regardée comme un signe qu'ils ne veulent plus rester; la premiere fois eneffet qu'ils manquent à leur devoir, on les paie sur le champ, sans leur faire aucun reproche, & on les renvoie : je vous assure, Madame, qu'on y est bien peu exposé, & que la peur de subir ce sort, auquel ils savent qu'il n'y a point de retour, les tient alertes & fort attentifs à leur tâche. Monsieur de Limeuil aime qu'on soit propre chez lui & bien vêtu : & il a un secret fort simple pour jouir de cet agrément, sans ruiner ses vassaux & ses voisins, comme font quelques grands, qui sont cause que plus d'un honnête homme jeûne dix mois & vend quelquefois son champ ou sa vigne pour paroître galonné à la table du Duc ou du Gouverneur. Ce qui forme habituellement

la cour de Monsieur de Limeuil, est la noblesse de ses terres ou la plus voisine des environs ; & à l'exception de quelques maisons plus qualifiées & riches, il a su s'attacher toutes les autres : c'est à titre de Gentilshommes, d'Ecuyers, d'Officiers de chasse & autres dont il prend tant qu'on en peut trouver. Ces titres n'obligent à rien, n'ôtent aucun droit aux politesses du maître, ne font que donner doublement celui d'en être traité en ami ; mais une petite pension y est attachée ; & aussitot qu'un Gentilhomme est sur l'état, c'est un prétexte pour faire des presens de toute espece à sa femme, à ses enfans, à lui. Dailleurs on fait de tems-en-tems des lotteries où tous les billets portent : ce sont des étoffes, des pieces de toile, des vestes riches ; des dentelles & d'autres semblables ajustemens, quelquefois des bijoux ; il y a dequoi assortir tout le monde ; si le sort ne fait pas les assortimens ;

les hommes changent avec les femmes les lots qui ſont à l'uſage de chacun d'eux. Perſonne n'eſt exclus de ces lotteries ; & les gens de marque qui s'y trouvent, voulant flatter le gout delicat qu'a cet homme généreux de ne point humilier en donnant, prennent de bonne grace leur billet & leur lot comme les autres, afinqu'il n'y ait point de diſtinctions mortifiantes. Monſieur de Limeuil a encore l'attention de ne jamais permettre qu'on joue chez lui gros jeu ; & il ſait ſi bien faire, ſans toutefois aucune affectation, que les gens qu'il ſait les moins accommodés, ne ſont point des parties où la perte peut être ſenſible : il y a tous les jours une partie pour amuſer tout le monde ; il l'appelle la partie des enfans ; & il ſemble eneffet qu'elle ſoit faite pour eux, par la modicité du jeu qu'il n'eſt pas permis de hauſſer : Monſieur de Limeuil en eſt preſque toujours, pour s'aſſurer qu'on ne fran-

chiſſe pas les bornes, ou il en charge quelqu'un de bien sûr : & vous comprenez bien, Madame, que tout le monde ſe jette à cellela pour lui plaire ? Ainſi vous voyez qu'il ne laiſſe pas faire aux autres les frais de cette magnificence dont il eſt environné. Je ne vous ai pas même dit qu'il a établi dans trois de ſes principales terres des écoles pour les enfans de ſes vaſſaux où ils ſont logés, nourris, vêtus, & inſtruits dans les ſciences & les arts & formés à tous les exercices : ce qui decharge encore cette nobleſſe d'une grande dépenſe. Mais il n'y admet que les enfans de ceux qui reſident dans leurs terres, amoins qu'ils n'en ſoient éloignés par quelqu'emploi pour le ſervice de l'Etat. Et quant à la bonté de ces écoles, c'eſt tout vous dire, Madame, qu'il en choiſit luimême les maitres, dirige leurs travaux & les ſurveille ; & qu'il eſt le regent des regents. Je vous ai dit, Madame,

qu'on y jouoit un petit jeu ; il faut ajouter qu'on y joue peu : on va à la chasse, à la pêche, on se promene beaucoup, & surtout on travaille : les nieces de Monsieur de Limeuil charitables & pieuses se sont mises dès le premier jour à travailler avec toutes leurs femmes à faire du linge & toute sorte de hardes pour les malades, les orphelins & même pour les mendians passagers, (car vous croyez bien qu'on n'en connoit pas d'autres) & pour la provision des Sœurs-Grises qui vont dans les campagnes porter des médicamens & d'autres secours à quiconque en a besoin ; ne doutez pas, Madame, que l'exemple des jeunes Comtesses n'ait été suivi de toutes les femmes ; desorte qu'on n'a pas besoin d'ouvrieres du dehors pour entretenir le magazin des pauvres. Ajoutez que Monsieur de Limeuil ayant toujours chez lui plusieurs hommes de lettres & d'esprit, dont il entretient même quel-

quesuns, on n'y manque pas de bonnes conversations, qu'on y fait de bonnes lectures, qu'on á souvent d'excellentes musiques, & qu'on joue même quelquefois des comédies qui la plupart sont faites dans la maison. Je veux vous parler, Madame, d'une autre magnificence de Monsieur de Limeuil qui me surprit bien, je vous assure, avant qu'il m'en eût expliqué le secret. Le Dimanche qui suivit mon arrivée, il fallut aller entendre la messe à la paroisse comme c'est l'usage constant du château, où l'on n'en dit que pour les infirmes : representez-vous mon étonnement, Madame, lorsque dans une église simple, mais grande & bien entendue, je vis un Clergé aussi nombreux que celui de Notredame, avec une grande musique, des riches ornemens, & le service fait avec autant de décence & de dignité que vous puissiez le voir dans aucune Cathedrale ? Je vous avoue qu'à ce coup

je fus tentée de trouver les principes de ce grand homme en défaut, & de le taxer d'une prodigalité fastueuse ; & qui plus est, je ne m'en pus cacher toutafait. Voila, lui dis-je, Monsieur, quand nous fumes de retour, une magnificence, bien digne de toutes celles qu'on voit ici : mais je ne vous dissimulerai pas que de votre part elle m'étonne : si je m'en souviens, vous n'aimez pas qu'audela des besoins du culte divin, on étende ces fondations pieuses qui privent la société de trop de bras utiles, en ouvrant des portes à l'oisiveté & à celui de tous les luxes qui scandalise le plus ? Madame, me répondit-il en souriant, votre scandale va s'évanouir avec une petite supercherie que nous vous avons faite : ne vous effrayez pas à la vue de ce nombreux Chapitre, il n'est pas composé de fainéans : tous ces gens que vous voyez en chappes & en surplis prendront demain le hoyau & la houlette.

lette. Expliquez-moi donc, Monſieur, cette enigme, repris-je, plus ſurpriſe encore. C'eſt, repartit Monſieur de Limeuil, qu'il n'y a là que huit Prêtres qui ſont néceſſaires pour le ſervice de cette vaſte paroiſſe ; tous les autres ſont laboureurs ou bergers : voici le miſtere & tout ce qu'il m'en coute : n'avez-vous pas vu à Paris quelque petit artiſan de votre quartier chantre à la Sainte-Chapelle ? & ne ſavez-vous pas que les premiers chrétiens qui chantoient les Pſeaumes & les Hymnes de l'Egliſe n'étoient pas plus Chanoines que ceuxci ! Pour les dreſſer comme vous voyez, j'entretiens dans cette paroiſſe quatre habiles maîtres de muſique qui jouent à eux quatre des inſtrumens les plus uſités : je leur ai donné à chacun une maiſon avec un petit héritage que la paroiſſe a formé à travaux communs ; je les ai mariés, & ils me coutent peu en gages : les enfans de la paroiſſe & des paroiſſes

voisines, en apprenant à lire, y apprennent le chant & les instrumens pour lesquels ils montrent plus de dispositions ; & dans le grand nombre il s'en trouve toujours assez qui réussissent ; vous voyez qu'en peu d'années j'ai deja abondament de chantres & de musiciens : on choisit douze des plus beaux & qui ont les plus belles voix pour servir d'enfans-de-chœur, & on les garde ici pour les mieux dresser & les fortifier dans la musique ; mais ne croyez pas que ceuxla même soient formés à une vie oisive ; quand ils ont dix ans, on les envoie tout le jour dans leurs familles où ils commencent dabord par aider à garder les troupeaux, & passent insensiblement aux travaux rustiques à mesure qu'ils augmentent d'âge & de forces ; ils reviennent coucher à leur école pour prendre leur leçon soir & matin jusqu'à ce qu'ils font place à de nouveaux : quant à ceux qui forment le

Clergé, outre qu'ils ont été la plupart enfans-de-chœur, il ne leur en coute que de venir tous les jours de fête l'après dinée au presbitere où ils sont exercés aux cérémonies du chœur par deux Prêtres qui les savent dans la perfection ; on leur fait aussi les mêmes jours repeter leurs leçons de chant & celles de musique à ceux qui ont fait des progrés dans cette partie. Vous ne sauriez croire, Madame, ajouta-t-il, le bien que produit cette petite magnificence qui, comme vous voyez, ne dérobe rien aux travaux. Les cérémonies de la religion seroient à la vérité dangereuses pour le peuple, si les pasteurs ignorans ou intéressés à l'y tenir attaché, ne lui fesoient entendre qu'elles doivent servir d'échellons pour s'élever vers la Divinité, & ne pas être des nœuds qui lient les aîles de l'ame & la tiennent arrêtée en terre ; mais lorsque le culte les a admises, il faut qu'elles soient faites

avec pompe & avec dignité ; & la pauvreté de la plupart de nos autels, pendant que tant de leurs ministres regorgent ailleurs d'inutiles richesses, est une des inconséqences de nos usages à laquelle je ne puis m'accoutumer. Ici j'ai le bonheur que mes Curés en général ne sont ni superstitieux ni avares ; & quoique je ne puisse pas diriger leur ministere, sur lequel je n'ai aucun droit, il ne m'est pourtant pas impossible d'y influer, en fesant tomber mes libéralités & mes distinctions sur ceux qui répandent l'instruction la plus pure & qui mettent moins de venalité dans la dipensation des mysteres : ainsi mes païsans sont bien instruits & point superstitieux ; & vous n'imagineriez pas de quel orgueil religieux ils sont animés, avec quelle sage gayeté ils regagnent leurs maisons & vont reprendre leurs travaux, avec l'esprit rempli de la majesté de leur Eglise. Pour ce qui est des chantres

& autres employés au service & qui sont tous garçons, ils en sont dix fois plus honnêtes gens; il n'y en a pas un qui ne tienne à très grand honneur d'être admis à ces augustes cérémonies; ils savent que la moindre mauvaise action, une faute un peu grave contre les mœurs, les en feroient exclure; ce qui feroit pour eux une tache d'infamie si grande, qu'il n'y a pas une fille de mes terres qui voulût les épouser, & qu'ils seroient obligés à prendre la fuite; & c'est un frein si salutaire, qu'il n'y a jamais rien à leur reprocher. J'écoutois, Madame, & je vous laisse à juger si j'admirois. Monsieur, lui dis-je, quand il se fut arrêté, vous representez fort bien Apollon chez Admette, avec la difference seulement que vous êtes plus magnifique que ce Dieu: mais il me semble que vous oubliez les pauvres filles & que tous les soins tombent sur vos garçons? » Ne soyez pas en

» peine d'elles, me répondit-il ; les » leçons leur viendront de meilleure » main que de la nôtre ; il suffit que » nous leur formions des maitres : on » dit à nos garçons qu'ils doivent ap- » prendre leurs chansons à leurs mai- » tresses, & soyez assurée, Madame, » que cela suffit pour exciter leur » émulation. Pour ce qui est des filles, » il n'est pas nécessaire qu'elles sachent » chanter dans un livre & déchifrer » une partie : si on les initioit à ces » mysteres, elles deviendroient peut- » être précieuses & demoiselles, & je » n'en veux faire que d'heureuses païs- » sanes : leurs jolies voix se régleront » assez en suivant celles de leurs amans ; » ceuxci adouciront la rudesse de leur » prononciation, & leur donneront » insensiblement ce gout & ce mou- » vement harmoniques qui suffisent » pour faire gouter le charme inno- » cent du chant & pour le faire par- » tager. Dans les générations qui sui-

» vront celleci, la musique se trans-
» mettra parmi eux comme le langage :
» je veux dire cette musique naturelle
» & simple qu'on a peutêtre au com-
» mencement reçue de leurs pareils,
» & qui doit n'avoir été dans son
» origine, que l'expression de cette
» joie pure que donnent les plaisirs
» innocens de la vie champêtre : il
» ne faut pas recourir aux fables pour
» trouver des vestiges de ce que je
» dis ; sur ces côtes autrefois tout
» étoit musicien & poëte, parce-
» qu'on y étoit heureux : on sent dans
» les anciennes chansons de nos bergers
» cette tendre mélancolie qui fait voir
» qu'on éprouve ces douces affections
» qui seules peuvent tempérer les mi-
» seres de la vie humaine. Mais une
» longue suite de regnes calamiteux &
» durs a tari ces veines heureuses, en
» condamnant à une vile obscurité &
» aux larmes cette portion précieuse
» de la nation ; & je ne serai pas

» content, que mes païsans ne fassent » euxmêmes leurs chansons, à l'exem» ple de leurs ancêtres ».

N'auriez-vous pas été touchée, Madame, de cette tendre explication ? Mais pour moi, ma chere, j'avois le plus gros creve-cœur que m'avoit causé cette derniere partie : je me disois tout bas en levant ademi sur Monsieur de Limeuil des yeux timides : *homme héroïque, vous ne l'éprouverez pas cette tendre mélancolie, ces douces affections que vous décrivez si bien, dont votre ame eût été une source si abondante, qu'elle étoit si capable de gouter & d'inspirer !* Et puis, Madame, venoït le retour sur l'odieuse personne par laquelle étoit empoisonnée cette destinée qui en fesoit tant d'autres heureuses... Mais ne faut-il pas cependant, ma chere Comtesse, faire ladessus une reflexion, qui est que nous voulons toujours être plus sages que la Providence ? Et que souhaitois-

je

je eneffet à Monſieur de Limeuil; qu'une violente tentation pour ce ſublime héroïſme qui le fait plus appartenir à un autre monde qu'à celuici ? Si content avec Jenny Monroze, & partageant avec cette femme celeſte l'emploi ſi doux de faire tant d'heureux, ils avoient ſenti l'un & l'autre couler dans leurs cœurs ce charme, cette félicité qu'ils auroient répandu ſur les autres; comment pouvoir, ma chere, ſe detacher de ce monde qu'il faut pourtant quitter ? Oui, mon cher Duc ! il faut qu'une odieuſe épine ſansceſſe attachée à votre flanc, vous empêche d'oublier que vous êtes en voyage & que ce n'eſt point ici le lieu de votre repos !

Cependant, Madame, quelle affreuſe idée que celle d'être cette odieuſe épine ! le fléau préparé pour detacher un héros de tant de proſpérités ! la vilaine drogue de l'un des deux tonneaux de Jupiter, d'où il tire

dequoi tempérer les biens qu'il (*) verse de l'autre ! Cette terrible image marchoit toujours devant mes yeux & s'aggravoit à toute heure : & toutefois il falloit me contraindre; recevoir des adorations, quand j'aurois voulu pleurer; me couvrir d'orgueilleux ornemens, quand mon cœur appelloit le sac & la cendre ! Mais une contrainte plus horrible, ma chere, étoit vis-à-vis de Monsieur de Limeuil auquel il ne falloit pas faire perdre, comme il le disoit, le fruit de sa clémence, dont il falloit sauver la dignité, en lui cachant que je le susse instruit de mes égaremens. Et cependant, ma chere, (& voila qui étoit affreux !) il pouvoit m'en mepriser encore davantage; me croire contente, capable de gouter ma prospérité ! Un jour, presqu'em-

(*) Homere donne à Jupiter deux tonneaux à ses côtés, dans l'un desquels il puise les biens qu'il verse sur les humains, & dans l'autre les maux.

portée par l'empire de mes remords ; je ſuivois Monſieur de Limeuil, prête à rompre un pénible ſilence : mon inquiet embarras étant trop viſible pour qu'il pût ne pas l'appercevoir, il me demanda gracieuſement ſi j'avois quelque choſe à lui dire ? *Ah Monſieur !* m'écriai-je, *que ne puis-je parler ! que ne puis-je ouvrir à vos yeux, comme à ceux de Dieu, cette ame coupable & bourrelée, & recevoir de votre bouche clémente votre abſolution, ſans laquelle je n'oſerai peutêtre jamais compter ſur celle du ciel !*... Cependant je me jettois à ſes genoux ; & je ne ſais ce que j'aurois été capable de dire. Mais lui, autant pour m'empêcher de prendre cette poſture, que pour interrompre mon diſcours, il me retint dans ſes bras & me fit aſſeoir ſur un ſopha à côté de lui, feignant de ne s'être pas apperçu de ce que je voulois faire.
» Madame, me dit-il, chacun a ſes
» fautes & ſes torts ; c'eſt le propre

» d'un bon cœur de les reconnoitre :
» mais écartons tous les souvenirs
» fâcheux : tout ce dont il faut vous
» souvenir, c'est que vous avez ici
» une maison nombreuse empressée à
» vous plaire ; n'en usez pas seulement
» comme en étant la maitresse, mais
» en amie qui ne veut pas priver ses
» amis du plaisir de l'obliger : chaque
» gout que vous leur ferez connoitre
» qu'ils peuvent satisfaire, vous aquer-
» rera un droit nouveau à leur recon-
» noissance ». *Eh bien, Monsieur*, lui répondis-je en portant mon mouchoir sur mes yeux, *je tâcherai de ne pas rendre votre indulgence inutile ; je soutiendrai, s'il est possible, la dignité extérieure de la femme si peu digne de vous : mais croyez que le ver est là* (je mettois la main sur mon cœur) *& qu'il ne cessera d'y être.* Et je le quittai pour aller pleurer.

Je vous ai dit, Madame, que Monsieur de Limeuil avoit banni Dinval

de sa presence : je savois qu'il l'aimoit, & que cet ami, le plus fidele qu'il eût, n'avoit péché que par un attachement, peutêtre trop opiniatre au bonheur de cet homme étonnant ; & j'étois enfin parvenue à bien concevoir combien un pareil excès étoit excusable. Je voulus rendre les deux amis l'un à l'autre, & peutêtre un peu à ma vanité. Je priai Monsieur de Limeuil de le rappeller, & voyant qu'il s'y opposoit, en disant qu'il ne pourroit honnêtement le recevoir & moins encore le faire paroitre où j'étois, je demandai ce rappel pour mon intérêt même : ne dois-je pas souhaiter, lui dis-je, Monsieur, qu'il soit témoin de vos bontés pour moi ? Allons, Madame, me répondit Monsieur de Limeuil, je le veux bien : il faut qu'il vienne se convaincre de toute l'étendue des torts qu'il a eus avec vous. Il lui écrivit le même jour de revenir : & Dinval qui avoit reçu son chatiment comme de la

main d'un pere, vola à cet ordre avec l'empressement d'un fils qui va recevoir son pardon.

Mais qui nous vint encore, Madame, devinez-le ; & imaginez la plus agréable visite que je pouvois recevoir. Je disois à Monsieur de Limeuil que Mathilde manquoit pour achever l'ornement de sa cour, pour mettre la perfection à cette bonne compagnie qu'il y avoit formée. Monsieur de Limeuil me répondoit que je le voyois occupé des moyens de la faire venir avant que nous fissions un voyage à Paris ; qu'il falloit pour cela trouver quelque femme qui vînt de ce pays-là dans notre Province, & que c'étoit ce qu'il cherchoit. Mais l'amitié de Mathilde la mettoit audessus des obstacles. Depuis que Monsieur de Limeuil étoit revenu de l'Inde, j'avois fait d'inutiles efforts pour la tirer de son couvent de Dijon & pour lui faire partager mes richesses. *Je suis trop riche*, m'é-

crivoit-elle, *puisque moins que ce que j'ai me suffiroit; ce n'est pas par des biens que vous pouvez remplir mes desirs : soyez heureuse, Madame, & ne soyez en peine que de cela; je serai contente de tout le reste.* Aussitot qu'elle me fut entrée dans la terre de promission, elle ramassa promptement ses effets, prit une bonne chaise de poste avec une servante, & arriva pendant que nous nous entretenions des moyens de la faire venir. Quelle charmante fille je trouvai, Madame, parvenue, comme j'étois alors, quoique si tard, à estimer les choses ce qu'elles valoient ! Quoiqu'elle eût plus de vingt-cinq ans, sa beauté n'avoit rien perdu des graces de la plus tendre jeunesse : mais quel trésor de vertu, d'esprit, de jugement, de delicatesse & d'élevation en toute sorte de sentimens ! Quand je pensois à tant de perfections, j'étois tentée de décider qu'il n'y avoit eu qu'elle de digne de l'homme qu'elle

savoit si bien admirer ; & je ne pouvois m'empêcher de le dire à Monsieur de Limeuil luimême. Le ciel, lui disois-je, nous fait voir en cette fille qu'il ne reconnoit pas toutes ces regles d'estime & de distinction par lesquelles nous nous conduisons : quelle femme au monde merite plus que cellela, & quelles places seront mieux remplies par une autre ? Convenez, Monsieur, qu'en écartant toutes les choses que votre politesse vous fera regarder comme des obstacles à ma supposition, vous n'en auriez pas trouvé de plus digne de vous assortir ? Non, Madame, me répondit Monsieur de Limeuil, avec tout ce que vous voudrez d'écarté, il ne se seroit point fait d'assortiment : les préjugés m'asservissent comme une autre, & je n'aurois pas été assez sage, pour oser être heureux. Voyez, ma chere Comtesse, ce que c'est eneffet que cette sagesse avouée des hommes, qui conduit le plus pé-

nétrant d'eux à être malheureux toute sa vie, par un choix auquel le jugement avoit eu plus de part que le gout ? Cependant l'amitié de Monsieur de Limeuil, libre enfin de toute contrainte, le fit penser à assurer le bonheur de sa Mathilde, par un bon établissement. Il lui dit qu'il ne seroit pas satisfait qu'il ne la vît heureuse avec un honnête homme. Mathilde lui répondit dabord en plaisantant que ce n'étoit pas un bon signe pour elle, qu'il ne pût pas l'avoir huit jours sans penser à s'en defaire : & elle lui fit bien connoitre ensuite qu'elle sentoit tout le prix de son amitié & la lui rendoit ; mais elle ajouta qu'elle ne connoissoit rien en elle ni hors d'elle qui lui fît désirer de changer d'état. Il est naturel que ce desir vienne, reprit Monsieur de Limeuil, & j'exige que notre chere Mathilde nous le confie : vous verrez ici beaucoup de cavaliers de tout état, promettez-moi de ne pas me cacher si

vous en trouvez un digne de vos préférences ; pourvu qu'il ait les qualités personnelles que cela demande, vous ne devez être en peine de rien de plus. Mathilde repartit qu'elle savoit bien de quelle maniere il falloit prouver son amitié à Monsieur de Limeuil ; qu'elle ne vouloit pas se soustraire à sa bienfaisance, comptant, comme elle le fesoit, que sa sagesse y mettroit les bornes qui convenoient ; mais que s'il devoit lui arriver de faire un choix, elle seroit plus rassurée sur les dangers qu'il entraîne, si son illustre ami daignoit luimême le lui montrer. Monsieur de Limeuil dit, à cela, qu'il consentoit, qu'il demandoit même à être consulté avant qu'aucune idée fût tournée en projet ; mais qu'on pourroit augurer plus heureusement d'un choix sagement refléchi, lorsque le cœur de la personne intéressée y auroit été porté de luimême, & qu'en marchant sur les pas de tout autre guide, il

craindroit, pour le bonheur de son amie, jusqu'aux prestiges de la persuasion. Il ajouta que s'il en devoit trop couter à la delicate Mathilde d'ouvrir ellemême de telles confidences, il lui demandoit la permission de les lui épargner, en observant l'impression que feroient sur elle les adorateurs que son merite alloit attirer en foule sur ses pas. Ah ! Madame, s'écria agréablement l'aimable fille en se cachant sur moi, que vais-je devenir sous ces terribles yeux ? ne faudra-t-il pas que je sois une méchante hypocrite ! Puis se tournant vers Monsieur de Limeuil, avec cette majestueuse dignité que sa modestie & sa douceur ne lui font jamais perdre : allons, Monsieur, lui dit-elle, exercez un genre d'amitié digne peutêtre de vous seul : je vous charge de mon bonheur & de ma gloire ; & souvenez-vous que je dormirai sur la confiance que Parmenion veillera.

Dinval étant survenu un jour sur la fin d'une de ces conversations que nous continuames après le départ de Mathilde, nous demanda quelles étoient les prétentions de cette fille & à quelles conditions on pouvoit se mettre sur les rangs ? Monsieur de Limeuil lui répondit que ses prétentions étoient celles d'une personne aussi accomplie qu'elle l'étoit en toute sorte de perfections.

Il y a d'autres considérations, dit Dinval, qui, quoique mal-à-propos, reglent communement les vues des filles & leur ambition : je voudrois savoir quelles bornes la belle Mathilde met aux siennes ; & je ne tarderai pas à vous expliquer l'intérêt que j'ai à cet éclaircissement

Mathilde, répondit Monsieur de Limeuil, ne laissera pas tomber ses regards fort bas, comme vous pouvez croire ; mais je crois bien aussi que le jugement & la delicatesse determi-

neront son choix plus que l'ambition. D'ailleurs elle est dans des circonstances à ne pas mettre d'obstacle à un assortiment, soit qu'il fût question de s'allier à une grande fortune ou d'en suppléer une mediocre.

Vous savez, reprit Dinval, l'état de la mienne; graces à votre appui, elle est devenue plus que suffisante pour faire vivre une famille fort gracieusement : si votre Mathilde vouloit y borner son ambition & qu'elle n'eût point de repugnance pour ma personne, je m'estimerois heureux de mettre l'une & l'autre à ses piés.

La fortune ne peut faire naître de difficultés, dit Monsieur de Limeuil : Mathilde a d'une part une terre de cent mille écus...

D'où l'auroit-elle ? dit brusquement Dinval en l'interrompant.

Je suis surpris de vous en voir étonné, repartit Monsieur de Limeuil : ne savez-vous pas qu'elle est ma fille ?

Plût à Dieu ! s'écria notre homme, dans une eſpece d'extaſe ; je ſerois trop heureux !

Madame, me répondit Monſieur de Limeuil en ſouriant, pardonnez-lui ce ſouhait dont l'accompliſſement ne dépoſeroit pas pour ma ſageſſe. Mais Dinval, ajouta-t-il, pourquoi ne pourrois-je pas adopter un enfant, auſſibien qu'un Chevalier Romain ? Je vous dis donc qu'elle a une terre de cent mille écus, qui lui appartient indépendament des événemens dont nous parlons : demandez à Madame la Ducheſſe ?

Cela eſt très-vrai, dis-je alors ; & d'autre part elle en a une de même valeur, qui ne lui eſt pas moins aſſurée.

En ce cas là, dit Dinval en ſe levant, n'en parlons plus, ce n'eſt pas à moi à pouſſer le traité plus loin.

Monſieur de Limeuil ayant un peu ri de cette bruſquerie, rappella ſon

ami qui s'excluoit de bonne foi dès qu'il étoit question de tant de fortune avec tant de merite. Ecoutez, lui dit-il, il n'est question ici que du gout de Mathilde ; elle pourroit vous preferer un homme qui valût moins que vous, sans que vous eussiez droit de vous en offenser. Vous comprenez bien que c'est ce gout qui doit seul déterminer son choix, autant pour l'assurance de son bonheur, que pour la decharge de notre delicatesse ; & vous en avez assez vous-même pour vouloir écarter jusqu'à la violence que pourroit lui faire l'ascendant de l'amitié. Tout ce que nous pouvons donc faire, ajouta-t-il, c'est de charger Madame de Limeuil de sonder le cœur de cette fille qui le lui ouvrira avec moins de repugnance qu'à nous, & de remettre à former d'autres projets sur le compte qu'elle sera en état de nous rendre.

Dinval, Madame, a une dixaine d'années plus que Mathilde, ce qui

fait que leur âge est assorti : au moyen des arrangemens de Monsieur de Limeuil il jouissoit deja de vingt-cinq mille livres de rente dont plus de la moitié étoit en fonds : il est grand, bien fait, d'une figure assez agréable ; je vous ai fait assez connoitre son caractere & son cœur. Mon amitié m'ayant fait bannir tout deguisement, je rendis à Mathilde la conversation que nous avions eu à son sujet, sans lui en rien taire que ce que nous voulions faire pour elle Monsieur de Limeuil & moi, parceque sur ce chapitre il falloit toujours contester avec elle. Elle me demanda dabord si je savois quel étoit le sentiment de Monsieur de Limeuil ; à quoi je répondis sans hésiter, qu'il n'en auroit d'autre à cet égard que celui de lui voir faire le choix qui lui seroit le plus agréable ; qu'il ne souhaitoit pas plus qu'elle fût à son ami qu'à un autre, désirant seulement qu'ils fussent assortis tous

deux

deux comme il le falloit pour leur bonheur. Mathilde repartit qu'elle auroit dû prevenir cette réponse ; & elle ajouta avec sa noble candeur que le choix de l'ami avoué de Monsieur de Limeuil, étoit celui qui pouvoit la flatter davantage ; qu'elle l'acceptoit & qu'elle feroit ses efforts pour le justifier.

Ainsi, Madame, j'eus le plaisir d'établir solidement le bonheur de cette incomparable fille, de la dotter, de la parer, & de l'orner richement en depit d'elle ; & d'en faire une femme selon moi sans pareille ; qui est bien un de nos astres dominans, peu s'en faut que je ne dise le premier de tous.

Voila, ma chere Comtesse, un des plaisirs que j'ai pu gouter : je ne vous parle pas de ceux qui regnent dans cette cour délicieuse ; on a beau me les présenter de toutes mains ; j'en sens soulever mon cœur en secret, comme les estomacs perdus sont soulevés à l'odeur des meilleures viandes.

Envain je ſuis fêtée, encenſée; envain les deux aimables femmes qui ſont les ſouveraines naturelles de ce beau ſejour, y donnent l'exemple des égards & des complaiſances : elles m'en font la Divinité ; mais je ſuis un de ces Dieux de bois que le ver conſume ſous la dorure. Il avance ſon ouvrage, mon amie, il mine à grand pas cette maiſon fouillée qui a été le théatre de mes égaremens : & je ſens (*) qu'il aura bientot achevé. Mais je n'en dis rien & j'attends tranquilement l'heure : je ſais que je n'acheverai pas de vivre loin du héros qui a pu me pardonner : je mourrai dans ſes bras ; c'eſt lui qui fortifiera mon ame dans ſon paſſage & qui donnera à mes cendres la place que je n'aurois oſé demander. Il a fait pour moi tout ce que la miſericorde bornée

(*) Elle mourut eneffet peu d'années après dans les bras de ſon époux, perſuadée d'emporter ſon eſtime & ſes regrets, admirée & pleurée de tout le monde, & de Dinval plus que d'aucun autre.

des hommes lui permettoit de faire. Il n'eſt pas bon, ma chere, qu'il ſoit en leur pouvoir de faire rentrer un cœur ſouillé, dans ſes premiers droits. Homme indulgent ! que n'avez-vous pas fait ! & pourrois-je prétendre davantage ! Mais quand la clémence divine qui ſeule peut exercer ce pouvoir infini, aura purifié mon ame, ne pourra t-elle pas un jour rentrer avec la vôtre dans une alliance plus pure qui rappelle ces beaux jours de ma vie auxquels vous crutes pouvoir m'eſtimer !

POURQUOI vous ai-je fait ce long recit, ma chere Comteſſe, ne le comprenez-vous pas ? Vous eſtimez l'époux qui ſut le premier exciter votre tendreſſe ; mais un adorateur ſéduiſant vous tente & vous preſſe ; vous n'êtes retenue ſur la pente du précipice que par une touffe de foibles fleurs : vous

dormez sur une mine profonde, tandisqu'un enfant folatre joue avec son flambeau autour de la mêche prête à vous faire sauter. Ouvrez les yeux autour de vous, ma chere : je ne viens pas vous prier ; ce n'est pas à moi que vous sacrifierez votre penchant ; toutes les cordes de l'amitié rompent contre un cheveu de ce qu'on aime : mais accordez le sacrifice à vos intérêts : comparez deux bonheurs, & pesez-les bien : souvenez-vous de ce que je vous dis, que vous ne vous trouverez pas vousmême excusable ; que vous allez faire à votre cœur une plaie qui saignera toute votre vie, amoins qu'à force d'en entasser d'autres, vous le pourrissiez jusqu'à lui faire perdre tout sentiment. Mais si le premier de ces deux états vous fait peur, si le mien vous effraie, sachez, ma chere, & permettez-moi de vous le dire, que vous êtes menacée d'un plus terrible état : vous allez juger

vousmême des raiſons qui me le font penſer. Vous ſavez bien que la force de ſupporter les rigueurs de la vertu vient de la ſatisfaction qu'elle donne aux cœurs qui la conſervent, & que c'eſt l'orgueil de ſe ſentir vertueuſe, qui ſoutient dans les combats? Concevez, je vous prie, ce que ce doit être, lorſqu'ayant perdu à ſes yeux cette gloire, il faut combattre avec plus de peine & avec deſintéreſſement; car la pratique de la vertu n'efface pas la honte de l'avoir bleſſée: il faut de l'héroïſme, quand on n'a plus le courage commun! Mais oſez-vous vous promettre que vous aurez ce courage, que vous voudrez ſeulement l'avoir? & qu'ayant une fois franchi les bornes de l'honneur, vous n'entaſſerez pas faute ſur faute? Premierement je crois que vous n'aurez pas la reſſource qui ſauve quelques femmes du ſcandale de tomber ſucceſſivement dans beaucoup de foibleſſes,

qui eſt de perſévérer conſtament dans la premiere. L'amant auquel vous êtes tentée de vous rendre, eſt l'ami de votre époux; (& c'eſt dabord une circonſtance qui ajouteroit la perfidie & la baſſeſſe à votre infidélité) vous le verrez toujours tant que vous voudrez; & c'eſt par là que vous vous degouterez l'un & l'autre : ſi quelques amans peuvent s'aimer lontems avec ardeur, ce ſont ceux qui ne ſe voient que peu & difficilement, parceque tout leur amour eſt en ſcènes, & qu'ils n'éprouvent pas le froid des entr'actes qui glace bientot tous les feux. Ceux qui ſe voient trop librement, ſont comme en menage, & l'amant ſubit le ſort du mari. Et il faut bien, Madame, que cela ſoit ainſi; car vous êtes ſansdoute audeſſus de ces opinions populaires qui veulent que la fatalité ſoit attachée au titre d'époux : vous ſavez qu'elle eſt attachée à l'humanité toute imparfaite, & dont malheureuſement

on juge ſur des modeles qu'on s'en fait d'imagination, ou ſur des maſques que preſente la politeſſe : cette politeſſe, ma chere, toute fondée ſur des privations, qui eſt comme une arme avec laquelle on reprime les ſaillies du naturel de lui même dur & difficile & adhérant a ſa propre volonté : ce qui fait que dans la ſociété on eſt toujours dans un état de violence. Mais, à l'exception des courtiſans de profeſſion qui meurent ſur leurs piés, qui ne ſont ni vieux ni malades, le commun des hommes ſe plaît à mettre des intervalles au combat ; & par une aſſez grande inconſéquence, c'eſt auprès de ſes proches qu'on prend ces tems de relache, aulieu de les menager pour en être menagé. On fait en rentrant dans ſa maiſon, comme un ſoldat qui poſe ſes armes en revenant du ſervice, & ſe met à ſon aiſe : & voila, ma chere, comme en ſe voyant lontems ſans contrainte, on découvre

presque toujours des motifs de s'aimer moins. Ne vous flattez donc pas, mon amie, de voir durer un amour que rien ne gêneroit. Mais peutêtre vous vous flatterez de ne pas faire succéder une autre foiblesse à cellelà ? Erreur, ma chere ! & surtout gardez-vous de la fonder sur mon exemple : il y auroit une grande difference entre nous. Mon cœur & mes sens ont eu la moindre part qu'ils pouvoient avoir à ma chûte : j'ai eu la honte d'être vaincue, sans presque rendre de combat ! Dans cette situation, on conduit son cœur plus qu'on ne lui céde : on est plus coupable sansdoute ; mais la même force qu'on a eu pour mener le cœur, on l'a pour le ramener ; il est plus sain, il est capable d'un grand remords & de quelques sentimens qui dedommagent un peu des autres : on a fait une plus grande faute, on a plus de moyens de la reparer. Pour vous, ma chere, vous êtes dans cette fatale situation

dans

dans laquelle il eſt mille fois plus dange-reux de céder à une paſſion violente, dangereux même d'en guérir après y avoir cédé. Votre vertu attaquée dans toutes ſes puiſſances a fait l'épreuve de ſes forces, elle ſait tout ce qu'il peut lui en couter pour reſiſter : mais ſi ce feu qui échauffe doucement votre ame, parvient à ſon dernier progrès, il en pénétrera la ſubſtance comme une liqueur ſpiritueuſe pénètre les fibres des ſolides; pour l'en ſéparer il faut les anéantir : alors en détruiſant votre amour, vous détruirez toutes vos ver-tus, je veux dire leur principe; il eſt dans cette force de l'ame qui nous applique fortement à écarter les ten-tations, à ſupporter les ſacrifices ſur leſquels preſque toutes nos vertus ſont fondées. Ne ſentez-vous pas, Com-teſſe, que dans la violence même avec laquelle votre cœur vous emporte vers l'objet de ſes deſirs, vous êtes plus forte que jamais contre tous les autres!

Mesurez par là l'empire de vos sens, ou plutot mesurez celui que vous avez pour les contraindre : remarquez que vous leur refusez toute satisfaction d'un côté, sans qu'ils la demandent d'un autre ; que tandisque votre amant les jette dans un trouble extrême, un autre mortel ne pourroit les exciter ? D'où vous vient cette force, que de celle de votre ame ? Si vous la laissez pénétrer de ce feu dans l'embrasement de son explosion ; au moment où votre ame le perdra, elle aura perdu son ressort : vous resterez livrée à vos sens, sans choix, sans préférence ; avec l'opprobre de ne rejetter que les seules privations ! Vous secouez la tête, ma chere ? vous vous voyez si loin de la femme que je vous présente en perspective, que vous ne croyez pas pouvoir y arriver jamais ? Mais, dites moi, mon amie ? vous ne connoissez pas, parceque personne ne veut les connoitre, Belise & Fatime,

ces deux femmes du premier rang, devenues l'opprobre de leur ſiecle ? l'une ſéqueſtrée pour purger la ſociété de ce ſcandale, reduite (s'il en faut croire des bruits obſcurs) à ſes valets qu'on dit qu'elle ne pourra bientot plus payer : l'autre qui doit à ſon obſcurité la paix dans laquelle on la laiſſe jouir de ſes debordemens, parcequ'avec un ſi grand nom, elle eſt devenue ſi peu de conſéquence, que la diſſolution de ſes mœurs ne ſcandaliſe pas plus que celle de la moindre griſette ? Faites-vous dire par ceux qui les ont vues avant leur chûte, quelles étoient ces deux femmes, combien elles avoient de politeſſe, d'eſprit, de jugement ; & demandez-leur par quels degrés elles ſont parvenues à ce comble d'infamie ? Elles vous diront qu'un premier combat dont elles pouvoient ſortir glorieuſement avec un grand effort, les a deſarmées pour tous les autres : que le triomphe des ſens a été

l'époque de leur empire, & que la punition de le leur avoir cédé, a été une honteuse nécessité d'être toujours guidée par eux. Enfin, ma chere, quand vous pourriez vous arrêter en chemin, quand vous vous sauveriez des hommes & de la sentence de flétrissure qu'ils ne manquent guéres de prononcer; qui vous sauvera de vous-même? Je vous ai montré le poignard, mon amie, & le poison dans lequel il est trempé: voyez si vous voulez vous faire une plaie qui tue tout le long de la vie? & dont une suite plus funeste encore, est de cesser de la sentir!

. . . .

Que me reste-t-il à vous dire, Madame? c'est de me garder le secret. Il y a tant de mechantes choses dont on fait un livre? mais celuici seroit ridicule; on pourroit bien l'appeller le martyrologe des maris. Croyez-vous, tout bien compté, qu'il ne pût pas être bon à quelque chose? Je n'ai

pas mis la premiere dans la société ces vices, ces travers & tous ces genres de. tourment préparés pour l'efpece maritale : mais je crois avoir poſſédé plus qu'une autre cette généralité de diſpoſitions à les exercer tous. J'ai bien connu des femmes, & j'ai eu pour m'aider à les pénétrer, un peu d'eſprit & beaucoup de mechanceté : tous ces defauts dont je me ſuis confeſſée, je les ai vu diſperſés chez elles, chacune en avoit ſon lot, qui plus, qui moins ; mais je reconnois que je n'en ai trouvé pas une qui en poſſédat autant que moi, qui les poſſédat tous. N'eſt-il pas utile de reveler qu'un mari ſur lequel tous ces fléaux ſe ſont réunis, ne s'eſt pas pendu ? Car après cela, il faut regler le degré de compaſſion qu'on a pour les hommes ; croire qu'ils ne connoiſſent pas leurs forces, & qu'il n'eſt pas bien décidé que le ſupplice de beaucoup d'entr'eux ſoit abſolument

insoutenable autant qu'ils le disent. Oui, Madame, ceci pourroit conforter quelques patiens prêts à se désesperer.

Fin de la sixieme & derniere Partie.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Manuscrit intitulé, *Les Confessions de Mademoiselle de Mainville, Duchesse de ***, à la Comtesse de N*** son amie.* Cet ouvrage ne doit pas être regardé comme destiné au simple amusement. Plusieurs des tableaux que l'Auteur présente, peuvent être d'utiles leçons. *A Paris, le 8 Juin* 1768.

RÉMOND DE S^TE ALBINE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT : Notre amé le Sieur de *St. S....* Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Les Confessions de Mademoiselle de Mainville, Duchesse de ***, à la Comtesse de N... son amie.* S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons, par ces présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression